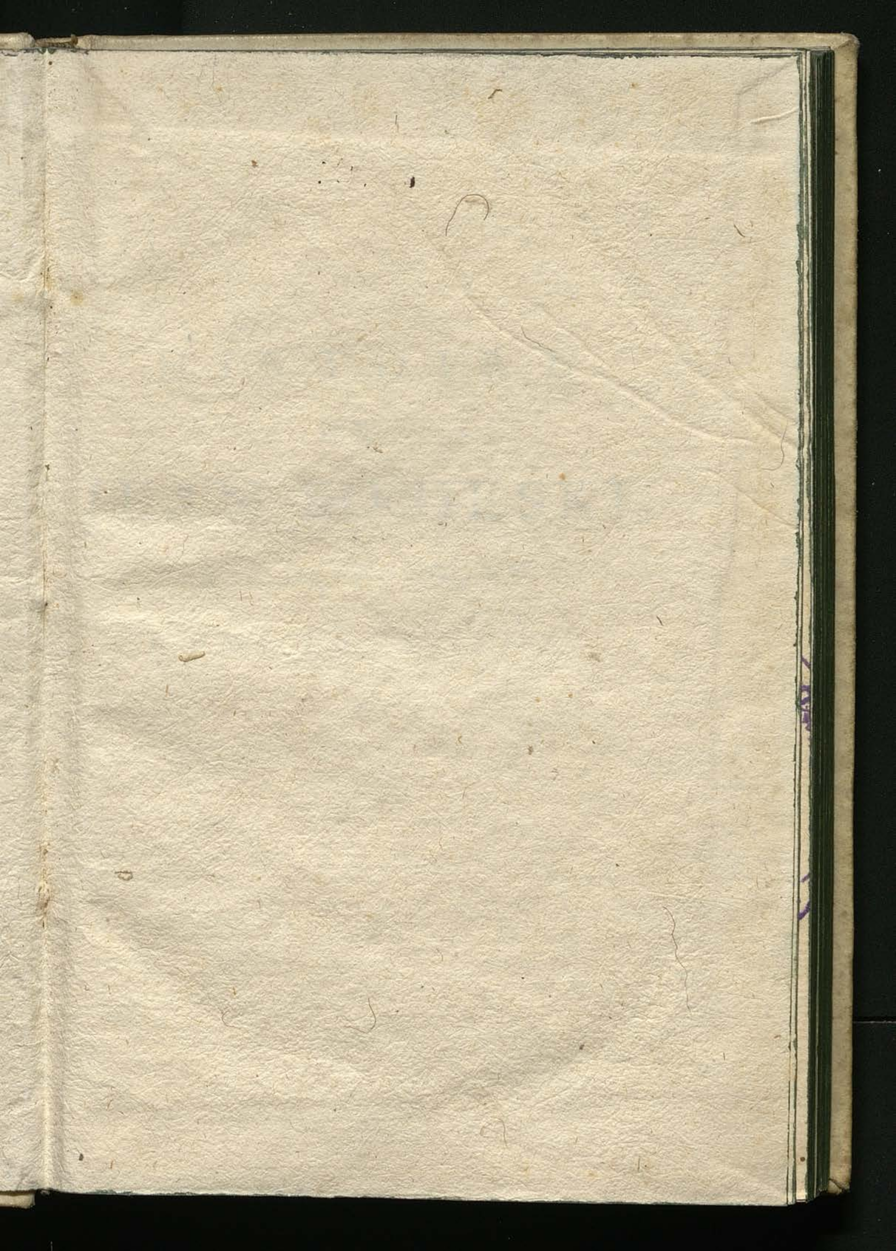

V
B
J
C
BIBLIOTHECA
UNIV. IAGELL.
CRACOVIENSIS


V
B J
C



HISTOIRE DE JEAN SOBIESKI,

ROI DE POLOGNE.

TOME TROISIEME.

HISTOIRE
DE
JEAN SOBIESKI,
ROI DE POLOGNE.

Par MR. L'ABBÉ COYER.

TOME TROISIEME.



A AMSTERDAM,
AUX DEPENS DE LA COMPAGNIE.
MDCCLXII.



HISTOIRE
DE
JEAN SOBIESKI,
ROI DE POLOGNE.



LIVRE V.

IL y avoit longtems que la République ne se soutenoit que par le fer. Elle respiroit enfin sous les lauriers dont son Héros l'avoit couronnée ; & les sept années qui vont suivre seront des années de paix. An. 1677.

Il y eut au commencement de celle-ci un événement qui excita des plaintes dans la Diete assemblée à Varsovie. La Pologne suit une coutume dont les autres Etats Catholiques lui donnent l'exemple. Des bords du Tibre un Cardinal sans autorité, sans armée, sans avoir en sa disposition les honneurs ou la fortune, sorti quelquefois du néant du Cloître, protege les Nations & les Rois. Le Cardinal des Ursins, alors protecteur de la Pologne, en avoit placé *les Armes* sur la grande porte de son Palais, d'où il les avoit transférées (on ne sait par quel caprice) dans un lieu moins apparent &

An. 1677. moins décent. La Diete crioit à l'insulte. Le Roi lui promit de faire sentir à Rome qu'un Royaume est en état de se protéger lui-même : la satisfaction fut prompte (*a*).

Les Dietes en Pologne sont assez ordinairement orageuses. Celle-ci fut tranquille. Le Roi y donna audience à un Ambassadeur Tartare qui venoit cimenter l'amitié avec la République. Sa suite étoit peu brillante. Les Huissiers, à la porte de la salle, lui enleverent son bonnet qu'il n'eût pas certainement ôté lui-même. Il resta avec une calotte blanche. Il y avoit en face du Roi un grand coussin à la Turque, où, après trois révérences, il s'assit les jambes croisées & harangua. Jean lui demanda des nouvelles de la santé du Kan, lui parla des avantages réciproques de la bonne intelligence, & le congédia chargé de présens. Il reçut aussi l'hommage du Duché de Courlande par son Envoyé; mais à condition qu'à l'avenir le Duc le rendroit en personne (*b*). La Diete marqua son contentement de la paix de Zurawno avec le Turc, en donnant mille bénédictions au Libérateur de la Patrie; & tous les Ordres n'eurent qu'une même volonté avec lui (*c*).

Mais si la République étoit calme,

(*a*) Zaluski, tome 2. page 673.
(*b*) Chvalc. Jur. Publ. page 542.
(*c*) Lengnich, pag. 252.

des convulſions inteſtines agitoient une Ville qui floriſſoit ſous ſa protection. *Dantzic*, après avoir eu le bonheur d'échapper à la tyrannie des Chevaliers Teutoniques, & au pouvoir des Rois pour jouir de la liberté Anſéatique, ſembloit ſe laſſer d'être heureuſe. Les Magiſtrats accuſoient le Peuple d'indocilité, & le Peuple ſe plaignoit d'être opprimé par les Magiſtrats. On traînoit des révoltés aux priſons, & d'autres révoltés briſoient leurs fers pour en aſſommer les Satellites. Si on n'oſoit pas encore lever le poignard ſur les Magiſtrats, on ne leur épargnoit pas les inſultes. Tout annonçoit l'anarchie & l'effuſion du ſang. An. 1677.

Jean laiſſant ſes ſujets dans le ſein de la paix, courut à ces furieux. La Reine, malgré ſa groſſeſſe, le ſuivit. Aucune femme, dans cette ſituation, ne s'écoutoit moins. Elle voyageoit auſſi hardiment qu'une Bourgeoiſe de Varſovie, portant un préſervatif dont on devroit ailleurs éprouver la vertu; une ceinture de peau d'*Urus*, eſpece de Bufle qui a le poil fort long & une barbe de Bouc.

Dantzic, à l'arrivée du Roi, reſpira. Il écouta le Peuple & ſes Magiſtrats. S'il ſembla pencher d'un côté, ce fut ſuivant la regle de la Chine, qui dans les diſſenſions publiques donne toujours le tort aux Mandarins. Ce n'eſt pas qu'il n'y eût des torts de part & d'autre. Mais

An. 1677. comme il ne pouvoit, ſans injuſtice, frapper ſur le Peuple, en épargnant les Magiſtrats, il leur fit ſentir qu'il étoit de leur propre intérêt qu'il n'y eût point d'échafaud. Il fallut entendre toutes les plaintes, examiner de nouveau toutes les Loix, éclairer l'adminiſtration des deniers publics, rétablir la proportion dans les impôts, remonter toute la machine du gouvernement qui alloit ſe diſſoudre. Il eut plus de peine à ramener l'ordre qu'à vaincre ſes ennemis, & il s'applaudiſſoit plus de ce ſuccès qui pacifioit les hommes ſans les détruire, que d'une victoire.

Son ſéjour dans cette Ville fut de ſix mois. Sa joie y fut troublée par la mort du Primat Olſowski, dont il avoit deſiré la préſence & les conſeils, & qui méritoit les larmes de la République. Ce ſeroit peu de dire qu'il avoit rempli les devoirs de l'Eſpiſcopat avec édification. Ni la colere, ni la faveur des Rois n'avoient pu corrompre ſes vertus patriotiques. Il avoit réſiſté à Caſimir dans l'Election prématurée qu'il méditoit pour ſe donner un ſucceſſeur. Il avoit blâmé hautement la proſcription du célebre Lubomirski. *La Roi après la Loi*, c'étoit ſon mot. Une Ambaſſade dans laquelle il avoit engagé l'Empereur à retirer ſes troupes de la Pologne, lui avoit fait beaucoup d'honneur. Les Lettres qu'il aimoit, & qu'il vouloit faire aimer en fon-

dant une Bibliotheque publique, avoient An. 1677. perfectionné son éloquence naturelle. Avec cette arme il avoit subjugué plus d'une faction, & ramené l'armée Lithuanienne à son devoir. Les Polonois disoient de lui qu'il surpassoit Caton par sa gravité, Cicéron par son éloquence, Metellus par la pureté de ses mœurs. L'emphase Polonoise laissoit ici un fond de vérité (*a*).

Le Roi regrettoit un ami avec autant d'amertume qu'un simple Particulier auroit pu en ressentir. La naissance d'un second fils, le Prince *Alexandre*, tempéra sa douleur. On appelloit le Prince *Jaques*, le fils du Grand-Maréchal; celui-ci fut nommé l'enfant du Roi. Ce fut à Dantzic même que la Reine lui donna le jour. Si elle accompagnoit son époux dans tous ses voyages, c'étoit autant par goût pour les affaires que par tendresse conjugale. Cette passion de gouverner déplaisoit au Royaume, & attiroit de la haine au Roi. Il est très-expressément défendu aux Reines de se mêler de l'administration. Les Chambellans, les Nonces même sont chargés de veiller aux contraventions, & de les dénoncer à la Diete. Ce n'est pas que les Polonois ne conviennent qu'une Reine appliquée, qui n'abuseroit pas du manege & des graces de son sexe, ne pût

(*a*) Zaluski, tom. I. pag. 694. & 695.

An. 1677 rendre de grands ſervices au Prince & au Peuple; mais ils craignent beaucoup plus les abus, qu'ils n'eſtiment les ſervices.

Jean, après avoir appaiſé les troubles de Dantzic, fit ſentir à la Moſcovie qu'il étoit de ſon intérêt de vivre en paix avec lui. Elle s'étoit emparée, pendant qu'il combattoit avec le Turc, de trois Staroſties Polonoiſes qui formoi-
An. 1678. ent une Province. Elle les reſtitua avec un dégommagement de deux millions de florins (*a*).

Peu de tems après il ſe laiſſa entraîner dans une injuſtice qui lui réuſſit mal. L'Electeur de Brandebourg fondoit une puiſſance dont la grandeur l'étonneroit aujourd'hui. Il ne ſoupçonnoit pas que *Berlin* balanceroit un jour les forces de *Stockolm*, de *Pétersbourg*, du *Corps Germanique*, de *Vienne* & de *Verſailles*; & que s'il fut le *Grand-Electeur*, ſon arriere Petit-Fils ſeroit un *grand Roi*. L'Electeur commandoit en Alſace l'Armée des Alliés contre la France. Il étoit important de lui donner de l'occupation chez lui. C'eſt à quoi ſongeoit Louis XIV. Son Ambaſſadeur en Pologne, le Marquis de Béthune, l'entreprit. Il joignoit la ſoupleſſe d'un Courtiſan aimable aux talens de la guerre & de la négociation. Vif, entreprenant, laborieux, é-

(*a*) Lengnich, pag 253.

crivant avec une facilité merveilleuſe & parlant de même, il forma une liaiſon étroite avec l'Ambaſſadeur de Suede, & par ce canal il perça dans le Conſeil de *Stockolm*. La trame ſe noua. Les Suédois firent irruption dans la Pruſſe Brandebourgeoiſe contre la foi des Traités. Le paſſage par la Curlande & la Samogitie leur étoit néceſſaire: *Jean* le livra, ſéduit par Béthune, qui lui fit entendre qu'une partie de la conquête reſteroit à ſa Maiſon par droit héréditaire. La conquête eſt le grand titre de la plupart des Souverains; *Jean* crut pouvoir agir en Roi. Son eſpérance fut trompée. L'Electeur accourut avec un Corps de dix mille hommes; le Général Suédois, Henri *Horn*, en commandoit ſeize mille. A peine en rentra-t-il deux mille cinq cens en Livonie (*a*), & il ne reſta au Roi de Pologne que le regret de s'être fait un ennemi en pure perte. An. 1678.

Peu de tems après il eut une autre mortification du côté de la France pour un intérêt de famille. Le Marquis d'Arquien, ſon Beau-pere, vivoit en France de la Charge de Capitaine des Cent-Suiſſes de la Garde de *Monſieur*. La Reine, fille du Marquis, ſouhaitoit paſſionnément qu'il fût décoré du titre de Duc. Le Roi qui avoit le même deſir, demanda cette grace à Louis XIV.; & il ne

(*a*) Lengnich, pag. 253.

An. 1678. doutoit pas du ſuccès. Dans tout le cours de ſa fortune il avoit toujours entretenu de grandes liaiſons avec ce Monarque ; il avoit toujours été le Chef du parti de la France, dans le Champ Electoral ; & en cas qu'il fût obligé de quitter ſa Patrie par la haine qu'il pourroit s'attirer, le Monarque François lui avoit offert de grands établiſſemens dans ſes Etats, *le Bâton de Maréchal de France*, ſi la gloire des armes le tentoit encore ; ou le titre de *Duc* s'il ne goûtoit plus qu'une végétation tranquille & honorable. Cette Dignité dont il n'avoit plus beſoin, il ſe flattoit bien d'en couvrir ſon Beau-pere. Louis lui répondit qu'il étoit tout prêt à l'obliger, pourvu que le Marquis ſe mît en état de recevoir cette faveur par l'acquiſition d'une Terre qui pût ſoutenir le titre de *Duché*.

Au milieu de ces propoſitions, le Marquis de Béthune, qui aſpiroit au même honneur ſans ſavoir qu'il devenoit le rival de ſon Beau-pere, intéreſſoit pour lui-même Mr. de Seignelai ſon ami & Mr. Colbert, leur faiſant entendre qu'il auroit la protection du Roi de Pologne, ſon Beau-frere, quand il en ſeroit tems. Les deux Miniſtres lui avoient promis de ménager l'occaſion, & en parlerent effectivement à leur Maître. Louis auroit mieux aimé élever Béthune qu'un Domeſtique de *Monſieur*. „ Je ne ferai pas, „ dit-il, deux Ducs à la fois dans une

„ même famille. Je préférerai celui que „ le Roi de Pologne voudra ". Perſonne ne s'attendoit à un troiſieme concurrent qui entroit dans la lice. An. 1678.

C'étoit le nommé *Briſacier*, Secretaire des Commandemens de la Reine de France, *Marie-Thérèſe*. Un Carme François étoit arrivé à Varſovie, chargé de lettres pour le Roi de Pologne. La premiere portoit: „ Que celui qui avoit l'honneur „ de l'écrire ſe trouvoit obligé, aux dé„ pens de la réputation de ſa Mere, de „ faire ſouvenir le Roi qu'étant en „ France au ſortir de l'Académie, il a„ voit aimé une belle femme qui avoit „ mis ſur le compte de ſon mari un fils „ qui avoit l'honneur d'appartenir à Sa „ Majeſté; & que ce fils, avec les biens „ de ſon prétendu Pere, avoit à peine „ eu le moyen d'acheter la Charge de „ Secretaire des Commandemens de la „ Reine de France; que puiſque la for„ tune & le mérite avoient mis le vrai „ Pere ſur le Trône, le fils avoit lieu „ d'eſpérer quelqu'élevation, & qu'enfin „ la Reine de France le protégeoit vi„ vement ". A ces mots le Moine préſenta au Roi une lettre de cette Reine, qui le preſſoit dans les termes les plus forts de reconnoître *Briſacier*, & de ſolliciter pour lui le titre de *Duc*.

Jean étonné ne ſe ſouvenoit de rien: mais une troiſieme lettre, une lettre de change de cent mille écus, (c'eſt une

An. 1678. ſomme en Pologne même pour un Roi,) cette lettre payable à Dantzic, débrouilla le cahos de ſes idées: la choſe enfin étoit poſſible, & un nouveau trait de lumiere acheva de l'éblouir. C'étoit le portrait de la Reine enrichi de diamans qui termina la commiſſion du Moine. Il prit donc le parti de demander à Verſailles le titre de *Duc* pour ce fils qu'il avoit oublié en France, & qu'il vouloit reconnoître. *Louis* trouva fort ſingulier que de la même part on lui demandât trois graces de la même nature. Il tint le cas ſecret, & donna ordre à ſon Ambaſſadeur de découvrir ſi effectivement le Roi de Pologne étoit perſuadé que *Briſacier* fût ſon fils. Le Marquis de Béthune prit un de ces momens où l'ame s'ouvre d'elle-même, une partie de chaſſe. *Par Saint Staniſlas*, lui dit le Roi, *je ne ſai ce que c'eſt que Monſieur & Madame Briſacier. J'étois bien jeune quand je vivois en France. J'ai eu pluſieurs bonnes & mauvaiſes fortunes dans un pays où les femmes ſont ſi douces, Madame Briſacier a pu être du nombre. Mais comment voulez-vous que je doute? Cette lettre de change, ce portrait, & plus que tout cela, la lettre de la Reine qui m'aſſure que ſon Secretaire eſt mon fils.* Le Marquis de Béthune eut l'adreſſe de ſe faire confier cette Lettre, qu'il fit paſſer à ſon Maître. La Reine reconnut ſa ſignature; mais en liſant, elle s'écria qu'elle

n'avoit jamais pensé à une telle impertinence, qu'il falloit que *Brisacier* fût devenu fou. Cependant elle avoit signé; mais comme les Princes signent, sans voir, Brisacier au-lieu d'un Hôtel où il eût affiché son titre de *Duc*, fut loger dans la Bastille où il avoua son imposture. An. 1678.

Cette aventure qui auroit jetté une sorte de ridicule sur tout autre qu'un Roi, rallentit la sollicitation de Jean pour son Beau-pere; & d'ailleurs la Terre qui devoit être érigée en Duché, ne s'achetoit point encore.

Quant au Marquis de Béthune que les contretems ne rebutoient pas, toujours les yeux ouverts sur la face de l'Europe, il résolut de mériter les honneurs qu'il demandoit, par quelque nouveau service qu'il rendroit à la France dans le cours de son Ambassade. Si la diversion qu'il avoit opérée en Suede n'avoit pas eu un plein succès, une autre pouvoit être plus heureuse. Louis XIV. travailloit sans cesse à s'agrandir sur les ruines de la Maison d'Autriche. L'Empereur Léopold, sous les apparences de la modération, nourrissoit une ambition profonde. La Hongrie qu'il ne possédoit que par élection, il vouloit se l'approprier, & il la gouvernoit avec un Sceptre de fer. On avoit vu sur un échafaud les Comtes *Sérini* (a), An. 1679.

(a) Sérini, que les Auteurs François nomment *Sérin*;

An. 1679. *Frangipani*, *Nadasti* & *Tattemback* : ces ames fortes qui n'avoient d'autres crimes que celui d'avoir ſoutenu leurs droits, leur liberté & leur Religion. Des Jéſuites avoient donné ces conſeils violens. C'étoit l'uſage alors d'avilir le gouvernement en y aſſociant des Moines. Le fameux *Tékéli* brûloit de venger ſes amis & ſa Patrie. Le Marquis de Béthune ne l'ignoroit pas. Il conçut le projet de lui fournir des hommes & des armes, que la Pologne prêteroit, & que la France payeroit. Le projet paſſa au Cabinet de Verſailles, où il fut approuvé. Louis XIV. chaſſoit les Proteſtans de ſes Etats, mais il les protégeoit en Hongrie contre Léopold. C'eſt ainſi que les Souverains appuyent des factions qu'ils puniroient chez eux du dernier ſupplice.

Jean étoit gagné, mais une difficulté l'arrêtoit. Il ne pouvoit lever des troupes ſans le conſentement de la République. Les Rois ont plus d'une façon d'éluder les Loix. Il conſervoit la Staroſtie de *Strick*, qu'il avoit déjà poſſédée étant Grand-Maréchal. Il ferma les yeux ſur ce qui pouvoit s'y paſſer : ceux qui devoient voir pour la République les fermerent auſſi ; & le Marquis de Béthune, à petit bruit, enrôla dans la Staroſtie dix mille hommes qu'il ſe

voulant toujours plier les noms étrangers à leur langue, c'eſt les dénaturer.

disposoit à mener à Tékéli. Des François qui passoient insensiblement en Pologne, devoient se joindre à ce Corps de troupes. C'étoit un coup mortel pour l'Empereur: une femme le para sans y penser, la Marquise même de Béthune. Elle étoit Sœur de la Reine, & avant son mariage elle avoit été Fille d'honneur de Madame Henriette d'Angleterre, femme de *Monsieur*. La Marquise ne pouvoit se défendre d'un peu de jalousie en jettant les yeux sur la Couronne de sa Sœur. Leur Pere, le Marquis d'Arquien, étoit encore en France avec sa Charge de Capitaine des Gardes de *Monsieur*, & beaucoup de dettes. An. 1679.

La Reine qui avoit pris d'autres vues pour l'élever, que celle du Duché, avoit une extrême passion de se montrer à lui dans la splendeur du Trône. Il vendit sa Charge pour se mettre en état de paroître. Mais la Marquise de Béthune engagea *Monsieur* à retenir l'argent pour assurer sa dot. Ce petit démêlé de famille devint une affaire d'Etat. La Reine instruite du procédé de sa Sœur, s'en plaignit à elle même, & à son Mari qui en étoit innocent. Tous deux, pour l'appaiser, écrivirent tout ce qu'elle voulut à *Monsieur*; & tous deux (si la duplicité est un crime à la Cour) furent bien-tôt coupables. Ils firent précéder le Courier de la Reine

An. 1679. par un Exprès à *Monsieur*, pour le prier de ne rien faire de ce qu'elle exigeoit. La Reine lui écrivoit du haut du Trône: le Prince qui l'avoit vue à ses pieds l'en fit souvenir dans sa réponse, en lui dévoilant toute l'intrigue.

La Reine étoit fiere & haute. Son Pere sans Duché, le prix de sa Charge retenu, la réponse de *Monsieur*, tout cela r'ouvroit dans son cœur une plaie mal fermée. Elle avoit eu envie, quelque tems après son élevation sur le Trône, de faire un voyage en France, par le desir naturel de briller dans sa Patrie. Elle prenoit pour prétexte les eaux de Bourbon; mais ayant fait demander à la Cour de France si on ne lui feroit pas le même traitement qu'à la Reine douairiere d'Angleterre, le Marquis de Louvois qui mettoit de la dureté par-tout, avoit répondu qu'il y avoit bien de la différence entre une Reine *héréditaire* & une Reine *élective*. Elle résolut de venger à la fois toutes ces injures, en y enveloppant sa famille même.

Elle éveilla les Sénateurs sur les enrôlemens qui se faisoient dans la Starostie; elle manda le Grand & le Petit-Général, & leur dit qu'un armement sans l'aveu de la République cachoit quelque mauvais dessein. Les deux Généraux ne manquerent pas de répondre que rien ne s'étoit fait sans un ordre tacite du Roi.

Allez donc le trouver, reprit la Reine, *& rendez-lui compte du reproche que je vous ai fait.* Rien de plus décidé que la fermeté du Roi à la tête d'une Armée; mais il aimoit la tranquillité domestique. Il étoit entré dans le ressentiment de la Reine, & il donna ordre aux Généraux d'aller eux-mêmes à Strick licencier les troupes & congédier tous les Officiers François qui étoient accourus pour partager la gloire de l'entreprise. Louis se trouva offensé. Jean de son côté se plaignit de l'Ambassadeur de France & de l'Ambassadrice L'une & l'autre furent rappellés. L'Ambassadrice fut exilée en Touraine. L'Ambassadeur eut permission de venir compter ses raisons à la Cour, rejettant tout son malheur sur la conduite de sa femme. An. 1679.

Dès ce moment Versailles & Varsovie ne vécurent plus dans les mêmes liaisons. Le Marquis de Béthune resta *Marquis*; & le Capitaine des Cent-Suisses que la France n'avoit pas fait *Duc*, Rome lui trouva assez de qualités pour en faire un *Cardinal*.

Jean se tourna du côté de la Maison d'Autriche, dont il espéroit beaucoup pour une expédition qu'il méditoit. Il savoit par ses intelligences au Serrail que Mahomet projettoit d'attaquer l'Empereur Léopol; mais ce n'étoit encore qu'un projet; & comme les Turcs font pour l'ordinaire des armemens immenses, An. 1680.

An. 1686. on a le tems d'agir tandis qu'ils préparent. Il ſavoit auſſi que Mahomet ſe repoſant ſur le dernier Traité avec la Pologne, laiſſoit Kaminiek & la Podolie ſans grandes défenſes; Kaminiek que la République regrettoit ſans ceſſe, & dont le recouvrement importoit tant à la gloire du Chef. Mahomet avoit effectivement lieu d'être tranquille, ſi de Chrétiens à Infideles les Traités obligent; mais on prend ſes idées de morale du ſiecle & du lieu où l'on vit. Rome étoit toujours prête à abſoudre les Polonois des ſermens qu'ils avoient faits aux Turcs. Jean voyoit donc que, s'il pouvoit engager Léopold menacé, à prévenir Mahomet, il auroit le tems d'enlever rapidement Kaminiek, ſous promeſſe de joindre enſuite ſes armes à celles de Léopold. Il ſongeoit de plus à faire entrer dans la ligue, Veniſe pour une diverſion ſur mer, & Rome pour de l'argent.

Il avoit beſoin dans cette négociation d'un Ambaſſadeur du premier mérite. Celui qu'il envoya aimoit paſſionnément la Chymie & l'entendoit médiocrement; mais il avoit épouſé une ſœur de la Reine. C'étoit le Prince Radziwil, qui, après avoir échoué à Vienne & Veniſe, alla proſtituer à Rome la grandeur de Dieu & celle de ſon Maître. Il traita le Pape Innocent XI. de Divine Majeſté ſur la Terre, & il mit la Couronne de Pologne ſous les pieds de la Divinité qu'il créoit.

Le

Le Pape écartant pour le moment la question d'argent, ne répondit que par des louanges, des souhaits & des bénédictions. Le Prince Radziwil avoit plutôt regardé cette Ambassade comme un voyage honorable de curiosité, que sous le point de vue du bien public. C'étoit le plus riche Seigneur de Pologne; & il se flattoit, en courant le monde, de trouver *la Pierre Philosophale*. La mort lui épargna les justes reproches qu'on auroit pu lui faire (*a*). An. 1682.

S'il est de cruels momens pour les Peuples qui vivent sous un gouvernement absolu, il en est aussi pour les Rois qui n'ont qu'un pouvoir limité. Tandis que l'Ambassadeur de Pologne avoit perdu sa foible éloquence dans les Cours Etrangeres, Jean avoit déployé toute la force de la sienne à la Diete de Varsovie. Il ne s'étoit pas étendu sur la nécessité, mais sur la facilité de reprendre Kaminiek. Les deux Ordres écoutoient avidement & se disposoient à entrer dans ses vues, lorsque des gens timides qui craignoient de revoir les Turcs dans leurs foyers, ou des ennemis de la gloire du Roi, arrêterent les délibérations. Il y eut même une singularité remarquable. Ce ne fut point un Nonce, selon l'usage, qui rompit la Diete. Ce fut un Sénateur, le Palatin de Posnanie, *Breza*. On ne

(*a*) Zaluski, tom. 2. pag. 666.

An. 1680. pouvoit pas lui en contester le droit, mais la nouveauté du fait mit le Souverain dans un état d'indécision qu'il n'avoit pu prévoir. Le discours véhément qu'il fit dans le Sénat, après cette catastrophe, ne servit qu'à contrister les vrais Patriotes, & à faire triompher secrettement la faction qui l'enchaînoit. „ Rendez-nous, „ disoit-il à ces derniers, rendez-nous la „ sûreté que vous nous enlevez, la gloire „ dont vous nous privez. Vous dites „ qu'on pensera une autre fois à repren- „ dre Kaminiek. Imprudens! êtes-vous „ les maîtres du tems? Ferez-vous re- „ naître l'occasion? Le Turc pensera à „ lui. Il apprendra notre projet, il s'en „ vengera peut-être; & au-lieu d'un peu „ de sang que vous eussiez versé pour un „ grand succès, nous en répandrons à „ flots pour notre ruine (*a*) ".

Une autre amertume vint abbreuver tout à la fois le Pere & le Roi. L'Electeur de Brandebourg, dont il s'étoit fait un ennemi, jettoit les yeux sur la plus riche Héritiere de Pologne, pour le Margrave Louis de Brandebourg un de ses fils. Elle étoit fille unique du Prince Radziwil, dont nous avons indiqué la mort. Ce mariage portoit dans une Maison déjà trop redoutable à la Pologne, les biens immenses que quatre siecles avoient accumulés sur celle de Radziwil: quatre

(*a*) Zaluski, tom. 2, pag. 133. 784.

Duchés qui du ſein de la Lithuanie confinoient à la Moſcovie & à la Suede; & comme l'Electeur s'attendoit à des oppoſitions, il envoya ſubitement ſon fils pour ſerrer ces nœuds dangereux, ſans conſulter la République, ni même le Roi, quoiqu'il fût Tuteur de la Princeſſe. An. 1680.

Tous les eſprits furent révoltés. „ Quoi! diſoient le Sénat & l'Ordre E-„ queſtre, un Prince étranger viendra „ nous ravir un tréſor qu'il nous importe „ tant de conſerver! Lorſqu'il l'aura en „ ſa poſſeſſion, nous lui accorderons, ou „ nous lui refuſerons l'Indigénat (*a*). Si „ nous accordons, il dominera dans nos „ Diétines & nos Dietes. Il ſe ſervira „ de ſes forces en Lithuanie pour dicter „ nos Traités, & peut-être pour ſe li-„ guer contre nous. Si nous refuſons, „ il s'armera des droits de ſon mariage & „ des foudres de ſon pere, pour nous „ forcer. Non, non, point d'alliance „ avec le Lion; c'eſt aſſez pour nous „ d'être obligés de ſouffrir un Roi ".

Le Roi étoit encore plus bleſſé de cette alliance que la République. Il deſtinoit la jeune Princeſſe à ſon fils aîné, le Prince Jaques qui touchoit à la puberté. Il eſt vrai que la Reine, & tout ce qu'il y avoit de François à la Cour de Pologne, ne regrettoient pas cette alliance,

(*a*) L'Indigenat, qu'on appelle ailleurs Lettres de Naturalité, eſt néceſſaire en Pologne pour poſſéder biens ou charges, & pour entrer dans les Dietes.

An. 1680. point aſſez élevée, diſoient-ils, pour le fils d'un Roi, qui doit épouſer une Princeſſe par la grace de ſa naiſſance, & non par celle du Saint-Empire; une fille de Maiſon Souveraine, & non celle d'un Sénateur. Ces idées Monarchiques n'entroient point dans des têtes Républicaines; encore moins dans celle du Roi, qui ſavoit que les Empereurs Romains, c'eſt-à-dire, les Maîtres des Rois, s'allioient au ſang des Sénateurs, & qu'en dernier lieu, Jaques II. Roi d'Angleterre avoit épouſé la fille de l'Avocat Hyde, devenu Chancelier, & placé par les Anglois au rang des Grands Hommes.

Le Roi examinoit d'ailleurs de quelle importance étoient pour ſon fils les grands biens de la jeune héritiere. Un Monarque abſolu auroit ſans-doute armé ſon peuple pour les intérêts de ſa Maiſon. Il eût peint l'enlévement de la Princeſſe comme un affront fait à la Couronne & à la Nation; & peut-être que *Troie* auroit péri pour cette *Hélene*. Mais formé aux mœurs d'un Pays libre & retenu par les Loix, il écouta la République, qui revenue de ſon premier emportement, penſa qu'il valoit mieux céder une héritiere, que de s'expoſer à une guerre dont le ſort, quel qu'il fût, laiſſeroit toujours de grandes playes. Elle chercha ſeulement un tempérament pour adoucir l'amertume du Roi. La Princeſſe conteſtée étoit ſa Niece: l'Electeur de Bran-

debourg promit que ce mariage ne pré- An. 1680.
judicieroit en aucune façon aux droits de la Maiſon Royale ; & les nœuds ſe ſerrerent (*a*). La Maiſon Royale s'augmentoit encore par la fécondité de la Reine, qui accoucha d'un troiſieme fils. Ce fut le Prince *Conſtantin*.

L'année ſuivante fut remarquable par An. 1681.
une Diete qui ſe tint dans une Ville qui n'en avoit jamais été le théâtre. Le lieu fixé par les Loix & l'Uſage, c'étoit Varſovie, qui par ſa ſituation, ſa grandeur & ſa richeſſe eſt bien propre à raſſembler la Nation. Il y avoit longtems que les Lithuaniens, les Paç ſur-tout, demandoient la convocation alternative en Pologne & en Lithuanie. La propoſition avoit paſſé en 1673 avec cette modification que la Lithuanie ne jouiroit de cet avantage que tous les ſix ans. Mais la Loi étoit reſtée ſans exécution. Ce fut donc cette année, pour la premiere fois, que *Jean* ne pouvant plus réſiſter aux mouvemens, aux clameurs des Paç, tranſporta la Diete en Lithuanie. Mais au-lieu de la placer à *Vilna*, qui en eſt la capitale, il l'indiqua à *Grodno*. Par ce coup il mortifioit les *Paç*, le Grand Général ſur-tout, Palatin de *Vilna*, & il favoriſoit le Staroſte de *Grodno*, ſon proche parent, qui dans un ſi grand concours de monde augmentoit prodigieuſe-

(*a*) Puffendorf. Zaluski, tom. 2. pag. 765.

An. 1681. ment les revenus de ses terres. Mais Grodno n'est qu'une bicoque d'un accès difficile sur la riviere de Mémel, mal bâtie & malsaine, connue seulement par le tombeau d'*Etienne Batori*, monument qui ne procuroit aucune commodité à la Diete. Les serviteurs même du Roi disoient que quand on veut se venger de ses envieux & obliger ses parens, il faut du moins que ce soit sans préjudice du Public. Le Roi méprisa ces cris : c'étoit un commencement de despotisme aux yeux de la liberté.

La Diete s'ouvrit par une contestation fort vive. On procédoit suivant l'usage à l'élection d'un Maréchal de la Diete. Les Paç en vouloient un : le Roi en portoit un autre ; c'étoit *François Sapieha*, d'une illustre Maison, qu'il projettoit d'élever sur la ruine des Paç. Le Roi fit plier l'élection sous sa volonté.

Un autre objet agitoit encore plus les esprits. Les Seigneurs Polonois s'avisent quelquefois de lever des troupes à leur solde ; comme en France les Grands Vassaux sous le Gouvernement féodal. C'est ce qu'avoit fait un *Lubomirski* (a), frere du Grand-Maréchal & Grand-En-

(a) On l'appelloit le Chevalier de Lubomirski. Cette dénomination peut étonner le Lecteur pour la Pologne, où tout Noble est au moins Chevalier, puisqu'il est de l'Ordre Equestre : mais Lubomirski avoit de grandes Commanderies de Malte, qu'il quitta dans la suite pour épouser une Fille-d'honneur de la Reine.

ſeigne de la Couronne, pour favoriſer An. 1681.
Tekeli, qui, depuis trois ans, ſecondé par le Bacha de Bude, tâchoit de ſoulever toute la Hongrie. La démarche de Lubomirski étoit une ſuite des intrigues avortées du Marquis de Béthune. Le Grand-Général Vieçnowieçki cita le Grand-Enſeigne pour avoir violé les Loix, & l'Ambaſſadeur de l'Empereur, le Comte d'*Altein*, preſſoit vivement la punition du coupable. La fermentation croiſſoit, lorſque le Nonce du Pape, *Martelli*, étouffa cette chaleur en exhortant l'Aſſemblée à reprendre les armes contre le Turc. C'étoit alors un cri de guerre toujours accueilli par le grand nombre, & il ne fut plus mention de l'accuſé.

La Reine avoit un intérêt perſonnel à faire traiter à la Diete. Elle vouloit augmenter l'état de ſa Maiſon. Les *Ordres* mécontens de ſe trouver à Grodno, n'étoient pas bien diſpoſés. Le Roi preſſentant la ſituation des eſprits avoit prié la Reine de remettre ſa demande à un tems plus favorable. Celui-ci étoit celui de la Reine. Elle aſſiſtoit ſelon ſon uſage à toutes les ſéances, non pas publiquement, ce qui auroit offenſé la République; mais dans un lieu où, ſans être vue, elle entendoit toutes les délibérations. C'eſt de-là que prenant ſon moment elle envoye ſon Chancelier au pied du Trône, pour prier le Roi de

An. 1681. penser à elle. Le Roi, avec un regard sévere & un geste de refus, congédie le Chancelier. Le Chancelier revient à la Reine, & retourne au Prince sur un second ordre. Le Prince impatienté s'échappe en propos durs contre une victime qui ne fait qu'obéir. Le Chancelier, Homme d'Eglise, lui répond avec autant de fermeté que de respect: *Si Votre Majesté oublie que je suis Prêtre, qu'elle se souvienne du-moins que je suis Gentilhomme.* „ Il me suffit, reprend le Roi, „ que vous soyez homme, je sens mon „ tort, vous n'aurez plus à vous plain- „ dre de moi ". La Reine savoit à quoi s'en tenir en s'obstinant; elle avoit gagné des suffrages dont le Roi ne se doutoit pas. Elle eut le succès qu'elle attendoit (*a*).

De toutes les vertus, celle dont le Roi se piquoit le plus, après le courage, c'étoit la clémence. Un de ces hommes qui par la scélératesse & l'atrocité de leur ame, se rendent redoutables aux Dieux mêmes de la Terre, avoit vomi de sa bouche impure mille blasphêmes contre le Roi; & comme s'il eût voulu rassurer sa main pour le frapper, il s'étoit essayé sur le portrait qu'il avoit percé d'une balle. Ce monstre sorti des flancs de la Noblesse fut interrogé dans la Diete, & condamné à

(*a*) Zaluski, tom. 1, pag. 704.

expier son forfait dans l'horreur des supplices. Les Loïx avoient porté l'Arrêt de mort. Le Prince fit grace : *Je ne la ferois pas*, dit-il, *s'il avoit outragé la Patrie.* Le Parricide ne perdit que sa liberté, & même ce ne fut que pour un tems. Chacun disoit : quel est le barbare qui oseroit encore offenser un Roi qui sait pardonner ? Le coupable ne cessa de le bénir tout le reste de sa vie (*a*). An. 1681.

Il y eut pendant la tenue de la Diete un événement qui seroit indigne de la gravité de l'Histoire, s'il n'étoit lié aux affaires publiques. Un *Revenant* faisoit grand bruit dans la maison d'un Noble Polonois en Volhinie, & ce bruit retentissoit dans toutes les Provinces. Le *Mort* disoit bien des choses qui intéressoient la réputation des vivans & la gloire du Gouvernement. Il en ordonnoit de la part de Dieu qui déplaisoient au Roi. Le Jésuite *Gnievosz*, Théologien du Grand-Général, avoit attesté au pied du Trône la réalité du Revenant. Le Roi envoya un Militaire adroit qui avoit quelque peine à se persuader que la mort suspendît ses loix éternelles pour venir effrayer la Terre. C'étoit, comme c'est toujours, pure comédie, qui cependant finit tragiquement, lorsque le Commissaire rendit compte. Le Prince, en ce moment, étoit environné de Courtisans.

(*a*) Zaluski, tom. 1. pag. 706.

An. 1681. Son Confeſſeur, autre Jéſuite qui avoit déjà dirigé deux conſciences Royales, *Pikarski*, étoit à ſes côtés. On écoutoit avidement le rapport & le tiſſu de la ſupercherie. Au dénouement, le Roi jettant un regard de colere ſur ſon Miniſtre de conſcience, lui adreſſa ces paroles : *Eh bien! que dit à cela votre fourbe Gnievoſz* ? Le Directeur, qui prêchoit à tout le monde la patience & la fermeté Chrétienne, ne ſurvécut que huit jours à ce coup de foudre. Il perdit beaucoup pour ce monde. Le Roi dont il avoit la confiance, lui deſtinoit l'Evêché de Kiovie & les Sceaux du Royaume. Jean regretta l'innocent, ſans punir le fourbe. On eût dit qu'il n'aimoit qu'à récompenſer (*a*).

Ce grief du Roi contre les Jéſuites avoit été précédé d'un autre qui tomboit ſur une diſcuſſion d'intérêt. Ces Religieux ont de grandes poſſeſſions à Jaroſlaw, Ville de la Ruſſie Noire, ſur la riviere du *San*. La Reine y avoit auſſi des biens qu'elle vouloit conſerver. Les Religieux s'embrouillant dans leurs titres, anticipoient chaque jour ſur la Reine. Voilà encore un de ces petits faits que je ne rapporterois pas s'il ne ſervoit à montrer la douceur de Jean. Au-lieu de joindre l'autorité à la Loi, il écrivit au Général des Jéſuites en ces termes : „ Je ne veux

(*a*) Zaluski, tom. 1, pag. 706.

„ pas faire juger vos Freres de Jaroſlaw An. 1681.
„ dans la Diete où j'aurois pour moi la
„ juſtice & le reſpect qui m'eſt dû. Je
„ craindrois encore d'envenimer la haine
„ qu'on vous porte déjà. Défiez-vous
„ de ceux que vous prépoſez à vos Mai-
„ ſons ; ils mettent leur gloire à en éten-
„ dre les domaines par toutes ſortes de
„ voies, ſans conſulter la juſtice ; ordon-
„ nez-leur de produire leurs titres à deux
„ Commiſſaires que je nommerai, afin
„ que tout ſe termine paiſiblement &
„ ſans ſcandale. Adieu. Souvenez-vous
„ que je ſuis Roi ". Les pieces furent enfin produites ; & on fit convenir les bons Religieux qu'ils entendoient mieux les biens que les titres (*a*).

La Diete étoit ouverte depuis ſix mois. Les eſprits ſe laſſoient d'être tendus. Le Chevalier Lubomirski qu'on venoit d'accuſer, fut fait Maréchal de la Cour, ſans oppoſition quelconque. On avoit encore bien des points à traiter ; & pour en hâter l'expédition, le Roi s'aviſa dans une ſéance de faire allumer des chandelles, entrepiſe contre un uſage paſſé en Loi. Le Nonce *Przìemski*, gagné par la France, où il avoit ſervi en qualité de Mouſquetaire, n'attendoit qu'un prétexte pour rompre la Diete. Il proteſta & s'éloigna. Ceux qui connoiſſent le penchant des Rois vers le deſpotiſme & la délicateſſe de la liberté, ne ſavent

(*a*) Ibid. tome 2. page 775.

An. 1681 s'ils doivent blâmer le Nonce: mais du moins il fut coupable pour s'être obſtiné à ne pas rendre l'activité aux Etats, & pour avoir entraîné dans ſa faction une partie du Sénat & de l'Ordre Equeſtre (*a*).

An. 1682. La Pologne comptoit déjà cinq années de paix. La ſixieme ſe paſſa dans un calme ténébreux qui annonçoit une tempête. L'orage ſe formoit à Conſtantinople, & on ſe figuroit à Vienne qu'il menaçoit la Pologne; tandis qu'à Varſovie on étoit perſuadé qu'il tomberoit ſur Vienne. A tout événement Léopold & Jean penſerent à unir leurs forces par un Traité défenſif & offenſif. L'Empereur s'obligeoit à entretenir une Armée de ſoixante mille hommes en Hongrie, le Roi de Pologne quarante mille pour être employés où il conviendroit. Les deux Souverains devoient marcher au ſecours l'un de l'autre ſelon le beſoin, & celui des deux qui ſe trouveroit à l'Armée, auroit le commandement général. Cette derniere convention le livroit ta-

(*a*) Pour connoître l'empire que cet homme avoit ſur la multitude, il ſuffit d'un coup d'œil ſur un tems bien poſtérieur à celui dont je parle. Quand il fut queſtion de donner un ſucceſſeur au Roi Jean, preſque tous les Palatinats avoient déjà crié, *vive Saxe*! ,, Quoi mes Freres, cria Prziemski, vous ,, éliſez un Hérétique! Qu'eſt devenu votre zele ,, pour la Religion? Ce n'eſt pas à nous que vous ,, êtes engagés, c'eſt à celui-ci, ... " en découvrant un Crucifix qu'il avoit caché dans ſon ſein. Auſſitôt on cria, *vive Conti*!

citement à Jean. Léopold n'étoit pas An. 1682. guerrier.

Pour l'article des ſubſides, comme la guerre étoit inſtante, & que la Pologne ne pouvoit faire des levées d'argent que dans la Diete qu'il n'étoit pas poſſible d'aſſembler ſi-tôt, l'Empereur devoit lui avancer douze cens mille florins qui ſeroient rembourſés par le Pape; & il ſe chargeoit encore d'engager le Roi d'Eſpagne à obtenir des décimes dans ſes Etats d'Italie pour être employées au profit de la République. De plus les deux Puiſſances combinées promettoient de faire tous leurs efforts pour étendre la ligue dont le Pape ſe déclaroit le chef. C'étoit *Odeſcalchi*, fils d'un Banquier du Milanois, né ſous la domination Autrichienne, ayant même fait deux campagnes dans ſes troupes: ce qui lui laiſſoit un reſte d'humeur guerriere. Il gouvernoit l'Egliſe ſous le nom d'*Innocent XI.* Pontife ſage, Théologien médiocre, Prince courageux, fier & magnifique, aimant les entrepriſes d'éclat, & les ſoutenant de ſon argent & de ſes forces.

Les Papes ont de tout tems ſonné le tocſin contre le Turc. Il ne faut pas croire que la Religion ſeule les ait animés. Tandis que les Puiſſances Chrétiennes ſe battent & s'épuiſent pour arracher des Provinces aux Infideles, Rome étend ſa domination ſpirituelle, & l'Italie reſte plus à couvert.

An. 1682. Innocent XI. n'ignoroit pas que Mahomet II. après s'être emparé de Conſtantinople que Conſtantin ne comptoit pas bâtir pour les Turcs, avoit couru juſqu'à Trieſte aux portes de Veniſe, & arboré le Croiſſant au milieu de la Calabre, d'où il menaçoit Rome & toute l'Italie. Il ſavoit auſſi qu'en dernier lieu le fameux Viſir Cuprogli, après la conquête de Candie, avoit mis dans ſes projets celui de renverſer *le Saint Siege.* Ce Pontife dans la conjoncture préſente crioit *aux Armes*, & il appelloit tous les Souverains de l'Europe. Quelques-uns écouterent, la plupart furent ſourds. Louis XIV. fut de ces derniers; ſa fierté qui s'irritoit contre celle du Pape, cherchoit à le mortifier. Cette raiſon ſeule l'eût empêché d'entrer dans la ligue; une vue politique l'en détournoit encore. Malgré la paix qu'il avoit ſignée à Nimegue en 1679, avec la Maiſon d'Autriche, il ne pouvoit goûter un Traité qui la ſoutenoit; au-contraire il intriguoit en Pologne pour en empêcher la conſommation; & ſes Ambaſſadeurs à la Cour Othomane la preſſoient de porter la guerre en Allemagne. Ce n'eſt pas ainſi qu'il penſoit en 1664, lorſqu'il envoya ſix mille François qui partagerent le triomphe de la journée de St. Gothard, où Montécuculi battit les Turcs. Louis n'avoit pas encore juré alors l'abbaiſſement de la Maiſon d'Autriche.

Mais si Louis manquoit à Léopold, An. 1682.
Léopold se manquoit encore plus à lui-même. Il ne fut pas longtems sans découvrir que l'orage alloit fondre, non sur la Pologne, mais sur ses Etats. Mahomet lui dépêcha un courier pour l'avertir que Tékéli & les Hongrois, dans la vue d'éviter l'oppression, s'étoient soumis à l'Empire Othoman, dont ils étoient désormais les tributaires & les sujets; qu'ainsi il eût à rappeller les troupes qu'il avoit envoyées contr'eux, & à restituer les Places qu'il tenoit encore dans ce Royaume; à moins qu'il ne voulût être regardé comme l'infracteur de la paix, & voir sa témérité punie (*a*). Léopold, malgré cette fatale certitude, refusoit le titre de Majesté au Roi Jean qui seul pouvoit le sauver. Il ne faut pas s'en étonner, puisque le prédécesseur de Léopold, *Ferdinand III.* dans les préliminaires de la Paix de Westphalie, ne vouloit donner que le titre de *Sérénissime* au Roi Très-Chrétien son vainqueur; & la Cour de France, à son tour, avoit eu de la peine à traiter de *Majesté* le grand Gustave, qui croyoit que le premier des Rois étoit celui qui battoit les autres. On eût donc dit dans ce moment critique que Léopold aimoit mieux s'enséve-lir avec toute sa hauteur, que de voir une nouvelle Majesté en Europe. Jean

(*a*) Cantémir, tom. 2, pag. 81.

An. 1682. fut ferme, & ne voulut traiter qu'à ce prix.

Que les Chrétiens apprennent quelques vertus des Turcs. L'Armement des Infideles étoit prêt dès le mois d'Avril, mais la treve avec la Maison d'Autriche n'étoit pas expirée. Cette bonne-foi Musulmane donna le tems aux deux Souverains de disputer; & la dispute finit par la concession d'un titre qui auroit laissé de la reconnoissance dans le cœur de Jean, s'il eût été accordé de bonne grace (*a*).

Pendant que ce différend s'arrangeoit, le Comte *Albert Caprara*, Ambassadeur extraordinaire de Vienne, tâchoit d'appaiser le Sultan, qui ne voulut rien changer aux Loix qu'il avoit dictées, & il déclara la guerre à l'Empereur vers la fin de l'Automne. Caprara vit les queues de cheval arborées au Serrail, & partit subitement dans la crainte d'être arrêté ( ). Le caractere d'Ambassadeur à la Porte est difficile à soutenir à cause de la hauteur Turque. Cette Puissance est accoutumée à recevoir des Ambassadeurs ordinaires de toutes les Cours, & n'en envoye à personne. Elle regarde ces Ambassades perpétuelles comme un hommage que les Chrétiens rendent à sa supériorité. Elle marque plus d'égards à un Marchand qui se rend utile

à

(*a*) Zaluski, tom. 2. pag. 803.
(*a*) Cantémir, tome 2. page 82.

à l'Etat, qu'à un Ambaſſadeur. Louis An. 1682. XIV. qui ſe faiſoit faire des réparations ſi éclatantes par-tout où l'on avoit manqué à ſa Couronne dans la perſonne de ſes Miniſtres, n'exigea rien des Turcs pour les indignes traitemens qu'ils avoient faits à Mr. *de la Haye.* L'Ambaſſadeur de Vienne n'auroit pas été plus ménagé. Il ne reſtoit à Léopold qu'à cimenter au-plutôt le Traité de ligue. Ses Plénipotentiaires arriverent en Pologne au mois de Janvier. Le Traité ne fut juré que le 31 Mars à Varſovie, & à Rome preſqu'en même tems An. 1683. par les Cardinaux protecteurs, entre les mains du Pape. Une choſe bien ſinguliere & qui ne le paroiſſoit point alors, c'eſt que les deux Potentats s'engagerent expreſſément par un article ſéparé à ne point demander au Pape la permiſſion de ſe parjurer en ſûreté de conſcience (*a*). Il y avoit bien des ſiecles que cette fauſſe conſcience infectoit le Chriſtianiſme. Philippe II. au tems de la révolte des Pays-Bas, avoit publié dans un Edit qu'il avoit violé ſans crime le ſerment qu'il avoit fait aux Flamands, attendu que le Pape l'en avoit diſpenſé.

Mais, ſans examiner ici la Religion du ſerment, que les Barbares mêmes ont reſpectée, ni la paix ſignée par Jean lui-même avec le Turc à Zurawno, Jean

(*a*) Zaluski, tom. 2, pag. 808.

An. 1683. étoit-il ſage d'entrer dans cette ligue? Par le Traité il s'obligeoit de porter ſes troupes où Léopold en auroit beſoin, au lieu qu'en ne prenant aucun engagement, & laiſſant Vienne aux priſes avec Conſtantinople, il eût trouvé pendant ce tems-là toutes les facilités à reprendre Kaminieck, & tout ce que Mahomet avoit enlevé à la République. Si l'on en croit l'Auteur de l'Etat préſent de la Pologne, il fut entraîné dans la ligue par le deſir qu'avoit la Reine de ſe venger de la France, qui n'avoit pas voulu faire Duc & Pair le Marquis d'Arquien ſon Pere. La Reine avoit encore à venger une injure perſonnelle, le refus que la France avoit fait de la traiter en Reine dans le voyage qu'elle avoit projetté pour revoir ſa Patrie. De moindres intérêts ont quelquefois produit des guerres ſanglantes. Mais Léopold employa ſur Jean des reſſorts plus puiſſans. Il le flatta de faire épouſer une Archiducheſſe au Prince Jaques, de perpétuer la Couronne de Pologne dans ſa Famille, en la rendant héréditaire de gré ou de force dans une Diete où l'antorité d'Innocent XI. interviendroit. Léopold, du fond de ſon Cabinet, tramoit & opéroit les plus grandes révolutions. On ſait qu'il a créé un Electeur & un Roi, & que les Hongrois ont perdu ſous lui le droit d'élire leur Prince.

Jean ſe laiſſa donc aller à des offres

si séduisantes, & la ligue étant formée An. 1683.
il ne s'occupa plus que de l'exécution, mais chaque corde qu'il remuoit dans la République se roidissoit contre sa main. Les Universaux publiés sur le champ exciterent des murmures. Les Diétines ne parurent s'assembler que pour former des nuages. Les Palatinats protestoient qu'ils étoient épuisés d'argent.

Les Généraux ne savoient où prendre un si grand nombre de troupes; & parmi les Sénateurs, ceux mêmes qui étoient les plus dévoués aux volontés du Roi, montroient de l'éloignement. La Lithuanie, ordinairement moins prompte à s'armer que la Pologne, l'étoit encore moins dans cette conjoncture. Les Paç suscitoient des difficultés en suivant l'aversion naturelle qu'ils avoient toujours marquée pour le Prince. Ce Prince comptoit sur les Sapieha, Maison qu'il avoit résolu d'élever pour l'opposer à celle des Paç, qu'il vouloit abbattre. Les Sapieha étoient quatre freres fort riches, bien unis, pleins de cœur & de fierté. Jean leur avoit donné des places importantes: l'ainé étoit Petit-Général & Castellan de Wilna; le second, Grand-Trésorier; le troisieme, Grand-Ecuyer; le dernier, Grand-Maître de l'Artillerie & Trésorier de la Cour. Revêtus de ces Charges, ils pouvoient beaucoup en Lithuanie; cependant leurs mouvemens étoient lents, & ils paroissoient oublier ce qu'ils devoient à leur bienfaiteur.

An. 1683. Jean, au milieu de tant de contrariétés, chercha à en deviner la cause. Il surprit des lettres de l'Ambassadeur de France qui l'éclairerent. *Forbin*, alors Evêque de Marseille, avoit montré, dans sa premiere Ambassade en Pologne, qu'il étoit au moins aussi propre aux intrigues d'Etat, qu'au gouvernement d'un Diocese. Il suivoit dans celle-ci le plan du Marquis de Béthune pour traverser Léopold.

Il se vantoit dans ses lettres „ de détruire la ligue avec l'Empereur. Il disoit qu'il savoit par le Grand-Trésorier *André Morstyn*, tous les Conseils du Cabinet de Varsovie; qu'il avoit gagné, par son moyen, le Grand-Trésorier de Lithuanie; qu'il avoit attiré les *Sapieha* au parti de la France; qu'il avoit ébloui Jablonowski, en lui faisant entrevoir, de la part de Louis XIV. la Couronne de Pologne lorsqu'elle viendroit à vaquer; que les Diétines agissoient déjà ouvertement contre les intentions de Jean; que tout cela n'avoit pu se faire sans argent; qu'il avoit déjà distribué des pensions pour cinquante mille Impériales (*a*), selon l'ordre de son Maître; qu'il fournissoit aussi de l'argent à Tékéli pour soutenir son parti en Hongrie. Il ajoutoit qu'il n'avoit tenté de corrompre

(*a*) L'Impériale, monnoie des Empereurs, valoit environ 3. livres 15 sols de France.

„ la République qu'après avoir atta- An. 1683.
„ qué inutilement la vertu du Roi, qui,
„ pour cette fois, avoit non seulement
„ résisté à l'or, mais encore à l'espé-
„ rance qu'il lui donnoit de faire élire,
„ avant le tems, par le crédit de la Fran-
„ ce, le Prince Jaques son Fils pour lui
„ succéder, pourvu que dans la crise
„ présente il voulût abandonner la Mai-
„ son d'Autriche aux coups de la Fran-
„ ce; & qu'au surplus cette inflexibilité
„ du Roi n'avoit produit d'autres mau-
„ vais effets que la nécessité de répan-
„ dre de plus grandes sommes dans une
„ Nation toute vénale, qui n'a ni hon-
„ nêteté, ni bonne-foi ". C'est ainsi
que l'or & l'intrigue entre les mains d'un
Ambassadeur font souvent la destinée des
Etats.

Jean muni de cette piece en ordonne la lecture en plein Sénat. Parmi les Sénateurs, les uns montrent cet air d'embarras qui décele le crime; les autres cette indignation subite qui montre l'innocence. Tous se regardent; & le Roi les fixant tous, leur parle en ces termes: „ J'ignore ce que vous pensez sur
„ ces lettres. Je crois bien qu'un *Mor-*
„ *styn* & ses semblables se sont laissé
„ corrompre par l'argent, mais je ne
„ saurois me persuader que les *Sapieha*
„ aient vendu leur foi. Je crois encore
„ moins que Jablonowski ait voulu se
„ frayer un chemin au Trône, en tra-

An. 1683. „ hiſſant ſa Patrie & ſon Roi. Un Ambaſſadeur qui travaille dans les ténebres, & qui veut, à quelque prix que ce ſoit, ſe rendre agréable à ſon Maître, ſe flatte aiſément dans les complots qu'il forme. Il interprete un geſte, une parole équivoque en faveur de ſes deſſeins; il va même juſqu'à enfler le nombre des conſpirateurs pour ſe rendre plus important, ſauf après, s'il en eſt beſoin, à rejetter ſon erreur ſur l'inconſtance humaine. Quant à ce qu'il dit de moi, ce n'eſt pas une impoſture. Il eſt vrai qu'il a oſé me tenter par une profuſion d'or, & encore plus par l'appas ſéducteur d'aſſurer le Trône à mon fils. J'ai mépriſé l'or; il m'a été plus difficile de réſiſter à la voix du ſang: mais celle de la République a été plus forte; & ſi un autre Sobieski doit régner ſur vous, il ne régnera que par la liberté de vos ſuffrages. L'Ambaſſadeur nous outrage tous en nous peignant comme une Nation vénale, ſans foi & ſans honnêteté. Ne juſtifions pas ces odieuſes imputations par la rupture d'un Traité qui ne s'eſt pas conclu ſans la participation de tous les Ordres, & qu'il faudroit négocier s'il n'étoit pas fait. Le Turc s'arme, vous le ſavez comme moi. Si *Vienne* tombe, quelle eſt la Puiſſance qui garantira *Varſovie?* Montrons

„ à la France & à l'Europe que nous An. 1683.
„ avons des lumieres, de la bonne-foi
„ & de l'honnêteté ".

A ce difcours plufieurs voix s'éleverent pour approfondir la corruption, démafquer les factieux, & les traiter comme tels. Celui qui infiftoit le plus étoit Jablonowski. Il fe piquoit d'une vertu fans tache, & fur-tout de reconnoiffance. Le Roi qui lui devoit beaucoup, avoit voulu s'acquitter en faififfant toutes les occafions de l'élever. Après lui avoir donné le Bâton de Petit-Général, il l'avoit fait Caftellan de Cracovie, & en dernier lieu Grand-Général. Comme Grand-Général il n'auroit pu avoir place au Sénat; mais étant encore Caftellan de Cracovie, il fe trouvoit le premier Sénateur laïc, & tout ce qu'il difoit étoit d'un grand poids. *Jean*, qui craignoit d'aigrir les plaies de la République en voulant les guérir, & qui voyoit qu'on alloit perdre en difcuffions dangereufes un tems qui étoit fi néceffaire à l'action, perfuada au Sénat de laiffer dans les ténebres ceux qui avoient voulu s'y envelopper; ajoutant qu'ils trouveroient leur châtiment dans la crainte d'être découverts, & dans le fuccès du Traité. Il n'excepta de cette efpece d'amniftie que le Grand-Tréforier *Morftyn*, qui fe trouvoit convaincu par fa propre confeffion; car on lut auffi une de fes lettres, où il profeffoit un dévoue-

An. 1683. ment total aux intérêts de la France, où il lui promettoit de lui ouvrir le Cabinet de Varſovie, de troubler les Diétines, de renverſer les projets du Sénat, de ſemer la défiance dans tous les Ordres, d'amener le Roi au point d'être obligé de choiſir entre la rupture du Traité, ou l'abdication de la Couronne. De quels moyens devoit-il ſe ſervir? Ils étoient peut-être contenus dans des chifres dont on n'avoit pas la clé (*a*). Son jugement fut renvoyé à la Diete.

Une mine éventée n'eſt plus à craindre. Auſſitôt que les Diétines eurent connoiſſance de ce qui arrivoit, les avis changerent; perſonne ne voulut paſſer pour s'être laiſſé corrompre. Les Nonces vinrent à la Diete avec des diſpoſitions favorables. Le premier point qu'on mit en délibération fut le crime de *Morſtyn*. Il y avoit longtems qu'il s'étoit rendu ſuſpect par ſon attachement à la France, où il avoit acheté des terres qui marquoient une envie d'y fixer ſa fortune.

La Diete vouloit le juger ſommairement & à la rigueur comme coupable de haute trahiſon. Le Roi modéra cette chaleur, & l'accuſé entreprit de ſe juſtifier à la face de la République; mais ce ne fut que par des traits d'une éloquence vague, par des proteſtations de ſa ſoumiſſion reſpectueuſe pour le Roi,

(*a*) Załuski, tom. 1. pag. 281.

à qui il recommandoit ſon honneur, ſa fortune & ſa vie. La Diete s'appercevant que le Roi inclinoit à la douceur, lui remit le jugement du coupable. On exigea de lui la clé des chifres ; on l'obligea à fournir à l'Armée une troupe qu'il entretiendroit à ſes frais : l'entrée du Sénat & des Dietes lui fut interdite. Il fut dépouillé de ſa Charge de Grand-Tréſorier, avec injontion de rendre ſes comptes lorſque la République les demanderoit dans un tems plus commode. An. 1683.

Morſtyn profita ſans délai de la planche qui lui reſtoit après le naufrage. Il s'échappa pour chercher un aſyle en France, où il finit ſes jours dans un repos qu'il ne méritoit pas. On n'eut ni la clé des chifres, ni la reddition des comptes. Quand on alla au Tréſor public, on le trouva fort au-deſſous de ce qu'on le croyoit. La République n'a rien oublié pour prévenir la diſſipation de ſon Tréſor, mais il n'eſt point de précautions aſſez grandes quand les mœurs manquent. Céſar vola celui des Romains, & le bruit fut général que Morſtyn avoit été en ce point un autre Céſar. Il eſt certain du moins que le Roi le ſuppoſa dans une inſtruction qu'il donnoit à une Diétine (*a*).

Le fugitif ne laiſſa dans ſa Patrie qu'un magnifique débris de ſa grande fortune, un Palais ſitué dans un fauxbourg de

(*a*) Zaluski, tom. 2. pag. 883.

An. 1683. Varſovie. Il n'avoit eu, en commençant, qu'une très-petite maiſon; & comme il étoit écraſé, bien des gens vouloient lui diſputer juſqu'à ſa nobleſſe. On prétendoit l'avoir vu domeſtique dans la maiſon du Grand-Maréchal Lubomirski. En voulant trop prouver, on ne prouvoit rien; car en Pologne la plupart des valets ſont Gentilshommes; & il en avoit eu lui-même de cette eſpece dans ce beau Palais qu'il laiſſoit. Le Roi Auguſte II. l'acheta en 1726, avec les terreins voiſins, pour y établir ſa réſidence. Une ancienne Conſtitution défendoit aux Rois d'acquérir dans un Etat où l'on ne veut d'autre puiſſance que la force publique. Auguſte eut beſoin du conſentement poſitif d'une Diete. Cette indulgence qui a frayé le chemin à d'autres, peut un jour être funeſte à la Pologne.

La Diete, après le jugement de Morſtyn, donna tous ſes ſoins aux moyens de remplir le Traité de ligue. L'argent du Pape qu'on venoit de recevoir, ne ſuffiſoit pas. Le Tréſor public étoit pillé, Jean ouvrit le ſien; & alors ce qui avoit paru impoſſible, devint aiſé. Les cœurs étant changés, les eſprits jugeoient mieux. Cette révolution étoit dûe à la conduite de Jean. Si en uſant de toute la rigueur que la République & la Royauté pouvoient lui permettre, il eût pouſſé à bout le parti de la France;

cette faction n'ayant plus rien à ménager, se seroit portée aux derniers excès contre les volontés du Roi. Il n'y a que les Despotes qui puissent tout oser sur leurs esclaves ; & encore malheur à eux si les esclaves, après avoir blanchi le frein de leur écume, viennent à le rompre. An. 1683.

Jean s'étant rendu maître des Conseils, ne s'occupa plus que de l'Armée. Il falloit un tems considérable pour l'assembler. Les vieilles troupes, avant la paix de Zurawno, étoient accoutumées à un brigandage intestin qui désoloit le Paysan. Le Roi les avoit jettées sur les frontieres, où elles campoient dans le désert de Podolie & dans une partie de l'Ukraine. Cette police étoit au-dessus d'une victoire. Après la paix l'Armée de la Couronne avoit été réduite à douze mille hommes, & celle de Lithuanie à six. Ce nombre étoit bien inférieur au secours que Vienne attendoit. On travailloit sans relâche aux recrues & aux nouvelles levées. Le Roi, qui vouloit marcher en personne, montoit tous les jours à cheval quatre & cinq heures de suite. L'Ambassadeur de France qui le voyoit, mandoit pourtant à son Maître qu'il ne feroit pas la campagne, attendu qu'il étoit devenu trop pesant. Louis XIV. craignoit qu'il ne la fît avec trop de succès. On tâche toujours de dire des choses agréables aux Souverains.

Fin du cinquieme Livre.

HISTOIRE DE JEAN SOBIESKI, ROI DE POLOGNE.



LIVRE VI.

An. 1683. ON apprit, au commencement de Mai, que Mahomet avoit fait mettre *aux ſept Tours*, (la Baſtille de Conſtantinople), l'Envoyé de Pologne, le Chevalier *Troski*. C'eſt effectivement l'uſage des Turcs de faire arrêter les Miniſtres des Princes auxquels ils déclarent la guerre ; & voici comme ils s'excuſent en violant le droit le plus ſacré des Nations : *Nous ne faiſons jamais que des guerres juſtes*, diſent-ils : *l'Ambaſſadeur, qui n'eſt qu'un eſpion honorable, eſt donc complice des infidélités de ſon Maître violateur des Traités.*

On apprit auſſi que les forces Othomanes arrivoient de l'Aſie & de l'Afrique dans les vaſtes & fertiles plaines d'Andrinople, leur rendez-vous ordinaire quand elles marchent contre les Chrétiens. Andrinople, que les Arabes & les Turcs nomment Adranah, fut autrefois

le Siege du petit Empire de Théodore Lascaris ; & ensuite la capitale de l'Empire Turc avant la prise de Constantinople. Mahomet y vint établir sa Cour, afin d'être moins éloigné du théâtre de la guerre, & pour donner plus de mouvement à l'expédition. Il auroit pu attaquer l'Empire d'Allemagne avant la paix de Nimegue, lorsque Léopold étoit aux prises avec Louis XIV. & alors l'Empire étoit perdu. La Porte a presque toujours mal pris son tems pour attaquer les Chrétiens, qui en se déchirant si souvent les uns les autres se livrent, pour ainsi dire, à ses coups. Mais enfin si le danger étoit moins grand qu'avant la paix de Nimegué, il l'étoit encore trop. An. 1683.

Tékéli, que Léopold n'avoit pas voulu vaincre par la bonté, & qu'il n'avoit pu réduire par la forcc, frayoit aux Turcs la route de Vienne. Il avoit reçu de Mahomet un Turban enrichi de pierreries, un drapeau, un sabre, des habits Royaux avec le titre de Roi de la Haute Hongrie. La Porte donnoit alors quatre Couronnes à des Princes Chrétiens, celle-là, celle de *Transylvanie*, de la *Valaquie* & de la *Moldavie*. On lisoit sur la monnoie que le nouveau Roi fit battre, *pro Deo, pro Patriâ, & pro Libertate*; pour Dieu, pour la Patrie, & pour la Liberté. Les mécontens qu'il commandoit étoient animés de son esprit. Caprara & Schulz, deux Généraux de l'Empereur, n'avoient

An. 1683. pu les ſoumettre. Caprara étoit bien plus humilié d'avoir été battu par les rebelles, que d'avoir fui devant Turenne en 1674.

Le Général des forces Othomanes étoit ce même Grand-Viſir, *Kara-Muſtapha*, qui s'étoit meſuré avec le Roi Jean à *Trembowla* & à *Léopol*. Toujours aimé de la Sultane Validé, après avoir gagné auſſi le cœur de Mahomet, il avoit épouſé ſa fille. Le Sultan ne donne pas à tous les Viſirs ſon *Chatiſchérif*, c'eſt-à-dire, un plein pouvoir. Celui-ci en étoit muni. Jamais l'ambition & l'orgueil, deux paſſions qui le dévoroient, ne trouverent un champ plus vaſte : cent quarante mille hommes de troupes régulieres, Janiſſaires, Spahis, & autres ; dix-huit mille, tant Valaques, Moldaves, que Tranſylvains, conduits par leurs Princes reſpectifs ; quinze mille Hongrois menés par Tékéli ; cinquante mille Tartares commandés par le Kan, *Sélim-Geraï* ; & ſi l'on compte les volontaires, les prépoſés aux bagages & aux vivres, les ouvriers en tout genre, les domeſtiques, en tout plus de trois cens mille hommes, trente-un Bachas, cinq Souverains, trois cens pieces de canon ſous ſes ordres ; & il marchoit à la conquête de l'Empire d'Occident (*a*).

Mais qui croiroit, en jettant un coup d'œil ſur ce nombre prodigieux de trou-

(*a*) Journal du Siége de Vienne, pag. 159.

pes, qu'il y avoit alors un Monarque en Europe qui pût le ſurpaſſer ? Jamais l'Empire Turc, ſi puiſſant en Aſie, en Afrique auſſi bien qu'en Europe, n'a eu quatre cens cinquante mille hommes en armes comme Louis XIV. & en tems de paix il ſe garde avec quarante cinq mille Janiſſaires, & à peu près autant de Spahis. La raiſon de cette économie Turque, *c'eſt qu'il ne faut pas conſumer légérement la ſubſtance du Peuple.* An. 1683.

Mahomet fit la revue de ſon Armée dans les plaines d'Andrinople, & s'arrêtant dans cette Ville il confia ſa gloire à la fortune de ſon Viſir.

Le Duc de Lorraine, Charles V. commandoit les Troupes Impériales. C'étoit ce même Prince Charles que nous avons vu diſputer la Couronne de Pologne à Sobieski en 1674. Jeune alors, il avoit déjà laiſſé entrevoir l'ame d'un Héros. Depuis ce tems-là ſon nom étoit cité parmi ceux des grands Capitaines, & il étoit devenu beau-frere de l'Empereur en épouſant la Reine Douairiere de Pologne, Eléonore d'Autriche. Ces deux grandes Maiſons ſorties, dit-on, de la même tige, étoient faites pour s'allier l'une à l'autre, & finir par n'en faire plus qu'une. Le Généralat qu'on déféroit à la capacité de Charles beaucoup plus qu'à ſon rang, auroit effrayé tout autre que lui : il n'avoit que trente-ſept mille combattans pour s'oppoſer à ce torrent

An. 1683. d'Infideles qui alloit inonder l'Empire.

Le Visir s'avance par la rive droite du Danube, passe la Save & la Drave, pousse le Duc devant lui, fait mine d'en vouloir à Raab (*a*), tandis qu'il détache cinquante mille Tartares sur la route de Vienne. Le Duc s'étant apperçu de la feinte, se dérobe à son tour, essuye un échec à Pétronel ; & à peine a-t-il le tems de gagner Vienne où il jette une partie de son Infanterie pour renforcer la garnison, en prenant poste dans l'Isle de Léopolstat, formée par le Danube au Nord de la Ville. Les Tartares arrivoient en même tems du côté du Midi.

On vit un de ces spectacles qui sont faits pour instruire les Souverains & attendrir les Peuples, lors même que les Souverains n'ont pas mérité leur tendresse : Léopold, le plus puissant Empereur depuis Charles-Quint, fuyant de sa Capitale avec l'Impératrice sa Belle-Mere, l'Impératrice sa Femme, les Archiducs, les Archiduchesses, une moitié des habitans suivant la Cour en désordre. La campagne n'offroit que des fugitifs, des équipages, des chariots chargés de meubles ; les derniers devenant la proie des Tartares jusqu'aux portes de Lintz (*b*). Lintz, où l'on

(*a*) Autrement *Javarin*, l'une des meilleures Places de la Hongrie, au confluent du Raab & du Danube.

(*b*) Capitale de la haute Autriche avec un pont sur

l'on portoit la frayeur, ne parut pas encore un asyle assuré. Il fallut se sauver à Passau (a) On coucha la premiere nuit dans un Bois où l'Impératrice, dans une grossesse avancée, apprit qu'on pouvoit reposer sur de la paille à côté de la terreur. Dans les horreurs de cette nuit on appercevoit la flamme qui consumoit la basse Hongrie, & s'avançoit vers l'Autriche. Les Turcs n'étoient à craindre que comme des Guerriers civilisés qui font des conquêtes par la valeur; mais les Tartares brûloient, égorgeoient, emmenoient en esclavage. L'antre le plus profond n'étoit point une retraite sûre; des chiens dressés pour chasser les hommes, découvroient les victimes tremblantes; & Tékéli étoit, en ce moment, Tartare. An. 1683.

L'Empereur, dès les premiers excès de cette irruption, payoit bien cher ses violences contre la Hongrie, & le sang de ces Seigneurs qu'il avoit répandu. Il n'avoit pu se persuader que Kara Mustapha laissant derriere lui plusieurs bonnes Places, telles que Raab & Comore (a), se portât sur Vienne. Jean mieux instruit, comme le sont toujours les Princes qui

sur le Danube. Elle est remarquable par la beauté de ses rues. Mais on est plus frappé de voir tout à la fois une Ville de Noblesse & de Commerce.

(a) Ville de Baviere, sur le Danube.

(b) Comore, au confluent du Waage & du Danube. Cette Ville reçut ses premieres fortifications du fameux Mathias Corvin, qui eut la gloire de balancer les succès de Mahomet II. & d'humilier l'Empereur Fréderic par la prise de Vienne.

An. 1683. font la guerre par eux-mêmes, l'en avoit inutilement averti.

Vienne étoit devenue, ſous dix Empereurs conſécutifs de la Maiſon d'Autriche, la Capitale de l'Empire Romain en Occident : mais bien différente de Rome pour la grandeur en tout genre & pour le nombre des Citoyens, elle n'en comptoit que cent mille, dont les deux tiers habitoient des fauxbourg ſans défenſe. Le Grand Soliman avoit été le premier des Empereurs Turcs qu'on eût vu marcher à Vienne, en 1529, après s'être fait couronner Roi de Perſe dans Bagdat, faiſant trembler à la fois l'Europe & l'Aſie. Il avoit manqué Vienne pour n'oſer ſe commettre avec la fortune de Charles-Quint, qui venoit au ſecours avec une Armée de quatre-vingt mille hommes. Kara-Muſtapha, qui ne voyoit qu'une poignée d'ennemis, ſe flattoit d'être plus heureux; & il commença le ſiege le 7 Juillet. Les Allemands ſont braves ſans-doute; mais ils ne ſe ſont jamais préſentés aux portes de Conſtantinople, comme les Turcs à celles de Vienne.

Le corps de la Place, baigné par le Danube au Septentrion, étoit fortifié de douze grands baſtions dans le reſte de ſon enceinte. Les courtines couvertes de bonnes demi-lunes, ſans autres dehors; le foſſé partie plein d'eau, partie ſec; la contreſcarpe fort négligée. Le

côté de la Ville que le fleuve baigne, n'avoit pour défenses que de fortes murailles, flanquées de grosses tours, le tout bien terrassé. Un cercle de montagnes qui commence au bord méridional du Danube, & s'en éloigne, renferme une plaine de trois lieues. An. 1683.

Ce fut-là que le Visir assit son camp qui remplissoit toute cette étendue, & eut l'audace de ne point le défendre avec des lignes de circonvallation & de contrevallation. Ce ne fut pas la seule faute qu'il fit dans le cours du siege, par un mépris brutal pour les Chrétiens. Tout abondoit dans son camp pour une si grande multitude: argent, munitions de guerre & de bouche de toute espece. Les différens quartiers offroient des Bachas aussi magnifiques que des Rois; & cette magnificence étoit effaée par le faste du Visir, qui nageoit dans le luxe. Un Grand-Visir a ordinairement à sa Cour deux mille Officiers & domestiques: il avoit doublé ce nombre. Son parc, c'est-à-dire, l'enclos de ses tentes, proche le Palais de la favorite, étoit aussi grand que la Ville assiégée. Les plus riches étoffes, l'or & les pierreries y contrastoient avec le fer. On y voyoit des bains, des jardins, des fontaines, des animaux rares pour l'amuser. Il s'enfermoit plus souvent avec ses jeunes Icoglans, qu'avec ses Officiers-Généraux. L'Iman, c'est-à-dire, le Ministre Sacré

An. 1683 qui l'accompagnoit dans cette expédition, le menaçoit de la colere de Dieu. Il s'en moquoit au ſein de la débauche.

Cependant la molleſſe du Général ne diminuoit rien du courage des Janiſſaires, & l'Artillerie Turque n'en étoit pas moins formidable. Aucune Nation n'employe, comme les Turcs, des canons de ſoixante livres de balle. Des Ecrivains les ont ſuppoſés pour cette occaſion de deux cens. La quantité de poudre qui eût été néceſſaire pour chaſſer de tels boulets, ne peut s'allumer à la fois. Le coup partiroit avant que la quatorziéme partie prît feu, & le boulet auroit très-peu d'effet.

Le Comte de Staremberg, homme de tête & d'expérience, Gouverneur de Vienne, après l'avoir été de ſon Maître, avoit mis le feu aux fauxbourgs; cruelle néceſſité, quand il faut brûler des Citoyens qu'on veut défendre. Il avoit une garniſon dont le fond étoit de ſeize mille hommes, mais qui n'en compoſoit en effet que onze mille au plus. On arma les Bourgeois & l'Univerſité. Les Ecoliers monterent la garde, & ils eurent un Médecin pour Major (*a*). Staremberg étoit ſecondé dans le commandement par un de ces hommes que la ſcience, la vigilance, l'activité deſtinent à la premiere place. C'étoit le Comte de Ca-

(*a*) Journal du Siege.

pliers, Commiſſaire-Général de l'Empereur. An. 1683.

Des Gens de qualité que l'âge & les bleſſures avoient retirés du ſervice, & qui pouvoient abandonner Vienne à ſa fortune, voulurent périr ou ſe ſauver avec elle. L'Hiſtoire leur doit une place. C'étoient le Comte de Trautmanſdorff qui avoit fait la guerre dans les Pays-Bas; le Comte de Cinq-Egliſes que ſes intérêts perſonnels appelloient ailleurs; le Baron de Kielmanſegg qui s'étant logé dans un baſtion avec quatre-vingts Chaſſeurs, incommoda beaucoup l'ennemi à ſa premiere apparition. C'étoient le Comte de Vignancourt que les Armes & les Ambaſſades avoient illuſtré; le Comte de Colato, Vénitien, qui paya de ſa perſonne, comme s'il eût été au ſervice de l'Empereur. C'étoit encore un ancien Colonel, Rumlingen, que la goutte empêchoit d'agir; mais ſa tête étoit toujours bonne. Ces braves gens, qui connoiſſoient le véritable honneur, s'en firent un de commander des Compagnies Bourgeoiſes, après s'être fait remarquer dans des troupes réglées.

Il y avoit de beaux meubles dans le Palais des Empereurs, mais il n'y avoit point d'argent. Le Comte de Kollonts, Préſident de la Hongrie & Evêque de Newſtad, trouva cent mille écus. Le Grand-Ecuyer de l'Impératrice Mere, le Prince de Schwartzenberg, y joignit

An, 1683. libéralement cinquante mille florins, & trois mille tonneaux de vin pour la garnison (*a*).

Les approches de la Place étoient faciles. La tranchée fut ouverte le 14 Juillet dans le fauxbourg de St. Ulric, à cinquante pas de la contrescarpe. L'attaque se dirigeoit sur le *Bastion de la Cour* & celui de *Lebl.* Deux jours seulement avancerent les travaux jusqu'à la contrescarpe, où le fossé étoit sec.

Le Duc de Lorraine, qui s'étoit porté dans l'Isle de Léopolstat, faisant tous ses efforts pour y conserver une communication avec la Ville, se crut obligé de s'en retirer par les ponts qu'il avoit jettés sur le Danube, & qu'il fit rompre Les maisons de plaisance dont l'Isle étoit semée, logerent les Turcs. On a regardé l'abandon de ce poste comme une grande faute : si c'en fut une, le Duc la répara bien par sa contenance durant tout le siege (*a*). Jamais Général ne fut dans une position plus désespérée. Ayant jetté une grande partie de son Infanterie dans Vienne, Raab & Comore, il ne lui restoit pas trente mille hommes pour tenir la campagne. Un petit secours lui arriva. Le Chevalier Lubomirski, le même qui fut accusé dans la Diete Polonoise de 1681,

(*a*) Journal du Siége de Vienne, pages 37, 45 & 47.

(*a*) Journal de Vienne, page 52.

pour avoir fourni des Soldats à Tékéli, avoit abandonné ce Chef de parti, pour passer sous les drapeaux de l'Empereur, & il amenoit quatre mille chevaux, troupe Polonoise. On eût dit que c'étoit quatre mille victimes de plus pour Tékéli & le Visir. An. 1683.

Quand on se représente le Duc de Lorraine chargé de défendre avec si peu de monde la Hongrie, la Moravie, la Silésie & la Boheme, allant sans-cesse de l'une à l'autre, tantôt se couvrant de rivieres, tantôt les passant; continuellement aux prises avec Tékéli & le Bacha d'Agria, attendant toujours des secours qui n'arriverent que deux mois après; on tremble pour lui, & s'il ne succombe pas, c'est un Général.

Je ne rapporterai que deux actions qui feront juger des autres. Tékéli marchoit à Presbourg, Place de Hongrie sur la rive gauche du Danube. Cette Ville, qui se lassoit depuis longtems de la domination Autrichienne, avoit déjà reçu garnison ennemie. Le Château tenoit encore. Si Tékéli réussissoit, il jettoit un pont à Presbourg. Le Visir lui envoyoit un gros détachement. La Silésie, la Moravie & la Boheme se trouvoient exposées à tout. Le Duc poussé jusqu'à Krems (*a*) auroit perdu

(*a*) C'est un Bourg renommé par une ancienne Abbaye qui n'existeroit pas si le fils de Tassillon, Duc de Baviere, n'eût pas été déchiré par un San-

An. 1683. ſa communication avec les ſecours de Pologne ; & le pont de Presbourg auroit pu monter juſqu'à Vienne. Le Duc vola pour parer le coup. Il jetta quelques troupes dans le Château. Il ſomma la Ville qui ſe rendit, après avoir fait ſauver la garniſon ennemie. Le pont qui étoit commencé fut détruit. Tékéli & le Bacha d'Agria étoient à une demi-lieue. La réputation du Duc, & un peu de meſintelligence qui régnoient entr'eux, les fit penſer à la retraite. Les Polonois & les Dragons de l'Empereur défirent l'arriere-garde. Le Duc, dans une lettre au Roi de Pologne, donne aux Polonois preſque toute la gloire de cet avantage. Il admire le courage impétueux de leur Général Lubomirski. Perſonne effectivement n'étoit plus brillant dans l'action ; mais il avoit ſuivi les diſpoſitions du Duc.

Quelque tems après, dix mille hommes Turcs & Tartares s'avancent de la Morave (*a*) ſur les ponts de Vienne, gardés par quelques eſcadrons. Le Duc va au devant de l'ennemi. Rien de plus impétueux que la Cavalerie Turque. Quatre mille Spahis fondent ſur l'Armée Impériale, enfoncent la premiere & la ſeconde ligne, paſſent dans les interval-

glier. Combien de Moines ont vécu de cette mort depuis le tems de Charlemagne !

(*a*) Riviere que les Allemands appellent la *Marck*, & qui ſe décharge dans le Danube.

les en ſabrant tout ce qu'ils rencontrent. An. 1683.
Tant de témérité ne devoit pas réuſſir. On revient de l'étourdiſſement, on les charge, on les chaſſe vers le Danube. Un grand nombre abandonne armes & chevaux. Les Tartares qui n'ont oſé combattre, ſe retirent vers l'Armée de Tékéli.

Qu'on imagine la hardieſſe, la prudence, la célérité, les marches, les contremarches, les ruſes de guerre & tout ce que le foible met en œuvre contre le fort, c'eſt ce qu'employoit le Duc contre une Armée de trente mille hommes au moins, que la grande Armée rafraîchiſſoit ſans-ceſſe.

Cependant le ſiege ſe pouſſoit avec vigueur. C'étoit chaque jour, de la part des Turcs, des terres élevées, des travaux avancés, de nouvelles batteries, un feu qui croiſſoit; & du côté des Autrichiens tout ce qui pouvoit éloigner leur perte. Staremberg, qui, aux premieres approches, avoit été bleſſé d'un éclat de pierre détaché de la courtine par un boulet, à peine guéri, animoit toute la défenſe par ſes regards, ſes actions & ſon humanité. Il traitoit tous les Soldats de freres, il louoit, il récompenſoit tout ce qu'ils faiſoient de bien; & non content d'être avec eux pendant le jour, il paſſoit la nuit ſur un matelas dans le Corps-de-garde du Palais de l'Empereur. Ce Palais joignoit au baſtion

An. 1683. de la cour, compris dans l'attaque (*a*).

Dès le 22 Juillet les Assiégeans étoient à la palissade, qu'on ne défendoit qu'à coups de main. On étoit si près les uns des autres, qu'à travers les pieux on s'accrochoit mutuellement pour s'arracher la vie. Le Comte de Daun, Officier-Général d'un mérite distingué, fit attacher des faulx à de longues piques, qui détruisirent beaucoup de Turcs (*b*).

On venoit de recevoir des nouvelles du Duc de Lorraine. Celui qui les apportoit avoit passé à la nage les quatre bras du Danube : elles annonçoient un prompt secours. Nouvelles fausses : mais il est des occasions où il faut tromper les hommes pour les servir. L'audacieux nageur que les Romains auroient immortalisé, & dont on ne nous dit pas même le nom, retourna au Duc par le même chemin avec une lettre du Gouverneur. Il fut pris ; & la lettre fut renvoyée par les Turcs dans la Ville au bout d'une fleche qui portoit encore un billet Latin. Ce billet disoit que désormais toute lettre étoit inutile, que Dieu alloit livrer Vienne aux fideles Musulmans par une juste punition pour les Chrétiens qui se faisoient un jeu de violer les Traités (*c*). Ces Traités violés qu'ils reprochoient à l'Empereur, c'étoit la paix qui suivit la

(*a*) Journal du Siege, page 99.
(*b*) Ibid. page 86.
(*c*) Ibid. pages 71 & 82.

journée de Saint Gothard ; c'étoit les privileges des Hongrois foulés aux pieds ; c'étoit deux treves faites avec Tékéli & bientôt rompues. Quant à la Pologne, ils lui reprochoient de reprendre les armes contre la Porte sans être attaquée, & malgré les sermens faits à Boudchaz & à la derniere paix de Zurawno. An. 1683.

Dans cette confiance où étoient les Turcs sur la justice de leur cause, on en voyoit qui venoient faire des bravades pareilles à celles que nous lisons dans les anciennes guerres. Un Champion d'une taille extraordinaire s'avança menaçant, insultant de la voix & du sabre. Un Soldat Chrétien ne put souffrir cet affront. Il accourt, il est blessé, il blesse, il désarme son ennemi, lui coupe la tête avec son propre cimeterre, le dépouille & trouve cinquante pieces d'or cousues dans sa veste. Cette aisance plus ou moins grande du Soldat Turc l'attache à son métier, & prévient la désertion. On croiroit que le Champion Chrétien fut récompensé, il resta Soldat; & son nom n'est point venu jusqu'à nous. Les Assiégés qui virent l'action du haut des remparts, en tirerent un bon augure (*a*), & le courage redoubloit.

L'ennemi ne s'empara de la contrescarpe que le 7 Août, après vingt-trois jours de combat, avec une grande ef-

(*a*) Ibid page 116.

An. 1683. fusion de sang de part & d'autre. Le Comte *Sérini* avoit retardé la prise de cet ouvrage par cent actions de bravoure : point de sortie où il ne se trouvât. L'ardeur qui l'emportoit, l'empêcha un jour de sentir une fleche qu'il avoit reçue dans l'épaule. Il continuoit à combattre au moment qu'on la lui arrachoit (*a*) Léopold avoit fait trancher la tête à son oncle, le fameux Sérini dont nous avons parlé. Le neveu exposoit tous les jours la sienne pour Léopold. Tel est le privilege des Souverains.

Les Turcs en étoient à la descente du fossé. Personne ne leur ressemble pour remuer la terre. La profondeur de leurs ouvrages étonnoit. La terre qu'ils en tiroient étoit relevée à la hauteur de neuf pieds, surmontée d'ais & de poutres en forme de planchers, sous lesquels ils travailloient en assurance. Leurs tranchées different des nôtres par la forme : ce sont des coupures en croissant qui se couvrent les unes les autres, en conservant la communication ; semblables à des écailles de poisson qui cachent un labyrinthe, d'où l'on tire sans incommoder ceux qui sont en avant, & d'où il est présqu'impossible de les déloger. Quand les Janissaires y sont entrés, ils n'en sortent presque plus ; leur feu devenoit toujours plus vif ; celui des Assiégés se ral-

(*b*) Journal du Siege, pages 79 & 84.

lentissoit. On commençoit à ménager la poudre, & les grenades manquoient. Le Baron de Kielmansegg inventa un moulin à poudre & des grenades d'argile qui furent d un grand secours. C'est ainsi que l'industrie sert autant que le courage : cette derniere ressource étoit la plus commune, sur-tout à ceux qui étoient chargés de donner l'dxemple. Le Prince de Wirtemberg, Colonel d'un Régiment de son nom, & qui ne connoissoit point les fausses délicatesses, fut blessé en remplissant une fonction de Capitaine (*a*). An. 1683.

Cent autres avec des blessures encore saignantes, revenoient à la charge; mais l'espérance de tenir encore longtems diminuoit. Les mines de l'ennemi, ses attaques continuelles, la garnison qui se détruisoit, les vivres qui s'épuisoient, tout donnoit la plus vive inquiétude; & avec tant de maux réels on s'en faisoit d'imaginaires. Un bruit s'étoit répandu que des traîtres travailloient à des chemins souterreins pour introduire l'ennemi. Chacun eut ordre de veiller dans sa cave. Cette surfatigue ôtoit le sommeil de la nuit. D'autres propos rouloient sur des incendiaires à gage pour seconder les Turcs. Un jeune homme qu'on trouva dans une Eglise qui commençoit à s'embraser, fort innocent

(*a*) Journal du Siege, pages 138 & 147.

An. 1683. peut-être, fut mis en pieces par le peuple. L'Artillerie Turque étoit plus à craindre que tous ces phantômes. On s'occupoit sans-cesse à éteindre le feu que les bombes & les boulets rouges portoient dans la Ville, tandis que les dehors tomboient en éclats. La demi-lune souffroit déjà beaucoup.

Le Duc de Lorraine écrivoit lettre sur lettre au Roi Jean pour hâter sa marche. Quelque diligence qu'il eût faite, son Armée ne put être rassemblée que vers le milieu du mois d'Août. Le rendez-vous étoit à Tarnowits, premiere Ville de Silésie sur les confins de la Pologne. Il avoit fait partir les premiers Corps arrivés sous la conduite du Petit-Général Sieniawski, Palatin de Volhinie; & en attendant le gros de l'Armée il séjournoit à Cracovie où il ne perdit pas son tems. La chasse, le jeu, les fêtes, ne lui plaisoient que lorsque la République étoit tranquille. Il examinoit les détails qu'il recevoit du siege. Il étudioit le terrein de Vienne sur une carte topographique. Il se représentoit la position des Turcs sous tous ses rapports. Il arrangeoit son ordre de bataille, & il combinoit ses marches pour fixer ce grand jour.

Une proposition lui étoit venue dans une lettre du Duc, d'arriver du côté de Presbourg en remontant sur Vienne. Le Roi choisit un autre parti, qu'il com-

muniqua au Duc avec les raiſons qui le déterminoient. Le Conſeil de Guerre aſſemblé décida pour le Roi, qui étoit à deux cens lieues du terrein. Le Duc ſe détacha de ſa propoſition, en applaudiſſant au plan du Roi. Ce trait fait honneur à tous deux. An. 1683.

Le Prince Jaques, âgé de ſeize ans, avoit ſuivi ſon auguſte Pere à Cracovie; & il ſollicitoit la permiſſion d'eſſayer des travaux de la guerre. Le Roi lui accorda ſa demande. En voulant trop ménager les Princes, on les perd.

La Reine reſta à Cracovie, où le Roi établit un Conſeil, auquel il remit toute ſon autorité pendant ſon abſence. Ce Conſeil avoit pour Chef le Caſtellan même de Cracovie, l'illuſtre Potoçki en qualité de premier Sénateur Laïc.

L'Ambaſſadeur de France voyoit à regret toutes ces diſpoſitions pour le départ du Roi, & cherchoit encore à douter. Le Roi, en montant à cheval, lui dit: à préſent, Monſieur l'Ambaſſadeur, vous pouvez marquer à votre Maître que je pars. Il ſe rendit à Tarnowits, où il fit la revue de ſon Armée. Quand on traite avec la Pologne pour des troupes, il faut toujours s'attendre à reſter au-deſſous du Traité. L'Armée n'étoit que de vingt-cinq mille hommes Au milieu de cette revue, il reçut une lettre de l'Empereur, par les mains du Général Caraffa. Je ne la rapporterois

An. 1683. pas, si elle ne servoit à montrer le pouvoir du malheur sur les ames les plus hautaines; & le retour de la hauteur, lorsque le danger est passé. „ Nous savons, lui écrivoit l'Empereur, que „ par l'extrême éloignement de votre „ Armée, il est absolument impossible „ qu'elle puisse se trouver à tems pour „ contribuer au salut d'une Place qui „ est dans un péril des plus éminens. „ Ce ne sont donc plus vos troupes, „ *Sire*, que nous attendons; mais la pré„ sence de *Votre Majesté*, bien persuadés „ que nous sommes que si sa Royale Per„ sonne veut bien paroître à la tête de „ nos troupes, quoiqu'elles soient moins „ nombreuses que les leurs, son nom si „ redoutable à nos ennemis communs „ rendra seul leur défaite certaine ".

Il en coûtoit sûrement à Léopold de faire cet aveu. Dès qu'il n'étoit plus question de troupes Polonoises, rien ne l'empêchoit de se mettre à la tête des siennes & de celles de l'Empire; mais le passé & le présent lui faisoient sentir la nécessité d'un autre Chef, auquel il ne disputoit plus ni le titre de Héros, ni celui de Majesté. Les Turcs depuis longtems avoient pris sur les Allemands une supériorité qui annonce toujours aux vaincus de nouveaux malheurs. *Montecuculli*, qui avoit arrêté leur succès à St. Gothard, n'étoit plus. Jean se présentoit comme le seul Héros à leur opposer.

Il connoiſſoit leur façon de combattre An. 1683.
& celle de les vaincre.

L'Empereur finiſſoit ſa lettre par un détail de toutes les troupes qu'il aſſembloit, & qui arriveroient inceſſamment au pont ſur lequel elles devoient paſſer, aſſurant que ce pont étoit achevé. La ſuite montrera que l'Empereur changea bientôt de ton à l'égard de *Jean*, & qu'il étoit trompé ſur les faits. Sa lettre exiſte encore dans les Archives de Pologne.

La ſituation critique des choſes & la confiance de Léopold déterminerent Jean à un parti qui mettoit ſa perſonne en danger. Laiſſant ſon Armée ſous la conduite du Grand-Général Jablonowski, il réſolut de la devancer, & même de combattre ſans elle, ſi le ſalut de Vienne l'exigeoit. Pour pénétrer, il n'avoit point d'autre route à prendre que de traverſer la Siléſie, la Moravie & la partie de l'Autriche qui eſt baignée par le Danube au Septentrion : trois Provinces infeſtées de Hongrois, de Turcs & de Tartares, que le Duc de Lorraine, avec toute ſa capacité & ſon courage, déſeſpéroit contenir plus longtems. Jean, dans cette marche, n'avoit que deux mille chevaux. D'autres Rois ſe font garder dans une Armée par une Armée. Son équipage étoit auſſi léger que celui des braves gens qui marchoient avec lui. Une chaiſe le ſuivoit. Le Prince

An. 1683. Jaques même ne s'en servit pas. Le cheval fut leur voiture. Il est vrai que le luxe & la mollesse n'avoient point encore gagné les Armées. Louis XIV. le Monarque le plus pompeux de l'Europe, faisoit tous ses voyages de guerre à cheval. Jean, pendant cette route de cent lieues, à compter de Tarnowits au Danube, n'entra que dans deux Villes, campant toujours avec sa troupe, voyant sans-cesse des ravages, des meurtres & des incendies, présage de ce qu'il pouvoit attendre pour lui-même. Tous les Rois ne sont pas faits pour être Héros; mais celui qui a cette belle ambition, doit savoir marcher, souffrir & risquer en Soldat, lorsque l'occasion le demande. Loin de marquer de la crainte, il rassuroit tout le pays consterné. Les Paysans qui n'avoient semé que pour ne pas moissonner, & qui regrettoient le sort de leurs parens égorgés, accouroient de tous les hameaux pour voir leur Libérateur, & se regardoient déjà comme délivrés (*a*). La troupe qu'il conduisoit à travers tant de périls avoit besoin aussi d'être encouragée. Il tiroit parti de tout. Un matin, à quelques lieues d'Olmutz, un Aigle vola sur la droite. Les Polonois ont conservé un reste de foi pour les Augures. Il leur cita un trait de l'Histoire Romaine. Le vol de l'Aigle fut un signe de

(*a*) Dupont.

victoire. Un autre jour, le Ciel étant serein, après un brouillard épais, un Arc-en-ciel renversé (phénomene rare, mais qui arrive enfin), parut sur l'herbe d'une prairie. Le Soldat y vit du miracle, le Prince acheva de le persuader (*a*). An. 1683.

Cette marche, au milieu de tant d'ennemis, sans tirer le sabre, a fait dire à des Ecrivans de ce tems là, qu'il y avoit une convention secrette avec Tékéli, de n'être point attaqué. Si le fait est vrai, il falloit que Tékéli eût pour le Roi cette crainte respectueuse que les Grands Hommes inspirent toujours; & que pressentant la défaite des Turcs, il voulût se ménager un Protecteur. Ce pressentiment, s'il l'avoit, ne pouvoit être fondé que sur l'inconduite de leur Général; car à examiner les forces, les Chrétiens devoient périr.

Jean arriva enfin au Danube. Le passage étoit impraticable par les ponts de Vienne, en présence de l'ennemi. Il se rendit à Tuln, petite Ville sur la rive droite du fleuve, à cinq lieues au dessus de Vienne. C'est-là où fut inhumé le Comte de Habsbourg, devenu Empereur sous le nom de *Rodolphe I.* pour avoir, dit-on, prêté son cheval à un Curé. Sa fortune étoit singuliere par plus d'un endroit. Il avoit été Grand-Maître d'Hôtel d'*Ottocare*, Roi de Boheme. Dès qu'il

(*a*) Zaluski, tome 2. page 836.

An. 1683. fut ſur le Trône Impérial, il preſſa ce Roi de lui rendre hommage. Le Roi répondit qu'il ne lui devoit rien, qu'il lui avoit payé ſes gages. Léopold, deſcendu de Rodolphe, n'étoit pas ſûr en ce moment de conſerver l'Empire qu'il lui avoit laiſſé. Il avoit écrit à Jean que le pont de Tuln étoit achevé; on y travailloit. La même lettre lui diſoit qu'il trouveroit les troupes Allemandes arrivées; il n'y vit que la petite Armée du Duc de Lorraine, & deux Bataillons qui gardoient la tête du pont. A cet aſpect il s'emporta: *l'Empereur me prend-il pour un Aventurier? Je quitte mon Armée, parce qu'il m'aſſure que la ſienne n'attend que moi. Eſt-ce pour moi ou pour lui que je viens combattre?* . . . Le Duc, auſſi ſage que courageux, l'appaiſa (*a*).

Croira-t-on que l'Armée Polonoiſe, laiſſée à une ſi grande diſtance, arriva la premiere? La promptitude de cette marche fit beaucoup d'honneur au Grand-Général Jablonowski. Ce fut le cinq Septembre qu'il parut. Les Généraux Allemands, précédant leurs troupes, s'étoient rendus auprès du Roi. Ils lui marquerent de l'inquiétude ſur la grande journée qui s'approchoit: *Penſez*, leur dit-il, *au Général que vous avez à combattre, & non à la multitude qu'il commande. Qui de vous à la tête de deux cens*

(*a*) Dupont.

mille combattans auroit souffert la construction de ce pont à cinq lieues de son camp? Cet homme est sans capacité (a). An. 1683.

Déjà l'Armée Polonoise passoit le pont. La Cavalerie se faisoit admirer par les chevaux, l'habillement & la bonne mine. On eût dit qu'elle étoit équipée aux dépens de l'Infanterie. Il y avoit entr'autres un Bataillon fort mal vêtu. Le Prince Lubomirski conseilloit au Roi, pour l'honneur de la Nation, de le faire passer de nuit. Le Roi en jugea autrement, & lorsque cette troupe fut sur le pont: *Regardez-la bien*, dit-il aux spectateurs: *c'est une troupe invincible qui a fait serment de ne jamais porter que les habits de l'ennemi. Dans la derniere guerre ils étoient tous vêtus à la Turque.* Si ces paroles ne les habilloient pas, elles les cuirassoient.

Les Polonois, au sortir du pont, s'étendirent sur la droite, exposés pendant vingt-quatre heures à être taillés en pieces, si Kara Mustapha eût su profiter de ses avantages. Enfin les troupes Allemandes arriverent d'une heure à l'autre, & tout fut rassemblé le 7. On voyoit le Duc de Lorraine avec cette Cavalerie Autrichienne qui avoit déjà tant versé de sang: ce Prince avoit fait le personnage de Léonidas aux Thermopyles, plus heureux que lui, puisqu'il vivoit pour combattre encore.

(a) Idem.

An. 1683. L'Electeur de Baviere, Maximilien-Emmanuel, à l'âge de dix-huit ans, entroit dans le champ de la gloire. Il amenoit douze mille hommes de belles troupes. Sa Cavalerie étoit supérieurement montée.

L'Electeur de Saxe, Jean-Georges III. après s'être signalé dans plusieurs guerres pour la Maison d'Autriche, venoit encore avec dix mille hommes épouser sa querelle.

Le Prince de Waldeck conduisoit les troupes des Cercles.

Toute l'Armée Chrétienne composoit environ soixante & quatorze mille hommes. On y comptoit quatre Souverains & vingt-six Princes de Maison Souveraine; trois d'Anhalt; deux d'Hanovre; trois de Saxe; trois de Neubourg; deux de Wirtemberg; deux de Holstein; un de Hesse-Cassel; un de Hoenzollern; deux de Bade; un de Salm; le Chevalier de Savoie; le Prince de Saxe Lawemboug, de l'ancienne & malheureuse Maison d'Ascanie.

L'Empereur pour qui l'on se battoit, n'y étoit pas; & s'il est vrai, comme on le lit dans les Mémoires du Maréchal de Villars (*a*), que le Comte de Sintzendorff & d'autres Ministres le dissuaderent de s'y trouver, ils ont, par ce conseil timide, flétri sa mémoire.

(*a*) Tome I. pag. 329.

Avant que le Roi de Pologne fût arrivé, tous les Princes qui amenoient des ſecours avoient des prétentions qui auroient perdu l'Empereur au-lieu de le ſauver. L'Electeur de Baviere vouloit le commandement; celui de Saxe le diſputoit. Tout autre qui fourniſſoit quelques troupes ne vouloit point dépendre. C'étoient les Grecs diviſés devant Troie. Agamemnon parut, & l'harmonie générale s'établit contre l'ennemi commun (*a*). On entendoit du camp de Tuln le bruit effroyable des batteries Turques. Vienne étoit aux abois. Quantité d'Officiers du premier mérite avoient perdu la vie: le Baron de Walteri, le Siléſien Kottolinski, Rumpler qui avoit défendu la Place avec l'épée & le compas, le Comte de Souches, illuſtre François qui avoit préparé la victoire de Saint Gothard à Montécuculli, Galenfels, le Comte de Leſlé, Grand-Maître de l'Artillerie, dont il avoit fait un ſi grand uſage; avant que de périr il s'étoit vu arroſé du ſang de ſon frere, jeune homme qui donnoit les plus grandes eſpérances. Le tombeau s'ouvroit pour ne point ſe refermer. Une maladie auſſi meurtriere que le fer, la dyſſenterie, enlevoit juſqu'à ſoixante perſonnes par jour. Staremberg lui-même en étoit attaqué, & Capliers étoit chargé du commande- An. 1683.

(*a*) Dupont.

An. 1683. ment. On ne comptoit plus que trois ou quatre Officiers par Bataillon, la plupart bleſſés ; preſque tous les Chefs avoient diſparu. Le Soldat miné par la fatigue & la mauvaiſe nourriture ſe traînoit aux breches ; & celui que le feu de l'ennemi ne conſumoit pas, expiroit de langueur. Le peuple, qui au commencement ſe livroit aux travaux du ſiége, ne connoiſſoit plus d'autre défenſe que la priere : il rempliſſoit les Egliſes où la bombe & le boulet venoient porter la frayeur.

Dès le 22 Août, Capliers, qui peſoit ſi bien les forces, jugeoit qu'on ne pouvoit plus tenir que trois jours, ſi les ennemis livroient un aſſaut général (*a*). Depuis cette époque, une ruine ſe précipitoit ſur l'autre. La demi-lune étoit priſe. Des breches de dix & vingt toiſes ouvroient les deux baſtions & la courtine : les Soldats ſervoient de murailles. Une mine s'avançoit ſous le Palais de l'Empereur déjà écraſé de bombes & voiſin du baſtion de la cour. D'autres ſerpentoient çà & là. On en éventoit quelques-unes ; mais les Mineurs Autrichiens, gens ramaſſés, ne vouloient plus rentrer dans la terre dès qu'une fois ils avoient entendu travailler l'ennemi. L'Artillerie ne pouvoit plus répondre. La plupart des canons étoient rompus ou démontés.

(*a*) Dupont.

Le Duc de Lorraine venoit de recevoir une lettre de Staremberg, cet homme ferme & même avantageux qui, au commencement du siege avoit écrit: *Je ne rendrai la place qu'avec la derniere goutte de mon sang.* A peine en ce moment conservoit-il un rayon d'espérance. Sa lettre ne portoit que ces mots: *Plus de tems à perdre*, Monseigneur, *plus de tems à perdre* (*a*). An. 1683.

On ne conçoit pas la stupide inaction de Kara-Mustapha. Il est certain que, si dans ce moment il eût livré un assaut général, c'en étoit fait de Vienne. L'avarice éteignit la foudre dans sa main. Il s'étoit figuré que la résidence des Empereurs d'Allemagne devoit renfermer des trésors immenses; & il craignoit que le pillage, inévitable dans une Ville prise d'assaut, ne le privât de ces trésors imaginaires. Il aimoit mieux attendre que la Place se rendît, événement dont il se flattoit à chaque minute. La présomption se joignoit à l'avarice pour l'aveugler. Il plaisantoit sur la foiblesse de l'Armée Chrétiennet, qu'il croyoit encore plus foible qu'elle n'étoit, & il ne lui supposoit pas assez de hardiesse pour venir l'attaquer. Il étoit si mal instruit, qu'il ignoroit encore que le Roi Jean eût marché en personne. Cette igorance étoit d'ailleurs une suite

(*a*) Dupont.

An. 1683. de la fierté mal-entendue de la Porte. Elle reçoit tous les Ambassadeurs des Cours Chrétiennes, & n'y entretient pas un seul Agent. Cela fait que les Chrétiens pénétrent ses secrets, tandis qu'elle ignore souvent ce qui se passe publiquement chez eux. Le Visir, qui n'avoit qu'un soupçon de la marche de Jean, menoit avec lui l'Envoyé de Pologne, le Chevalier Troski, les fers aux pieds & aux mains pour répondre de la conduite de son Maître (*a*). De tous les Princes ligués c'étoit celui qu'il redoutoit le plus. On va voir s'il avoit raison.

Jean prêt à marcher délivra l'ordre de bataille écrit de sa propre main. Le voici tel qu'il a été trouvé dans ses manuscrits.

„ Le Corps de Bataille sera composé „ des Troupes Impériales auxquelles „ nous joindrons le Régiment de Cava- „ lerie du Maréchal de la Cour, le „ Chevalier Lubomirski, & quatre ou „ cinq Escadrons de nos Gendarmes; „ à la place desquels on nous donnera „ des Dragons ou quelques autres Trou- „ pes Allemandes. Ce Corps sera com- „ mandé par Monsieur le Duc de Lor- „ raine.

„ L'Armée Polonoise occupera l'aîle „ droite, qui sera commandée par le

(*a*) Dupont, Journal du Siege.

„ Grand- Général, Jablonowski, & les „ autres Généraux de cette Nation. An. 1683.

„ Les Troupes de Messieurs les Electeurs de Baviere & de Saxe seront à „ l'aîle gauche, auxquelles nous donnerons aussi quelques Escadrons de nos „ Gendarmes & de notre autre Cavalerie Polonoise, à la place desquels ils „ nous donneront des Dragons ou de „ l'Infanterie.

„ Les Canons seront partagés, & en „ cas que Messieurs les Electeurs n'en „ ayent pas assez, Monsieur le Duc de „ Lorraine leur en fournira. Cette aîle „ sera composée par Messieurs les E- „ lecteurs.

„ Les Troupes des Cercles de l'Em- „ pire s'étendront le long du Danube „ avec l'aîle gauche en se rabattant un „ peu sur leur droite; & cela par deux „ raisons : la premiere, pour inquiéter „ les ennemis dans la crainte d'être char- „ gés en flanc; & la seconde, pour ê- „ tre à portée de jetter un secours dans „ la Ville en cas que nous ne puissions „ pas pousser les ennemis aussi-tôt que „ nous l'espérons. Monsieur le Prince „ de Waldeck commandera ce Corps.

„ La premiere ligne ne sera que d'In- „ fanterie avec des canons, suivie de „ près par une ligne de Cavalerie. Si „ ces deux lignes étoient mêlées, elles „ s'embarasseroient sans-doute dans les „ passages des défilés, bois & monta-

An. 1683. » gnes. Mais aussi-tôt qu'on sera entré » dans la plaine, la Cavalerie prendra » ses postes dans les intervalles des Bataillons qui seront ménagés à cet effet, & sur-tout nos Gendarmes qui » chargeront les premiers.

» Si nous mettons toutes nos Armées » en trois lignes seulement, cela nous » prendra plus d'une lieue & demie » d'Allemagne, ce qui ne seroit pas à » notre avantage; & il faudroit passer » la petite riviere de Vien, qui doit nous » demeurer à notre aîle droite. C'est » pourquoi il faut faire quatre lignes, & » cette quatrieme servira de Corps de » réserve.

» Pour une plus grande sûreté de l'Infanterie, contre le premier effort de » la Cavalerie Turque, qui est toujours » fort vif, on se pourroit fort bien servir de *Spanchéraistres* ou *Chevaux-de-Frize*, mais forts légers pour les porter commodément, & à chaque alte » les jetter à la tête des Bataillons.

» Je prie tous Messieurs les Généraux, » qu'à mesure que les Armées seront » descendues de la derniere montagne » en entrant dans la plaine, chacune » prenne son poste, comme il est marqué dans ce présent ordre «.

On n'avoit que cinq lieues à faire pour arriver aux Turcs, dont on étoit séparé par une chaîne de montagnes. Deux routes se présentoient; l'une par la par-

tie la plus élevée: l'autre par le côté où An. 1683.
les sommets s'abbaissant, devenoient plus praticables. Le Conseil de Guerre assemblé fut pour la derniere. Le Roi décida pour la premiere qui étoit beaucoup plus courte, & personne ne murmura, parce qu'il fit sentir que le salut de Vienne dépendoit d'un moment, & qu'il étoit des cas où il falloit préférer l'activité à la prudence.

Le 9 Septembre toutes les troupes s'ébranlerent. Les Allemands, après plusieurs tentatives pour monter leur canon, désespérerent, & le laisserent dans la plaine. Les Polonois furent plus entreprenans. Le Palatin de Kiovie, *Konski*, Grand-Maître de l'Artillerie, en fit passer vingt-huit pieces, & ce furent les seules qui tirerent le jour de la bataille (*a*).

Cette marche, toute hérissée de difficultés, dura trois jours. Il y en avoit deux que l'Armée Polonoise n'avoit vu son Roi; elle le demandoit avec la derniere inquiétude. Il étoit parmi les troupes de l'Empire pour les encourager.

On approchoit de la derniere montagne appellée *Calemberg*. Il étoit encore tems pour le Visir de réparer ses fautes. Il n'avoit qu'à s'emparer de cette hauteur, masquer les défilés, il arrêtoit l'Armée Chrétienne. Il ne le fit pas. C'est dans ce moment que les Janissaires,

(*a*) Dupont.

An. 1683. indignés de tant de bévues, s'écrioient : *Venez, Infideles, la seule vue de vos chapeaux nous fera fuir.*

Ce sommet du Calemberg qui restoit libre, découvrit aux Chrétiens, une heure avant la nuit, un des plus beaux & des plus terribles spectacles de la puissance humaine ; une vaste plaine & les Isles du Danube couvertes de pavillons, dont la magnificence ressembloit plutôt à un Camp de plaisir qu'à la dureté de la guerre ; une multitude innombrable de chevaux, de chameaux & de busles (*a*) ; deux cens mille combattans en mouvement ; des essains de Tartares qui côtoyoient le pied de la montagne dans leur confusion ordinaire ; le feu terrible des Assiégeans, & celui des Assiégés tel qu'il pouvoit être ; une grande Ville qu'on ne distinguoit plus qu'à la pointe des clochers, au feu & à la fumée qui la couvroient.

Des signaux avertirent incontinent les Assiégés du secours qui leur arrivoit. Il faut avoir souffert toutes les extrémités d'un long siege, & se voir destiné avec sa femme & ses enfans au glaive du Vainqueur, ou à l'esclavage dans une terre infidele, pour sentir toute la joie que la Ville éprouva ; mais la crainte reparoissoit aussi-tôt. Kara-Mustapha,

(*a*) Les Turcs employent les Busles à traîner l'Artillerie. Les chevaux & les chameaux pour porter les équipages ; car ils ne se servent point de chariots.

avec tant de forces, pouvoit encore An. 1683.
prétendre à un succès qu'il ne méritoit pas. Jean, qui examinoit ses dispositions, dit aux Généraux Allemands: *Cet homme est mal campé, c'est un ignorant, nous le battrons.* Il ne faut pas prendre ce mot pour un oracle hasardé dans la vue de donner de la confiance. On sait que le Maréchal de Villars, occupé sans gloire dans les Cevennes, prophétisa la défaite de Tallard sur sa mauvaise position à la journée d'Hocshtet. Un Général qui ne sait pas prophétiser ainsi, doit quitter le commandement.

Le canon préluda de part & d'autre à la grande scene du lendemain. C'étoit le 12 Septembre, moment où il falloit décider si Vienne, sous Mahomet IV. auroit le sort de Constantinople sous Mahomet II. & si l'Empire d'Occident iroit se réunir à l'Empire d'Orient: peut-être encore si l'Europe resteroit Chrétienne.

Deux heures avant l'Aurore, le Roi, le Duc de Lorraine & plusieurs Généraux firent un acte de Religion peu pratiqué de notre tems. Ils s'adresserent au Fils de Dieu, en le recevant dans l'Euchariftie; tandis que les Turcs crioient au Dieu unique & solitaire d'Abraham, *Allah! Allah* (*a*)!

Ces cris redoublerent au lever du so-

(*a*) Mot Arabe qui répond à ceux d'*Elohim*, d'*Adonaï*, & de *Tetragrammaton*. Tous ces mots signifient l'Etre par excellence, l'Essence Divine.

An. 1683. leil, lorsque l'Armée Chrétienne descendit à pas lent & égal, pressant les rangs, roulant du canon devant elle, faisant alte au bout de trente ou quarante pas, pour tirer & recharger. Ce front s'élargissoit & prenoit de la profondeur, à mesure que l'espace augmentoit : vaste amphithéâtre où les Turcs, dans le plus grand mouvement, considéroient leurs ennemis. Ce fut alors que le Kan des Tartares fit observer au Visir les lances ornées de banderolles dans la Gendarmerie Polonoise, en lui disant : *Le Roi est à la tête* ; parole qui le remplit d'inquiétude (*a*).

Sur le champ, après avoir donné ordre aux Tartares de mettre à mort tous leurs captifs, au nombre de trente mille, boucherie digne d'un tel Chef, il fait marcher à la montagne, & en même tems il ordonne l'assaut général à la Place. Ce dernier ordre n'étoit plus de saison. Les Assiégés avoient repris courage, & les Janissaires irrités l'avoient perdu.

Cependant les Chrétiens continuoient à descendre, & les Turcs montoient. L'action s'engagea La premiere ligne des Chrétiens, toute Infanterie, chargea avec tant d'impétuosité, qu'elle fit place à une ligne de Cavalerie qui prit poste dans les intervalles des Bataillons. Le Roi,

(*a*) Journal du Siege, page 79.

Roi, les Princes & les Généraux gagnant la tête, combattoient tantôt avec la Cavalerie, tantôt avec l'Infanterie. Les deux autres lignes pressoient les premieres. Konski, aussi savant dans l'Art Militaire, qu'intrépide dans l'action, dirigeoit l'Artillerie, qui tiroit à cartouche & de fort près. An. 1683.

Le champ de ce premier choc, entre la plaine & la montagne, étoit coupé de vignes, de hauteurs & de petits vallons. L'ennemi ayant laissé son canon à l'entrée des vignes, souffroit beaucoup de celui des Chrétiens. Les Combattans répandus sur ce terrein inégal, se le disputerent avec acharnement jusques sur le midi. Le Comte de Maligni, frere de la Reine de Pologne, venoit de s'établir sur une hauteur qui prenoit les Turcs en flanc; ceux-ci, chassés de collines en collines, se retirerent dans la plaine en bordant leur camp.

L'Armée Chrétienne, l'aîle gauche surtout, s'emportant & criant victoire, voulut les pousser sans relâche. Cette ardeur étoit belle, mais le Roi la jugea dangereuse. La Cavalerie Allemande, montée pesamment, se seroit bien-tôt mise hors d'haleine dans l'espace qu'il falloit parcourir. Une autre raison plus forte encore; c'est que tous les Corps avant combattu, tantôt sur des hauteurs, tantôt dans des fonds, avoient doublé nécessairement les uns sur les

An. 1683. autres, & dérangé l'ordre de bataille. On donna quelque tems à le rétablir, & la plaine devint le théatre d'un triomphe que la postérité aura toujours peine à croire. Soixante & dix mille hommes alloient se heurter contre deux cens mille. Dans l'Armée Turque, le Bacha de Diarbekir commandoit l'aîle droite, celui de Bude la gauche, le Visir étoit au centre, ayant à ses côtés l'Aga des Janissaires & le Général des Spahis.

Les deux Armées resterent immobiles quelque tems: les Chrétiens dans le silence, les Turcs & les Tartares redoublant leurs cris au son des clairons. Dans ce moment terrible un pavillon rouge s'éleva du milieu des Infideles; & à côté le grand Etendart de Mahomet consacré par la Foi Musulmane. Cette espece de *Labarum* ou d'*Oriflamme*, ce prestige qui leur donne quelquefois autant de courage, que la vérité en inspire aux Chrétiens, ne joua pas son rôle dans cette grande occasion. Le Visir lui avoit ôté toute sa vertu.

Jean ordonne la charge. La Cavalerie Polonoise, le sabre à la main, pousse droit au Visir, endroit marqué par l'Etendard. Elle enfonce les premiers rangs, elle perce jusqu'aux nombreux Escadrons qui environnent le Visir. Ce corps de Spahis dispute la victoire; mais tous les autres, les Valaques, les Moldaves, les Transylvains, les Tartares, les Janissai-

res mêmes ne marquent point de volonté : effet funeste de la haine & du mépris qu'on a pour le Général. Il veut rétablir la confiance en montrant du courage & de la bonté ; il n'est plus tems. Il s'adresse au Bacha de Bude & à d'autres Chefs qui ne répondent que par un silence desespérant : *Et toi*, dit-il au Prince Tartare, *ne veux-tu pas me secourir* ? Le Kan ne voit plus de salut que dans la fuite. Les Spahis en sont à leurs derniers efforts. La Cavalerie Polonoise les ouvre, les renverse. Le grand Etendard disparoît. Le Visir tourne le dos & répand la crainte en fuyant. Le découragement s'étend du centre vers les aîles, que tous les Corps de l'Armée Chrétienne pressent à la fois : Jablonowski la gauche, les Electeurs la droite, pendant que le Duc de Lorraine tombe sur le centre, le Roi animant tout par l'action & le commandement. La terreur ôte la réflexion & les forces à cette multitude, qui, sous un bon Chef, auroit dû, dans une vaste plaine, envelopper son ennemi ; & sans la nuit qui vient couvrir les combattans, c'eût été une déroute totale ; ce n'est qu'une retraite précipitée (*a*). An. 1683.

Jean tourne rapidement contre les Janissaires qui sont restés dans les travaux du siege. On ne les trouve plus, & Vienne est libre. Le Soldat victorieux veut

(*a*) Journal du Siege, pag. 79.

An. 1683. se jetter dans le camp des vaincus, où tant de richesses abandonnées l'appellent; tentation dangereuse pour le moment. Les vaincus, à la faveur de l'obscurité, pouvoient revenir sur leurs pas, & tailler en pieces une Armée que le pillage auroit laissée sans défense. Un ordre, sous peine de la vie, la retint toute la nuit sous les armes. Jean auroit peut-être mieux employé le tems à poursuivre l'ennemi, comme le vouloit le Duc de Lorraine: mais les Grands Hommes font des fautes, parce qu'ils sont hommes; & ceux qui ont voulu le justifier, disent que les Polonois, après une si longue marche, étoient accablés de fatigues, & sans bagage qui ne pouvoit arriver de trois jours. Les autres qui ont cherché à le noircir, ont prétendu que l'envie de s'assurer le choix du butin y entroit pour beaucoup.

Parmi un grand nombre de prisonniers, on amena au Roi un Ecuyer Arabe, avec un cheval, armé & caparaçonné comme au tems des Amadis, pour un tournois. L'Ecuyer donna la généalogie de ce cheval qui appartenoit au Visir. Les Arabes, qui comptent pour rien la noblesse des hommes, font grande attention à celle des chevaux, dont les races ne dégénerent jamais lorsqu'on les soigne & qu'elles sont sans mêlange.

On amena aussi quelques transfuges Polonois, qui, touchés de repentir, re-

venoient à leurs Drapeaux. L'un d'eux, qui avoit trouvé de l'emploi dans la maison même du Visir, apportoit un étrier de vermeil, que son Maître avoit perdu en changeant de cheval dans sa fuite. *Prenez cet étrier*, dit le Roi à un de ses Officiers: *portez-le à la Reine, & vous lui direz que celui qui s'en servoit est vaincu.* La Reine aimoit la gloire & les présens; celui-ci n'avoit pas de quoi l'éblouir: le tems amena tout. An. 1683.

Sur les six heures du matin le camp ennemi fut ouvert au Soldat, dont l'avidité fut d'abord suspendue par un spectacle terrible. Des meres égorgées çà & là: quelques-unes avoient encore leurs enfans attachés à leurs mammelles. Ces femmes ne ressembloient pas à celles qui suivent les Armées Chrétiennes, courtisanes aussi funestes à la santé qu'à la vertu. C'étoient des épouses que les Turcs avoient mieux aimé sacrifier que de les prostituer aux Chrétiens. Ils avoient épargné les enfans. On en recueillit cinq à six cens que le bon Evêque de Newstatd, celui à qui Vienne devoit déjà beaucoup, fit nourrir & élever dans la Religion des vainqueurs (*a*).

Quand on entra dans les tentes du Visir, un autre objet de douleur & de joie fit oublier le pillage pour le mo-

(*a*) Journal du Siege, pag. 187.

An. 1683. ment. C'étoit l'Envoyé de Pologne chargé de fers. Le Visir lui avoit dit plus d'une fois : *Si ton Maître marche, je te ferai trancher la tête.* Heureusement le Visir ne fut instruit qu'au moment de la bataille, & il avoit trop d'affaires pour penser à tenir sa parole. Mais l'infortuné Troski avoit vu pendant deux mois le sabre levé sur lui. Les Souverains sentent-ils assez d'aussi grands sacrifices ?

Jamais butin ne fut plus abondant. Les Turcs économes dans la paix, sont magnifiques à la guerre ; point de tables, encore moins de jeux. Ils ont un proverbe, que *celui qui tue un joueur de dez, est béni par le Seigneur* : mais riches harnois, habits & meubles de prix, armes décorées, pavillons somptueux, & une foule de Marchands qui étalent dans une foire guerriere le luxe de l'Asie. Les Allemands & les Polonois s'enrichirent de ces dépouilles. Les Généraux mêmes ne s'oublierent pas. Les mœurs des différentes Nations doivent jetter de la différence dans nos jugemens sur les guerriers. Nous lisons dans Homere que les Héros Grecs, après la victoire, partageoient le butin ; & sans recourir à l'Antiquité Grecque, on sait qu'au tems de Charlemagne les dépouilles des Sarrazins en Espagne furent partagées entre le Roi, les Officiers & les

Soldats. Le Héros du jour eut ici sa part. Il écrivit à la Reine, que „ le „ Grand Visir l'avoit fait son héritier ; „ & qu'il avoit trouvé dans ses tentes la „ valeur de plusieurs millions de ducats. „ Ainsi, ajoute-t-il, vous ne direz pas „ de moi ce que disent les Femmes Tar- „ tares quand elles voient rentrer leurs „ maris les mains vuides : vous n'êtes „ pas des hommes, puisque vous reve- „ nez sans butin ". An. 1683.

Parmi tant de choses qu'on s'appropríoit, il y en eut deux qui fixerent les regards sans irriter la convoitise. Un grand étendart qu'une joie précipitée fit prendre pour celui de Mahomet. On se trompa. Les grandes précautions des Turcs ont toujours prévenu cette calamité. Il est enfermé dans une Arche d'or avec l'Alcoran & la robe du Prophete. Cette Arche est portée sur un chameau qui marche devant le Sultan ou le Visir : & lorsque dans une bataille on déploie l'étendart, il y a un Officier de la race de Mahomet, le *Naikbul-Eschret*, qui veille au succès du combat; & pour peu que la victoire penche du côté de l'ennemi, il se sauve au plus vîte avec le sacré dépôt Le Visir, en cette occasion, accompagna cette fuite (*a*). Mais les Chrétiens, qui aimoient à se tromper sur ce fait, ont toujours cru

(*a*) Cantémir, tome 2. page 154.

An. 1683. posséder le fameux Etendart ; & les Historiens, les uns après les autres, sans en excepter le célebre Auteur des Annales de l'Empire, ont nourri l'erreur. L'autre dépouille sacrée, c'étoit un Tableau de la Vierge, trouvé dans la tente du Visir avec cette inscription Latine :

Per hanc Imaginem victor eris, Joannes.
Per hanc Imaginem victor ero, Joannes.

Jean, par cette Image, tu vaincras.

Et Jean répond :

Par cette Image, je vaincrai.

Imitation du signe que Constantin vit en l'air lorsqu'il alloit combattre Maxence.

L'Image donna beaucoup à parler. Les uns trouvoient fort singulier que le Visir eût dans sa tente un monument qui prophétisoit sa ruine, & qui auroit plutôt dû être déposé entre les mains de Jean. D'autres soutenoient qu'en fait de miracles, la critique doit être extrêmement circonspecte. L'Image fut placée dans une magnifique Chapelle que la Reine de Pologne fit bâtir, & le prétendu étendart de Mahomet fut envoyé au Pape pour en faire hommage au Dieu des Armées. Tout le canon resta à l'Empereur, & l'Empire aussi. Le Visir s'étoit bien flatté de lui faire la loi. Il avoit apporté toute la décoration qu'il

destinoit à son entrée triomphale dans An. 1683. Vienne. Il avoit amené en magasins, en artillerie, en ouvriers de toute espece tout ce qu'il falloit pour ravitailler & fortifier la Place où il comptoit de résider jusqu'à la campagne suivante, qu'il regardoit comme la fin du regne de Léopold. Vienne prise, il enfermoit l'Italie par un double croissant, il n'y avoit jusqu'au Rhin aucune Place de résistance; & on ne voyoit plus que la fortune de Louis XIV. capable de l'arrêter. Avec des projets si vastes & des forces aussi grandes, il falloit avoir d'autres mœurs & une autre tête. Il n'avoit fait qu'une action de vigueur, sa marche rapide sur Vienne, feignant d'en vouloir à Raab.

Au reste, jamais journée aussi décisive ne fut moins meurtriere. Un Secretaire Italien, *Talenti*, que le Roi de Pologne renvoya au Pape, débita sur toute sa route, & au Pontife même, qu'il avoit marché durant quatre lieues sur des corps morts. Cette fable étoit bonne pour amuser Rome: mais si le Secretaire exagéroit sans pudeur, un Auteur célebre qui par l'universalité de ses connoissances & la beauté de ses Ouvrages, a bien acquis le droit de faire des fautes, diminue sans vraisemblance. Il estime la perte des Chrétiens à deux cens hommes seulement, & celle des

An. 1683. Turcs au-dessous de mille (*a*). Le Jésuite d'Avrigny, dans ses Mémoires, Ouvrage fort estimable d'ailleurs, croit rencontrer plus juste en poussant la perte des Chrétiens jusqu'à six cens. (*b*). C'est ainsi que les erreurs se perpétuent. Du côté des Chrétiens, un seul Escadron Polonois perdit vingt-deux Gendarmes. Tous les Escadrons donnerent, & plus de cent Officiers furent tués. Or on sçait qu'il faut compter au moins dix Soldats pour un Officier. Les Allemands ne resterent pas les bras croisés, & dès qu'on porte des coups, on en reçoit quelques-uns. Les Polonois regretterent Zbaski, Maczinski, le Castellan Urbanski, le jeune Potoçki, Chef d'une grande Maison, l'intrépide Mondreoski, que la journée de Choczin avoit tant illustré, le Lieutenant-Général Assuerus, & beaucoup d'autres dont les têtes furent trouvées au pied du pavillon rouge qui marquoit la place du Visir. Les Impériaux donnerent des larmes au Prince de Croy, comme ils en avoient donné un peu avant dans la malheureuse affaire de Pétronel, au jeune Prince d'Aremberg, & au Chevalier de Savoye, frere ainé du Prince Eugene. La mort de ce dernier eut quelque chose de bien déplorable ; un Tartare, après l'avoir blessé d'un coup de sabre, le chargea

(*a*) Annales de l'Empire, tome 2. page 347.
(*b*) Tome 3. page 417.

ſur ſon cheval, en le ſerrant de telle An. 1683.
force qu'il lui écraſa l'eſtomac. Le malheureux Prince fut dégagé pour mourir à Vienne le troiſieme jour. Quant aux Turcs qui perdirent beaucoup de drapeaux, on ſait qu'on ne les rend qu'avec beaucoup de ſang, & à jetter un coup d'œil rapide ſur les deux Armées, qui d'abord ſe diſputent pied à pied, pendant ſix heures, un terrein coupé de hauteurs & de vignes, & qui enſuite viennent à un engagement général; tout cela ne ſe fait pas ſans une perte conſidérable : mais qui paroîtra toujours légere, & qui le fut en effet pour une ſi grande victoire.

Jean ſe fit un plaiſir, malin peut-être, d'en donner avis à Louis XIV. Sa lettre portoit, *qu'il croyoit devoir ſe réjouir par préférence, d'un ſuccès ſi avantageux à toute la Chrétienté, avec le fils aîné de l'Egliſe.* La puiſſance & les victoires du Monarque François rempliſſoient l'Europe. Jean n'avoit pu ſe défendre d'un peu de jalouſie. Il la marqua même l'année ſuivante, dans une de ces occaſions où les Rois comme les Sujets diſent franchement ce qu'ils penſent. La nouvelle de la priſe de Luxembourg arriva à Varſovie : nouveau triomphe pour les armes de Louis. Un Chirurgien François qui ſervoit le Roi de Pologne, & alors dans ſa chambre, s'écria : Ah! c'eſt un Roi, celui-là.... *Et*

An. 1683. *moi*, interrompit le Roi avec colere, *qui ſuis-je donc*?... Annoncer à Louis la délivrance de Vienne & de l'Empire, un ſi grand exploit avec ſi peu de forces, c'étoit lui faire ſentir qu'il n'étoit pas *le ſeul Grand*.

Le lendemain d'une victoire eſt encore un beau jour. Staremberg vint ſaluer le libérateur de Vienne. Le Héros crut pouvoir y triompher ſans bleſſer l'Empereur. Il y entra par des ruines au milieu des acclamations. Son cheval avoit peine à percer une foule qui ſe proſternoit, qui vouloir baiſer ſes pieds, qui l'appelloit ſon pere, ſon ſauveur, le plus grand des Princes. Vienne oublioit en ce moment qu'elle avoit un Maître jaloux. Le plaiſir de délivrer des malheureux, & leur reconnoiſſance qui n'étoit point commandée, attendrirent Jean juſqu'aux larmes. Il avoua que le Trône n'avoit rien d'auſſi flatteur. Les cris de joie le conduiſoient juſqu'à la Cathédrale, où il vouloit remercier le Dieu des Batailles. Il apperçut ſur ce Temple un monument d'ignominie que le Grand Soliman y avoit fait placer (*a*), c'étoit *le Croiſſant*. Il le fit abbattre, & fouler aux pieds par le Peuple. Il entonna lui-même le *Te Deum*

(*a*) Condition ſous laquelle il leva le Siege de Vienne, qui commençoit à l'inquiéter, tandis que la Place étoit encore plus inquiette.

qui fut chanté. Dans cette cérémonie on ne vit aucun Magiſtrat. Les perſonnes même diſtinguées dans la Ville ne s'y trouverent qu'en petit nombre, tandis que le Peuple, ſans politique, chantoit les louanges de Dieu & celles du Vainqueur. Le Sermon qu'on entendit, avoit pour texte: *Il fut un homme envoyé de Dieu nommé* JEAN. C'avoit été l'exclamation du Pape Pie V, un ſiecle auparavant, lorſqu'il apprit la fameuſe bataille de Lépante, que le célebre Bâtard de Charles-Quint, Dom Juan d'Autriche, gagna contre la flotte du Sultan Sélim. Il y avoit pourtant une grande différence entre cette victoire & celle de Jean Sobieski. La Chrétienté ne tira preſqu'aucun fruit de la premiere. Celle de Vienne a ſauvé l'Empire & la Religion. Vienne priſe, on eût vu, comme à Conſtantinople, les Egliſes Chrétiennes ſe changer en Moſquées; & qui ſait où le Mahométiſme, qui couvre déjà tant de terres, eût fini? An. 1683.

Léopold, qui comptoit triompher dans ſa Capitale ſans avoir combattu, arrivoit par le Danube, eſant à peine jetter les yeux ſur les ruines encore fumantes de tant de hameaux, de villages, de jardins, de maiſons de plaiſance, ruines ſi vaſtes qu'il fallut faire une nouvelle carte topographique: les lieux marqués dans celle de *Viſcher*, ne ſubſi-

An. 1683. ſtoient plus (*a*). A meſure qu'il approchoit, il entendit des ſalves de canon qui n'étoient pas pour lui. Son cœur fut profondément bleſſé; & en ſe tournant vers le Compte de Sintzendorf, il lui dit: *La foibleſſe des conſeils où vous avez eu part, cauſe la honte que je reçois aujourd'hui.* Ces paroles dites avec ce ton de Maître qui écraſe toujours le Courtiſan, cauſerent au Miniſtre un ſaiſiſſement dont il mourut le lendemain (*b*). Un Miniſtre qui expireroit de douleur pour avoir conſeillé le malheur du peuple, mériteroit des larmes.

L'Empereur, pour n'être pas ſpectateur du triomphe de Jean, ſuſpendit ſa marche. Une difficulté de cérémonial l'arrêtoit auſſi: il s'agiſſoit de ſavoir ſi jamais un Roi Electif s'étoit trouvé avec un Empereur, & comment il avoit été reçu. Le Duc de Lorraine, qui n'entendoit en ce moment que le cri de la reconnoiſſance, répondit: *A bras ouverts, s'il a ſauvé l'Empire.* L'Empereur n'écoutoit que la Dignité Impériale, & il fit ſavoir à Jean qu'il ne lui donneroit pas la main qu'il prétendoit en qualité de Souverain. Après bien des chicanes, il fut réglé qu'on ſe verroit en pleine campagne. L'Empereur, en s'acheminant, paſſa devant les Bavarois. L'Electeur étoit à leur tête. Il avoit reçu de Léo-

(*a*) Journal du Siege, page 26.
(*b*) Mémoires du Duc de Villars, tome 1, page 329.

pold une épée enrichie de diamans, dont An. 1683.
il venoit de faire un bon usage: cela ne l'empêcha pas d'éprouver dans la suite toute la rigueur de la Maison d'Autriche.

Le moment de l'entrevue arriva. Le Roi de Pologne avec un bonnet à la Polonoise & une aigrette terminée par une grosse perle flottante, armé comme le jour de la bataille, avec un bouclier à la Romaine où étoient gravées, non les actions de ses ayeux, mais les siennes; monté sur un cheval superbe & magnifiquement harnaché, aborda l'Empereur avec ce port héroïque dont la nature lui avoit fait présent, & cet air que donne la victoire. L'Empereur, vêtu comme il l'étoit dans sa Cour, assez simplement, & monté de même, ne l'entretint que des services reçus en tout tems par les Polonois, de l'amitié & de la protection des Empereurs. Il lâcha pourtant le mot de reconnoissance pour la délivrance de Vienne. A ce mot le Roi tournant bride, lui dit: *Mon Frere, je suis bien aise de vous avoir rendu ce petit service.* Il alloit finir l'entretien qui devenoit gênant; mais il apperçut le Prince Jaques son fils qui mettoit pied à terre pour saluer l'Empereur. *C'est un Prince*, lui dit-il, *que j'éleve pour le service de la Chrétienté.* L'Empereur, sans dire mot, fit un signe de tête: c'étoit pourtant ce jeune Prince dont il avoit promis de faire son gendre. A quoi devoi-

An. 1683. ent s'attendre les Palatins qui environnoient leur Roi? L'un d'eux s'avança pour baiser la botte de Sa Majesté Impériale, mais il s'attira une reprimande de la part de son Maître: *Palatin! point de bassesse;* & on se quitta. Personne ne fut plus blessé des procédés de Léopold pour le Libérateur de Vienne que le Duc de Lorraine. On a dû s'appercevoir, dans le cours de l'expédition, des égards, de la déférence, de la vénération du Duc pour le Roi Jean; & si on se rappelle que Jean lui avoit disputé & enlevé la Couronne de Pologne, on conviendra qu'il falloit être bien grand pour traiter ainsi un rival.

Jean mécontent de l'Empereur, après avoir sauvé l'Empire, devoit naturellement penser à retourner dans ses Etats. C'étoit l'intention de la République & le vœu de la Reine. L'Empereur lui-même le souhaitoit, pour une raison qu'il se gardoit de manifester. Il savoit que les mécontens de Hongrie, ne comptant plus assez sur la fortune de Tékéli, avoient fait offrir leur Couronne à Jean pour le Prince Jaques son fils. Ces mécontens étoient en armes; & Léopold ne voyoit pas tranquillement à leur portée un Roi victorieux qui, en acceptant cette Couronne, pouvoit lui vendre chérement le service qu'il lui avoit rendu. Cette ambition que Jean auroit pu justifier par les suffrages d'un peu-

ple

ple qui reprenoit sa liberté pour en dis- An. 1683.
poser, n'entroit point dans son ame; il ne pensoit qu'à la cause commune de la Chrétienté & à l'intérêt particulier de la Pologne en continuant d'humilier l'Empire Othoman. Il se flattoit même encore, malgré les procédés de Léopold, de lui voir accomplir ses promesses. Le mariage d'une Archiduchesse avec son fils, l'hérédité absolue de la Couronne de Pologne dans sa Maison : cette double espérance le soutenoit contre la hauteur Impériale.

Lorsque le Conseil de Vienne eut pénétré ses sentimens, il résolut de profiter encore des forces Polonoises pour enlever *Neuhausel* aux Turcs. Cette Place, dont le Duc de Lorraine avoit été obligé de lever le siege au commencement de la campagne, est située au Nord du Danube. Ce siege fournissoit le moyen de revoir les Turcs, qu'on se repentoit d'avoir laissé échapper avec si peu de perte.

Kara-Mustapha, après sa défaite, s'étoit retiré à Bude (a), où il attendoit son sort. Sa qualité de gendre de Ma-

(a) Capitale du Royaume de Hongrie. On dispute si c'est l'ancienne *Aquineum* où étoit la seconde Légion Romaine *Adjutrix*. Antonin, dans l'exemplaire du Vatican, a écrit *Aquineo*. Cette *Aquineo* ou *Aquineum*, n'est ce point plutôt *Cépol* sur le Danube? D'autres encore prétendent que ce n'est ni Bude, ni Cépol, mais *Strigonie*. Ample matiere pour une belle Dissertation qui ne prouvera rien.

An. 1683. homet le servit, & encore plus la Sultane Validé. Les Sultans ont un respect tout particulier pour leur mere, au delà même de ce que la nature prescrit. Si, sans la consulter, ils partageoient leur lit avec une Sultane, l'Alcoran & la Cour en murmureroient. Ils lui abandonnent une partie de la police du Serrail; ils lui permettent d'entrer dans les Conseils d'Etat; elle délibere, à face voilée, avec le Visir & le Mouphti (a). Mahomet étoit pénétré de ce respect filial pour sa Mere. Elle suborna des témoins qui cherchoient à s'avancer par une complaisance assez ordinaire dans les Cours. Elle rejetta le désastre de Vienne sur des têtes bien moins criminelles que celle de son Favori. Le Bacha de Bude fut étranglé & regretté de tout l'Empire. Il avoit fait des prodiges au siege de Candie, appaisé une révolte en Egypte, augmenté le tribut de ce Royaume sans fouler le peuple, mérité la confiance du grand Cuprogli. Il est vrai que dans l'occasion présente il avoit livré le Visir aux armes des Chrétiens, défection qui n'arrive presque jamais qu'à un Général méprisé ou détesté: faute pourtant inexcusable; il la payoit de sa tête. Trois autres Bachas expirerent avec lui. Le Kan des Tartares fut déposé: déposition qu'il n'auroit pas méritée sous un autre Visir.

(a) Cantémir, tome 2, page 151.

Le même Courier qui étoit chargé de ces ordres cruels, apportoit au vrai coupable des marques éclatantes d'une faveur continuée; mais à condition de réparer son malheur. Tout vaincu qu'il étoit, il avoit encore une Armée bien supérieure à celle des vainqueurs. La lice se r'ouvroit. An. 1683.

Le Roi de Pologne étoit en marche dès le 17 Septembre, pour achever la destruction de l'ennemi; car il croyoit n'avoir rien fait, tant qu'il restoit quelque chose à faire. L'Armée Allemande le suivoit, non pas aussi nombreuse qu'elle étoit à l'affaire de Vienne. Waldeck pensoit à remener les troupes des Cercles. L'Electeur de Baviere étoit malade, & son Corps d'Armée attendoit sa guérison. L'Electeur de Saxe s'étoit retiré tout-à-fait pour entrer dans le juste ressentiment d'un Prince de sa maison. Si dans la même carriere il se trouve deux sujets d'un mérite éclatant, il est aussi dangereux de n'en récompenser qu'un, que de les oublier tous deux. Staremberg, outre une grande somme d'argent, avoit reçu la Toison d'Or & le Bâton de Feld-Maréchal. Ce dernier honneur auroit contenté le Prince de Saxe-Lawembourg, qui l'avoit mérité en servant l'Empereur. Il lui fut refusé, & il refusa ses services en même tems que l'Electeur reprenoit ses troupes. La Garnison de Vienne & quelques autres Ré-

An. 1683. gimens, remplirent une partie du vuide. L'Armée Chrétienne se trouvoit encore forte de cinquante mille hommes. Elle passa le Danube au-dessous de Presbourg, sous le canon de Comore, faisant face à Neuhausel.

Tous les Généraux Allemands n'avoient pas pour Jean la même déférence que le Duc de Lorraine. Staremberg, qui commandoit l'Infanterie, dépositaire de la faveur & des intentions de Léopold, ne se concilioit pas toujours avec les dispositions de Jean. Un événement augmenta cette mesintelligence. Tékéli, depuis la défaite des Turcs, voyoit un précipice s'ouvrir sous ses pas. Il cherchoit un accomodement avec l'Empereur sous la protection de Jean. Ses Envoyés furent écoutés dans un Conseil. Leurs propositions se réduisoient à six articles: la conservation de leurs privileges, la restitution de leurs biens, la convocation d'une Diete libre, une suspension d'armes pendant la négociation, & pour Tékéli leur Chef, la Souveraineté de quelques Comtés qu'on lui avoit promis l'année précédente. A peine eurent-ils achevé, que Staremberg les interrompit en ne parlant que d'échafauds & de bourreaux. Jean parla en Prince clément, puissant & armé, faisant sentir le respect qu'on devoit à la Médiation de celui qui venoit de sauver l'Empire. Les Impériaux répondirent avec

aigreur qu'ils n'avoient pas été ſimples An. 1683.
ſpectateurs de cette grande journée. Jean dès ce moment réſolut de leur apprendre qu'il pouvoit vaincre ſans eux, quoique pour eux.

Un Corps de ſix à ſept mille Turcs, tout Cavalerie, avoit paſſé le Danube ſur le pont de Strigonie pour en garder la tête. C'eſt-là où eſt le Fort de Barcan, ouvrage en terre, fraiſé & paliſſadé, peu conſidérable en lui-même, mais devenu fameux par les actions qui s'y paſſerent.

Cette Cavalerie Turque étoit commandée par un jeune homme qui avoit vu étrangler le Bacha de Bude, & ne craignoit point d'occuper ſa place. Ce jeune Bacha, *Kara-Méhémed*, né pour la guerre, plein de feu, de courage & d'ambition, vouloit mériter ſa fortune.

L'Armée Polonoiſe campoit toujours en avant. Jean ſe flatta d'écraſer cette poignée de Turcs & d'enlever le Fort de Barcan. Mais il ne vouloit pas que les Allemands euſſent part à cette victoire. Il leur déroba ſa marche. Cependant des eſpions revenant à lui, rapportoient que les ennemis étoient en grand nombre : *Ne nous informons prs*, dit-il, *combien ils ſont*, *mais où ils ſont*. Il les trouva trop tôt, quoique le nombre en fût réellement petit.

Le 7 Octobre fut un jour de ſang. Les Turcs s'étoient couverts d'un rideau. L'Avant-garde Polonoiſe ne s'en

An. 1683. croyoit pas si près. Ils fondent sur elle sans lui donner le tems de se mettre en bataille. Le trouble & la confusion s'emparent des esprits. L'Officier ne commande plus, ou commande mal. On fait mettre pied à terre à des Dragons dans une plaine. Les Cosaques sont renversés; les Pancernes ne tiennent plus; les Dragons du Grand-Général ne remontent à cheval que pour se sauver. Ceux du Roi n'en ont pas le tems, & sont taillés en pieces. On ne voit que des gens qui fuyent, & des têtes qui tombent sous le sabre.

Jean arrive au milieu de ce désordre avec le gros de sa Cavalerie. Sa présence n'arrête pas le Vainqueur. Le jeune Bacha redouble d'activité. A peine Jean a-t-il le tems de se ranger sur une ligne. Il reçoit les Turcs avec fermeté, il les charge même à son tour. Mais les Turcs se développant pour envelopper toute la ligne Polonoise, & poussés par cette fureur qui animoit les Mahométans sous les premiers Califes, font plier la gauche, enfoncent la droite, ouvrent le centre. Ce n'étoient plus ces intrépides Towarisz qui dans le siecle passé avoient dit à leur Roi: *Qu'as-tu à craindre avec vingt mille lances? Quand le Ciel tomberoit, nous le soutiendrions de leurs pointes.*

Dans ce trouble universel où chaque instant entassoit des mourans sur des morts, où la retraite devenoit aussi dan-

gereuſe que la réſiſtance, le grand Jablonowski pria le Roi de s'échapper avec ſon fils qui combattoit à côté de lui, ajoutant qu'avec quelques Eſcadrons ralliés il tâcheroit de tenir encore quelques momens pour couvrir ſa perſonne ſacrée. Le Roi ſavoit qu'il n'étoit ſacré que pour s'immoler à la République. Il continua le combat juſqu'à ce qu'il fût entraîné, lui & ſon fils, par la foule des fuyards. Jamais terreur plus grande. Les Houſſards jettoient leurs lances, les Cornettes leurs étendards; on voyoit tout cela pêle-mêle dans les ſillons avec les tymbales. Que perſonne ne ſe vante d'être toujours brave, & toujours prêt à prodiguer ſa vie pour conſerver ſon Prince. Les Officiers, ces braves de profeſſion, abandonnoient le leur à la merci de l'ennemi. Des Généraux vouloient les retenir en leur montrant le Roi; ils répondoient que leur vie étoit leur premiere affaire; & que ſi le Roi étoit pris ou tué ils en feroient un autre. Vouloit-on uſer de la force, ils menaçoient de ſabrer. Le Comte de Maligny, Frere de la Reine, vit le fer Polonois levé ſur ſa tête. L'inégalité du terrein augmentoit encore le carnage. Des ſillons fort creux culbutoient le Cavalier pour être écraſé par les ſiens ou décapité par l'ennemi. Le jeune Lubomirski renverſé par terre offroit dix mille ducats à celui qui lui

An. 1683.

An. 1683. ſauveroit la vie. Un palfrenier les gagna en lui cédant un cheval de main. Le Palatin de Poméranie, d'Hénoff, n'eut pas le même bonheur. Démonté, percé d'une balle, il arroſoit un ſillon de ſon ſang. Un Turc lui coupa la tête.

Le Roi emporté par ſon cheval, ne voyoit plus ſon fils. Il le demandoit avec la derniere inquiétude. D'autres yeux prétendoient le voir, & le montroient. On le trompoit pour le calmer. Le feu de la pourſuite s'enflammoit toujours davantage, & la fuite ſe précipitoit à meſure. Chacun ſe trouvoit chargé de ſa propre conſervation, le Roi comme les autres. Deux Turcs le joignirent, il ſe met en défenſe. L'un d'eux levoit le ſabre ſur cette tête ſi précieuſe à la Pologne, & ſi odieuſe à l'Empire Othoman. Un Reitre de la Garde Royale prévient l'Infidele & le renverſe d'un coup de mouſqueton. Ce Garde n'eut pas le tems de jouir de la reconnoiſſance de ſon Prince. L'autre Turc venge ſon camarade & pouſſe au Roi. Le Grand-Ecuyer, *Mateinski*, lui fait un bouclier de ſon corps, en préſentant le piſtolet au Turc, qu'il vient à bout d'écarter par cette contenance ferme. Cette terrible ſcene ſe paſſoit plus vîte qu'on ne peut la raconter. La fuite n'en étoit pas ſuſpendue.

La foule des fuyards qui croiſſoit autour du Roi, rendoit ſa ſituation plus

cruelle. Froissé continuellement par les chevaux & par les armes, les bras meurtris, les cuisses brisées, embarrassé de sa taille puissante, hors d'haleine, presque suffoqué, il eut besoin de secours. Mateinski le soutenoit d'un côté, & un premier venu de l'autre, tandis que son cheval, la bride sur le col, redoubloit de vigueur. Revenu à lui, il apperçut à travers un nuage de poussiere un jeune homme qu'un Turc arrêtoit par le manteau. . . C'étoit son fils qui se débarrassa en abandonnant son vêtement, & fut poussé vers un Bois où il trouva un asyle. An. 1683.

Il y avoit près d'une heure que la déroute duroit, & que la plaine se couvroit de morts : encore quelques minutes, & la Pologne perdoit en un jour ce qu'elle avoit de plus précieux, son Roi, ses Généraux & toute sa Cavalerie. L'Infanterie s'avançoit à grands pas. L'Armée Impériale la suivoit, l'Artillerie se disposoit. Les Turcs, en trop petit nombre pour affronter de si grandes forces, retournerent sur le champ de bataille, dont ils resterent maîtres.

C'étoient ces mêmes Turcs qui avoient fui devant Vienne. Il leur manquoit un Chef. Ils l'avoient trouvé dans la plaine de Barcan. On avoit vu pendant toute l'action le jeune Bacha marquant les mouvemens, bravant la mort, & apprenant aux autres à la mépriser. Un peu

An. 1683. plus d'expérience, & il devenoit un des plus grands Capitaines.

On n'a jamais ſu au juſte la perte des Polonois. Ils ſaiſirent les premiers momens pour enterrer leurs morts, afin d'en dérober la connoiſſance.

Lorſque cette tempête de ſang eut ceſſé, le calme avoit quelque choſe de bien triſte encore. Le Roi accablé de laſſitude & de chagrin s'étoit jetté ſur du foin. On lui amena ſon fils qu'il ne comptoit pas inſtruire par le malheur; leçon utile, puiſqu'il lui apprenoit à le ſupporter. Des Seigneurs Polonois échappés au carnage, les yeux baiſſés, l'air abattu, environnoient leur Maître dans un morne ſilence. Les Généraux Allemands compoſoient leur viſage pour la triſteſſe. Jean liſoit au fond de leurs cœurs: *Meſſieurs*, leur dit-il avec cette candeur qui ne ſe trouve que dans les grandes ames, *j'avoue que j'ai voulu vaincre ſans vous pour la gloire de ma Nation: j'en ſuis puni, j'ai été bien battu; mais je prendrai ma revanche avec vous & pour vous. C'eſt de quoi il faut s'occuper.* Cette éloquence du cœur eſt peut-être au-deſſus de toutes les harangues de Tite-Live.

Le jeune Bacha, fier d'avoir triomphé d'un ſi Grand Roi avec des forces inférieures, penſoit de ſon côté à de nouveaux lauriers. Il dépêcha la nuit même à Bude, pour y porter la nou-

velle de sa victoire. Le Grand-Visir, An. 1683. sans perdre un moment, fit marcher un Corps de vingt mille chevaux qui arriva le lendemain par le pont de Strigonie, la distance n'étant que de six lieues. Il écrivit en même tems à *Tekeli*, qui attendoit les événemens à la tête de trente mille hommes : „ que s'il avoit eu „ des raisons pour ménager le Roi de „ Pologne, elles cessoient à présent; „ que son Armée étoit entiérement dé- „ truite, & lui tué ou pris; qu'il n'étoit „ plus question que des Allemands, dont „ on auroit bon marché; & qu'il devoit „ faire la plus grande diligence pour se „ rendre à Barcan, où il assureroit sa „ Couronne, en méritant la protection „ de l'Empire Othoman, & en parta- „ geant sa gloire ".

C'est ainsi que Kara-Mustapha projettoit d'effacer sa honte, sans venir en personne prendre part aux dangers.

Jean, à qui le repos de la nuit avoit rendu des forces, donna toute la journée du huit à rassembler son Armée dispersée, à la consoler du malheur de la veille, à l'animer à la vengeance, à la combiner avec les Impériaux, & à régler l'ordre de bataille du lendemain. Sa lettre à la Reine, datée de ce jour, en lui apprenant son désastre, étoit glaçante. Il lui disoit qu'*il marchoit aux ennemis, & qu'elle devoit s'attendre à leur défaite ou à un éternel adieu.*

An. 1683. *Tékéli* n'étoit point arrivé le matin du neuf, lorſque l'action s'engagea. Tout autre que le jeune Bacha auroit évité l'engagement, ou du moins ne l'auroit pas cherché. On aura peine à croire que vingt-ſix mille Turcs, tous Cavalerie & ſans canons, aient oſé défier cinquante mille Chrétiens qui ne manquoient d'aucune force, Infanterie, Cavalerie, Artillerie. Si c'étoit témérité, le jeune Bacha fit encore une faute plus conſidérable. Il ſe mit en bataille dans un cul-de-ſac, le Danube à ſa gauche, une chaîne de montagnes à ſa droite, la riviere de Gran derriere lui, n'ayant pour toute retraite que ſon pont de Strigonie, protégé par le Fort de Barcan. C'étoit dire à ſes Soldats, il faut vaincre ou périr. Ce beau déſeſpoir a réuſſi quelquefois : la prudence vaut mieux. Il ne forma qu'une ligne aſſez profonde avec des intervalles médiocres, mais elle étoit ſoutenue de trois colomnes de quinze Eſcadrons chacune, l'un à la queue de l'autre. Les Turcs prétendent que ces colomnes ſont difficiles à rompre, ſe rallient aiſément, fort propres à envelopper l'ennemi. Les Polonois venoient de l'éprouver bien cruellement.

Deux Bachas, celui de Siliſtrie & celui de Caramanie, menoient les aîles. Le Général que la victoire avoit rendu plus brillant, & qui s'en promettoit une autre, étoit au centre.

L'Armée Chrétienne débordoit les Turcs de toute la moitié de ſon front, mêlée par diſtribution égale de troupes Allemandes & Polonoiſes, afin que les deux Nations puſſent partager les dangers, & la gloire, s'il y en avoit à vaincre avec tant de ſupériorité. Le Roi étoit à la droite, Jablonowski à la gauche, le Duc de Lorraine au centre. An. 1683.

Les Chrétiens s'ébranloient pour charger: les Turcs plus prompts arriverent ſur eux avec des hurlemens & une impétuoſité qu'on ne peut décrire. Un torrent qui ſe précipite d'une montagne, n'eſt ni plus bruyant, ni plus rapide. On les reçoit avec une fermeté qui laiſſe chacun dans ſa place, & avec un feu épouvantable qui fait tomber hommes & chevaux. Ils font volte-face pour reſpirer un moment, & reviennent avec plus de fureur. Sans les chevaux de Friſe qui couvroient les Bataillons Chrétiens, ils les enfonçoient. Dix fois ils ſont au moment de réuſſir, & dix fois on les repouſſe. Jamais Eſcadrons ne manœuvrerent avec plus de légéreté & de promptitude. C'eſt-là que l'on connut bien l'excellence des chevaux Turcs.

Après tant de tentatives auſſi audacieuſes qu'inutiles, ils changent l'ordre de l'attaque. Juſqu'à ce moment ils n'ont chargé que la gauche; ils entreprennent également ſur le centre & ſur la droite; & ſi un Corps eſt repouſſé,

An. 1683. l'autre qui a repris haleine se signale par des efforts au-dessus de la valeur ordinaire. Ce n'est point par le feu, c'est par l'arme blanche dans une mêlée complette qu'ils prétendent vaincre. Si Tékéli eût paru en ce moment, comme il le pouvoit, l'Armée Chrétienne eût couru de grands risques.

Le Bacha de Silistrie perce dans la gauche, son cheval est tué sous lui. Un gros de Cavalerie l'enveloppe. Il se défend à terre, soutenu de quarante de ses domestiques, qui descendent de cheval pour le couvrir de leurs sabres. Jablonowski touché de cet héroïsme, crie, *qu'on sauve ces braves gens.* Les Allemands les mettent en pieces. Le malheureux Bacha, livré à la fureur du Soldat, regarde Jablonowski & se rend à lui. Le Bacha de Caramanie couvert de sang est pris au même endroit.

Le Général privé, pour ainsi dire, de ses deux bras, fait encore tout ce qu'on peut attendre du courage le plus décidé. Il se fait jour dans le centre: mais enfin blessé de deux coups de sabre, & sentant l'épuisement de ses Troupes, il pense à la retraite.

Jean, qui en apperçoit les premieres dispositions, ne lui en donne pas le tems. Il s'avance à la tête de sa Cavalerie pour le prendre en flanc & lui couper sa retraite. On voyoit déjà sur le pont les premiers qui se retiroient. L'Armée

Chrétienne poussant de grands cris à son tour, double le pas, se déploie en croissant, atteint l'ennemi. An. 1683.

Ce n'est plus qu'un amas de foudres qui tombent sur des gens qui cherchent à fuir. Les uns gagnent le pont; mais ce pont de batteaux, balayé par le canon, & surchargé, s'enfonce sous le poids. Les autres courent vers le Fort, mais le Fort regorge, & les repousse. On en voit se jetter à la nage dans le Danube qui se couvre d'hommes & de chevaux; le feu les atteint encore & le fleuve les engloutit. Dix-huit mille qui n'osent tenter ce chemin dangereux, restent sur le bord dans un danger plus grand. Il faut que l'homme n'ait qu'une certaine mesure de courage comme de force. Ces Lions qui vouloient tout dévorer il n'y a qu'un moment, se laissent égorger comme un troupeau sans défense. Tenant encore leurs armes, ils ne font pas le moindre effort pour vendre leur vie : on les croiroit frappés du Ciel. Ils crioient *amman*, pardon; & ils recevoient la mort. La plume tombe des mains, quand on voit comment les hommes en usent avec les hommes.

Les Janissaires du Fort regardoient cette boucherie en attendant leur destinée. Ils faisoient tous les signes d'un ennemi qui se rend. Ils arboroient le drapeau blanc; & dans la crainte qu'on ne l'apperçût pas, ils déchiroient les

An. 1683. manches de leurs chemiſes, qu'ils préſentoient au bout de leurs armes. Ce jour n'étoit pas fait pour la pitié. Leur mort étoit écrite ſur leurs paliſſades, au deſſus deſquelles les Soldats Polonois voyoient les têtes ſanglantes de leurs Freres. La rage qui les ſaiſit leur coûta de nouvelles larmes, qu'ils auroient dû s'épargner. Les Janiſſaires, ſur le point d'être forcés lorſqu'ils offroient de ſe rendre, firent une décharge fort meurtriere. Ce fut un coup de déſeſpoir & leur dernier moment. L'Hiſtorien de la vie du Duc de Lorraine dit que ce Prince avoit reçu leur capitulation. Si le fait eſt vrai, tout ſe réunit, en ce jour, pour noircir les Chrétiens. Ceux qui commandent ont beau rejetter ſur le Soldat les cruautés inutiles. Quand le Soldat eſt bien diſcipliné, il n'eſt que brave. Des vingt-ſix mille Turcs qui combattirent, deux mille ſeulement ſe ſauverent avant la rupture du pont. Le jeune Bacha qui auroit mérité la ſeconde victoire, ſi la valeur ſuffiſoit, étoit du nombre.

Tékéli ſe préſenta ſur une hauteur lorſque le ſang ceſſoit de couler, parce qu'il n'y en avoit plus à répandre. Il auroit pu arriver à tems. Il diſparut. Il n'étoit ni aſſez Chrétien, ni aſſez Turc: moyen ſûr pour être tôt ou tard la victime de l'un ou de l'autre parti.

Dans cette journée la plus ſanglante du

du ſiecle, tout étonnoit : un jeune Guerrier qui, ſans avoir jamais commandé, oſoit ſe commettre avec d'anciens Généraux & défier le Héros du tems. Vingt-ſix mille Infideles en bataille rangée contre cinquante mille Chrétiens qui ſe virent au moment d'être battus. Ces mêmes Infideles, plus que des hommes au commencement de l'action, & moins que des femmes à la fin. Des Chrétiens qui ſe baignent, après la victoire, dans le ſang de dix-huit mille hommes qui demandent grace : vérité que je voudrois ſupprimer, ſi la fidélité de l'Hiſtoire le permettoit. An. 1683.

Cette victoire, qui donnoit aux Chrétiens le Fort de Barcan, fit changer le plan des opérations. On devoit aſſiéger Neuhauſel : on ſe décida pour Strigonie, qui ſe trouvoit affoiblie par la priſe du Fort. Cette Ville que les Allemands appellent Gran, baignée par la rive droite du Danube, a ſa citadelle ſur un rocher très-élevé. Staremberg, pour reconnoître la place, en fit deux fois le tour au petit pas, à travers les boulets qui le couvroient de terre. On le loua beaucoup pour cette intrépidité : on ne dit pas un mot des Ingénieurs qui l'accompagnoient. Strigonie étoit abondamment pourvue, & on s'attendoit à une longue réſiſtance. Point de Nations qui ſoutiennent un ſiege avec plus d'opiniâtreté que

An. 1683. les Turcs ; parce qu'ordinairement il y va de la vie du Bacha qui ſe rend. Si cette pratique s'établiſſoit dans l'Europe Chrétienne, on n'y verroit pas des conquêtes ſi rapides. Cette loi ſévere ne produiſit pourtant pas ſon effet dans cette conjoncture. Le Bacha brûla les fauxbourgs & la baſſe Ville ; & au bout de quatre jours il battit la chamade, mettant dans ſes conditions qu'il ne rendroit Strigonie qu'au Roi de Pologne ; & qu'il ſeroit conduit à Bude, lui & ſa garniſon.

Le Roi entra dans la Place le jour de la Touſſaints, & la remit au Duc de Lorraine. Il voulut engager le Bacha à le ſuivre en Pologne pour mettre ſa tête en ſûreté. Le Muſulman répondit que ſa vie étoit entre les mains de Dieu & du Grand-Seigneur, & qu'il aimoit mieux mourir par leur ordre que de vivre parmi des Infideles. Cette réſignation n'étoit pas difficile. On a cru que le Viſir n'ayant pas le courage de ſecourir la Place, lui avoit commandé de la rendre. Il y avoit cent quarante-trois ans que le Grand Soliman en avoit fait la conquête ſur l'Empereur Ferdinand I. Frere de Charles-Quint. Elle revenoit à ſes Maîtres.

La ſaiſon s'avançoit ; & le Danube avoit fait périr plus de Polonois, que la guerre n'en avoit détruit dans trois ba-

tailles. Les eaux de ce fleuve dont Charlemagne se plaignoit déjà, donnent la dyssenterie aux Etrangers. Cette maladie enleva le Palatin de Volhynie, Siéniawski. C'est lui qui avoit marché le premier au secours de Vienne. Grand-Enseigne de la Couronne, & Petit-Général, il périt au milieu d'une belle carriere. Son fils, avec les années, parvint au Grand-Généralat qu'il auroit mérité lui-même; & ce Fils eut le bonheur de trouver une épouse digne de lui. Elle avoit une si grande considération en Pologne, que Louis XIV. entretenoit une correspondance avec elle. An. 1683.

La prise de Strigonie termina la campagne, & les Armées se séparerent. Les Polonois, pour revoir leur Patrie, avoient cent lieues à faire par un pays coupé de rivieres & de montagnes, infesté des mécontens de Hongrie, semé de Villes qui leur appartenoient, ou aux Turcs; & la derniere chaîne de montagnes qui sépare la haute Hongrie & la Pologne, ne présentoit en cette saison que des neiges, des glaces & des torrens, à travers lesquels il falloit se chercher un chemin. Ces montagnes que les Anciens appelloient *Carpates*, les gens du pays les nomment *Krapack*. On en étoit encore bien éloigné, & jusqu'à ce qu'on y parvînt, les difficultés s'accumuloient.

Le troisieme jour de la marche, le

An. 1683. Comte de Forgaſte, Seigneur Hongrois, du parti de Tékéli, ſuivi de quatre cens chevaux de ſes propres troupes, vint ſe rendre à Jean, en le ſuppliant de ſolliciter ſa grace auprès de l'Empereur : Jean l'obtint. Forgaſte voulut la mériter dans l'occaſion même. Il ſuivit l'Armée juſqu'aux Monts Carpates, courant ſans ceſſe ſur ſes compatriotes. Ceux-ci, plus irrités contre lui que contre l'Empereur même, lui dreſſerent une embuſcade, où toute ſa troupe fut taillée en pieces. Le Chef, qu'une double trahiſon avoit rendu ſi odieux, n'eut pas le courage de périr les armes à la main : il ſe ſauva.

Si Jean n'avoit voulu faire que ſa route, il ſe ſeroit épargné d'être harcelé continuellement comme il le fut. Tékéli, qui vouloit toujours le ménager, auroit aiſément contenu ſes Hongrois ; mais il vouloit marcher en conquérant, & ſoumettre à l'Empereur toutes les Villes qui ſe trouvoient ſur ſon paſſage. Epéries ſe défendit trois jours, Sabine un peu plus. Lévochi ouvrit ſes portes. Zetchin, Place Turque, capitula dès qu'elle vit le canon. Jean laiſſoit des garniſons dans toutes. L'exemple de Forgaſte, rentré en grace, ſéduiſoit beaucoup de Seigneurs Hongrois. Le Comte d'Humanaï, beau-frere de Tékéli, fut du nombre. Jean obtenoit enfin quelque

chose pour eux de la Cour de Vienne, An. 1683.
parce qu'il y auroit eu du danger à lui tout refuser. Et dans le fait le service qu'il rendoit à l'Empereur par la force & la douceur de sa médiation, étoit bien plus grand que s'il lui eût livré les Rebelles ; leur sang, que Vienne étoit toujours disposée à répandre, auroit nourri la révolte, & l'eût fortifiée des armes du désespoir.

La grace que le Comte Humanaï & quelques autres transfuges venoient d'obtenir, leur servit peu. Ils retomberent entre les mains de Tékéli, qui leur fit trancher la tête, sans épargner son beau-frere.

Jean traversa les Carpates au mois de Décembre, c'est-à-dire, au tems des plus grandes horreurs, dont ces montagnes sont hérissées ; & il rentra en Pologne vers les fêtes de Noël. Il trouva sur les frontieres l'Armée de Lithuanie qui marchoit au secours de Vienne dès le mois de Juillet : étrange dissonance, lorsque dans un même Etat il y a deux Corps d'Armée qui n'obéissent pas au même Chef. La Reine attendoit son auguste Epoux à Cracovie : la victoire & l'amour conjugal, en l'embrassant, terminerent ses allarmes.

Ainsi finit cette fameuse campagne, le salut de Vienne & de l'Empire. Dans cette grande scene qui fixa les yeux de

An. 1683. l'Europe & de l'Asie, quelques-uns des premiers acteurs, au moment même de leurs services, ou dans la suite, eurent à se plaindre de l'ingratitude de Léopold.

Il refusa durement à l'Electeur de Saxe un honneur militaire pour un Prince de sa Maison. Il abandonna le fils, Auguste II. Roi de Pologne, aux armes triomphantes de Charles XII.

Sur la fin de son regne il pensoit à mettre au ban de l'Empire, l'Electeur de Baviere; son Successeur le fit.

Il ne voulut pas permettre que le premier Sénateur de Pologne, *Potoçki*, fît élever une pyramide à son fils sur le terrein de Vienne, que ce jeune Héros avoit arrosé de son sang.

Nous avons vu avec quelle hauteur il traita le Roi de Pologne lui-même, qui venoit de lui rendre sa Capitale. Il lui disputa encore quelques canons Turcs parmi le grand nombre que les Polonois avoient pris: ces braves gens ne purent obtenir des quartiers d'hiver dans un pays qu'ils avoient sauvé.

Rome dévouée aux Empereurs, toutes les fois que son intérêt le demande, entra dans l'ingratitude de Léopold. Innocent XI. né son sujet, institua une fête, où l'on voyoit sur un Drapeau la figure de l'Empereur & la sienne: mais tout le monde ne parloit que de celle qu'on ne voyoit pas. La Reine Christi-

ne, alors à Rome, écrivoit au Vain- An. 1684.
queur „ qu'il lui avoit fait ſentir pour „ la premiere fois la paſſion de l'envie; „ qu'elle lui envioit le titre glorieux de „ Libérateur de la Chrétienté ".

La ſcene finit tragiquement du côté des Turcs. Le Kan des Tartares dépoſé, quatre Bachas ſacrifiés d'abord après la journée de Vienne, ne ſuffiſoient pas pour appaiſer les cris de l'Empire Othoman. Tékéli fut envoyé, les fers aux pieds & aux mains, à Conſtantinople. Kara-Muſtapha, chargé principalement des malheurs publics, accuſé même d'avoir voulu ſe former dans Vienne, & dans la Hongrie, un Empire indépendant du Sultan, reçut ſon arrêt à Belgrade. La réſignation Muſulmane étonne toutes les Religions, excepté la Japonoiſe. Il eſt écrit dans l'Alcoran, qu'*il n'y a point de martyre plus glorieux que celui de mourir de la main, ou par l'ordre du Prince des Croyans.* Kara-Muſtapha ſe proſterna devant cet ordre de mort, le baiſa, embraſſa le Kiahia qui l'apportoit, tira de ſon ſein le Sceau de l'Empire qu'il remit à l'Aga des Janiſſaires, & tendit le cou à quatre bourreaux qui l'étranglerent. Sa tête fut portée à Conſtantinople. Que ceux que la faveur éleve jettent les yeux ſur ce Viſir, & qu'ils tremblent d'être heureux.

Tout le profit de l'expédition fut pour

An. 1683. Léopold. La Pologne n'y gagna que de la gloire & un titre. Les Têtes couronnées, en lui écrivant, dans les interregnes, adreſſoient, *inclytæ Reipublicæ*, à la célebre République. La Cour de Vienne ſur-tout étoit rigoureuſe ſur ce point. La République, depuis la journée de Vienne, eſt devenue *Séréniſſime*: mot vuide de ſens, qui ne vaut certainement pas la célébrité : mais les mots dans l'étiquette des Cours ſont au-deſſus des choſes.

Fin du ſixieme Livre.



HISTOIRE
DE
JEAN SOBIESKI,
ROI DE POLOGNE.



LIVRE VII.

JEAN passa l'hiver à Cracovie, où il reçut les félicitations de l'Europe. Mais aux yeux de la République il n'avoit rien fait, s'il ne reprenoit Kamirieck. C'étoit le vœu général dans toutes les Dietes. La conjoncture paroissoit favorable. Les Turcs étoient occupés en Hongrie avec les Impériaux qui venoient de mettre le siege devant Bude, & il leur naissoit de nouveaux ennemis. Les Moscovites & les Vénitiens demandoient à entrer dans la ligue. La Moscovie avoit fait, en différens tems, des pertes considérables en se mesurant avec les forces Othomanes. Venise se plaignoit aussi. Cette République, qui au commencement du cinquieme siecle n'étoit qu'une retraite de Pêcheurs & de quelques fugitifs, avoit fondé sa grandeur par terre & par mer sur son Commerce, & au tems des Croisades, au- An. 1684.

An. 1684. lieu de se consumer dans cette maladie épidémique, elle s'étoit enrichie par la conquête de l'Isle de Candie, du Péloponnese, & des meilleurs pays de la Grece. La Patrie des *Péricles*, des *Sophocle*, & des *Platon* auroit pu recouvrer quelque lustre; mais le Turc en chassant les Vénitiens, l'avoit replongée dans la barbarie. Un autre grief tout récent des Vénitiens, étoit que leurs vaisseaux, pendant le siege de Vienne, avoient été insultés dans le Port de Constantinople. Ils espéroient donc, ainsi que les Moscovites, réparer leurs pertes, en s'alliant avec Jean, dont la conduite & la valeur paroissoient enchaîner les succès. Leurs Ambassadeurs arrivés à Varsovie, traiterent avec lui, & en même tems avec l'Empereur, qui sembloit prédestiné à cueillir les principaux fruits de la ligue.

L'Armée Polonoise s'étoit affoiblie par ses victoires. Le Grand-Général Jablonowski n'avoit rien oublié pour la rétablir: mais, malgré ses soins, elle restoit moins forte que dans la campagne de Vienne. Elle regrettoit encore le Petit-Général *Siéniawski*. Celui qui prit sa place, André Potoçki, Castellan de Cracovie, la consola. Ce premier personnage dans le Sénat, se disposoit à devenir le premier dans l'Armée. Les Polonois joignirent les Lithuaniens sur la fin de Juillet. Ceux-ci n'avoient plus

à leur tête le Grand-Général Paç. La mort avoit fini son Généralat, & il laissoit à la Pologne des regrets que le Roi ne partageoit pas. On connoissoit d'autres *Paç*, parmi lesquels on auroit pu lui choisir un successeur ; mais Jean avoit résolu d'abaisser cette Maison. L'aîné des Sapiéha fut revêtu du suprême Commandement, & en même tems du Palatinat de Wilna. An. 1684.

Jean avoit toutes sortes de raisons apparentes pour se dispenser de faire cette campagne. Les travaux éclatans de la derniere & de tant d'autres, sembloient lui permettre un repos honorable. Le succès du siege qu'on alloit former avec des forces médiocres, étoit très-incertain. Les Maîtres du Monde choisissent ordinairement leur tems pour marcher à la gloire. Celle qui se présentoit, n'offroit rien d'assez éblouissant. Ce n'étoit plus contre Mahomet en personne, comme en 1672, que Jean alloit combattre. Ce n'étoit pas même contre un Grand-Visir, revêtu de toute la puissance du Sultan. C'étoit contre un simple Séraskier qui commandoit plus de Tartares que de Turcs. Un tel adversaire ne flattoit point l'orgueil du Trône; & enfin le Roi pouvoit confier l'expédition au Grand-Général Jablonowski, dont il connoissoit les talens, & qui auroit bien voulu faire quelque chose sans son Roi.

An. 1684. Tous ces motifs ne purent le retenir dans les plaisirs de Varsovie. Il se mit à la tête de l'Armée, & s'avança sur Jaslowiecz. C'étoit la seconde Ville de la Podolie, avant que les Turcs se fussent emparés de cette belle Province. Ils avoient brûlé la Ville, ne conservant que le Château : Château de défense extrêmement massif, composé de huit grosses tours, situé sur un rocher, dont la riviere de Janowf fait une presqu'isle. Au pied du rocher on voyoit une enceinte de murailles peu élevées avec plusieurs tours quarrées de la même hauteur. Ce fut principalement la bombe qui emporta ce Fort, où il y avoit cinq cens trente Janissaires & treize pieces de canon. Les objets hors de la vue grossissent au gré de l'imagination. Le bruit de cet exploit retentit dans toute l'Europe. A peine en eût-on parlé, sans le grand appareil qui l'environnoit, toutes les forces de la République en mouvement, la présence du Roi & de sa Cour; la Reine elle-même, témoin de ce premier succès, croyoit en partager la gloire. Son ame s'allumoit au feu guerrier de son époux. La campagne finit là pour elle.

Il s'agissoit de Kaminieck; ce n'étoit plus un amusement de Reine. Le Roi, continuant sa marche, côtoya le Niester, dans le dessein d'y jetter un pont, d'entrer dans la Moldavie, pour couper tou-

te communication des Turcs avec Kaminieck, & d'hiverner dans cette Province, au cas que la Place fît toute la défense dont elle étoit capable. Ce projet, qui ôtoit à la Place tout moyen de se rafraîchir, l'auroit tenue bloquée pour la réduire à se rendre dans six mois sans effusion de sang : manœuvre trop humaine pour être glorieuse. An. 1684.

La grande diligence de l'ennemi dérangea tout le plan. A peine commençoit-on à travailler au pont, que vingt mille Turcs, & un plus grand nombre de Tartares parurent sur l'autre bord du fleuve. Mahomet avoit perdu dans la campagne de Vienne dix-sept Bachas de mérite, il ne lui en restoit que trois de réputation. *Soliman* en étoit un ; né en Bosnie, Province qui nourrit des gens de tête, il cherchoit à se signaler pour monter au Visiriat, que la suite des évémens lui donna. Au premier bruit de la marche du Roi, il s'étoit avancé dans la Moldavie & la Valaquie, où les deux Cantacuzenes régnoient, *Démétrius* & *Serban*. On les avoit vus Jouailliers à Constantinople, où un de leurs ancêtres avoit porté la Couronne Impériale. Serban avoit des qualités, mais il entretenoit des correspondances suspectes avec Vienne & Moscou : *Je sais tout*, lui dit Soliman, *tu seras observé*. L'autre, indigne de son nom, étoit un Prince foible, sans talens, & peu propre à com-

An. 1684. mander dans un tems de crise; il le déposa & donna la Couronne de Moldavie à Cantémir, qu'il croyoit attaché aux intérêts de la Porte: c'étoit ce brave qui avoit sauvé les Sultanes devant Kaminieck. Après cet arrangement il se présentoit au Niester lorsqu'on l'en croyoit encore bien éloigné, & cette célérité fut soutenue d'une contenance ferme.

Il ne fut pas possible de jetter un pont en sa présence. Les Tartares n'en eurent pas besoin pour venir aux Polonois. Cette Nation que rien n'arrête, qui vit de peu, & qui sait tout souffrir, seroit encore la plus redoutable de la Terre, si elle avoit la Discipline Européenne. Telle qu'elle est, on craint plus ses ravages que ses armes. La Hongrie, en ce moment, se trouvoit très-heureuse d'en être débarrassée. Ils envelopperent l'Armée Polonoise, en la harcelant de tous côtés, sans vouloir engager une action, aussi prompts à fuir qu'à se présenter, toujours prêts à repasser le fleuve, s'ils s'y trouvoient forcés.

On voyoit parmi eux une Horde qui se distinguoit par l'audace & l'acharnement; c'étoit de ces Tartares *Lipka* qui avoient vécu sous les Loix de la Pologne en Lithuanie, & qui étoient retournés à leur origine par la Paix de Zurawno. Cet article du Traité fut plus funeste à la Pologne, qu'il ne lui parut d'abord. Elle perdoit des cultivateurs

& des Soldats qu'elle avoit inquiétés ſur la Religion Mahométane; car malgré la Loi de tolérance établie dans la République, il ſe trouve quelquefois des zélés puiſſans qui abuſent de leur pouvoir. Les perſécutés devinrens ſes ennemis les plus dangereux. Ils joignoient la ruſe à la haine & au courage. Habitués en Lithuanie depuis trois ſiecles, rien ne les diſtinguoit plus des Polonois. Ils en conſervoient l'habillement, les armes & la langue. Ils n'avoient perdu que ce qui auroit pu ſervir à les faire reconnoître, cette laideur naturelle aux Tartares, ces petits yeux, ce nez écraſé, ce teint baſané, fruits du climat d'où ils étoient ſortis. Polonois en tout, excepté dans le cœur, ils avoient ſurpris le Fort *Mienzibow*, d'où ils étendoient leur courſe dans la Ruſſie Noire. Ils ſe gliſſoient avec facilité dans les Villages, dans les Châteaux de la Nobleſſe, dans les Maiſons Religieuſes, faiſoient par-tout de grands dégats & beaucoup d'eſclaves. L'occaſion préſente augmentoit leur ardeur. Ils entroient dans le camp Polonois de nuit, & quelquefois de jour; ils enlevoient des équipages, ils ſe mêloient aux Fourageurs & les ſabroient. Il étoit défendu de leur faire quartier, mais on ſe trouvoit rarement dans le cas de cette ſévérité. An. 1684.

Pendant cette petite guerre, qui ne laiſſoit pas de fatiguer les Polonois, les

An. 1684. Turcs, ſur le bord oppoſé du fleuve, ſe contentoient d'empêcher le paſſage. Les deux Armées ſe regardoient ſans décider. Un Tartare diſtingué, qui avoit été autrefois à la Cour de Pologne pour traiter de la rançon de ſon frere, cria qu'il ſouhaitoit de voir encore le grand Roi. Jean fit répondre qu'il lui enverroit non ſeulement une eſcorte, mais des ôtages. Le Tartare repliqua que ſa ſeule parole valoit mieux que tous les ôtages, & qu'il viendroit le lendemain. On a ignoré ce qui rompit cette entrevue.

Cependant Kaminieck, l'objet de cette campagne, reſtoit à couvert; & l'Armée Polonoiſe ſouffroit beauconp dans un pays entiérement déſert. Lorſque Cuprogli, en 1672, avoit conquis la Podolie, Province ſi belle & ſi féconde alors, il avoit permis aux Polonois de ſe retirer avec tout ce qu'ils pourroient emporter avec eux. Ce n'étoit pas un ordre; mais il ne vouloit point de mécontens ſous les loix de la Porte. La Nobleſſe, le Clergé & les Maiſons Religieuſes donnerent l'exemple de la retraite; le Peuple ſuivit: conduite peu ſage pour une Province qui pouvoit eſpérer de rentrer un jour ſous la domination Polonoiſe. Les vainqueurs brûlerent donc les Villes & les Villages déſormais inutiles, & toute la Podolie n'exiſtoit plus que dans la ſeule Ville de Kaminieck. Un ſeul terrein cultivé s'étendoit l'eſpace de trois

lieues

eues depuis les glacis de la Place jusqu'aux ruines de Zwanieck, Ville autrefois considérable. L'Armée Polonoise consomma tout ce qu'elle put; le feu détruisit le reste jusqu'aux portes de Kaminieck. C'étoit faire du mal à l'ennemi, mais ce n'étoit pas le soumettre. An. 1684.

Un siege en forme d'une Place aussi forte où il y avoit une garnison de dix mille hommes, & en présence d'une Armée supérieure, devenoit impossible.

Jean voulut du moins élever une citadelle contre Kaminiek pour en préparer la chûte dans un tems plus favorable. Il choisit à une lieue de distance, un rocher isolé, baigné par la même riviere qui passe à Kaminieck, & peu éloigné du Niester. Il occupa son Infanterie & ses Dragons à le fortifier. Les Turcs ne virent pas ces travaux d'un œil tranquille; ils passerent le Niester pour les troubler. C'est ce que Jean souhaitoit, dans l'espérance d'amener une bataille; mais le Séraskier n'étoit pas de cet avis. Il se contenta d'escarmoucher sans cesse avec la Cavalerie Polonoise. Jean alloit souvent à lui, mais le Séraskier se retiroit incontinent sous le canon de la Place. Le Fort de la Trinité, (ce fut le nom de l'ouvrage qui s'élevoit) s'acheva en six semaines. Ce Fort où l'on mit une garnison, incommoda beaucoup la Place tout le tems qu'elle resta encore au pouvoir de l'ennemi. Elle ne pouvoit

An. 1684. plus recevoir ſes convois qu'en tirant le ſabre.

La ſaiſon s'avançoit. Jean prit le parti de ſe rapprocher de Léopol, où la Reine l'attendoit; mais en ſe retirant, toujours aſſiégé par les Tartares, il tâcha de les attirer dans quelque piege où il pût les battre. Il les tenoit dans une gorge, mais les Généraux objecterent la fatigue de la marche & l'approche de la nuit. Ils proposerent un Conſeil de Guerre au moment précieux qu'il falloit charger. Quelque grand qu'un Roi de Pologne ſoit dans la Guerre, il n'y eſt jamais abſolu. Les Tartares échapperent, & frémiſſant du danger qu'ils avoient couru, ils rallentirent leur pourſuite.

Cette campagne des Armées Chrétiennes ne reſſembloit pas à la précédente, qui avoit été couronnée par la Victoire. Les Moſcovites & les Vénitiens n'avoient encore rien tenté, & tandis que les Polonois manquoient Kaminieck, les Impériaux levoient le ſiege de Bude, après y avoir perdu vingt-huit mille hommes & cinq cens des meilleurs Officiers. Les aſſiégés, au milieu de leur joie, pleuroient leur Gouverneur tué ſur la breche, ce jeune Bacha qui avoit eu la gloire ſinguliere de battre le Roi Jean dans la plaine de Barcan. Il y avoit un mois que le ſiege étoit levé, lorſque Walſtein, Ambaſſadeur de Vienne, débitoit à la Cour de Pologne qu'on

avoit ſeulement renvoyé les malades & les bleſſés; fauſſe politique qui ſe démaſque bien vîte, & qui ne ſert communément qu'à ôter la confiance des Alliés pour la ſuite d'une guerre. Le Duc de Lorraine & le Roi Jean venoient d'apprendre qu'avec de grands talens on n'eſt pas toujours heureux: c'étoit le Viſir *Ibrahim* & le Séraskier de l'Armée de Kaminieck, *Soliman*, qui emportoient toute la gloire de cette campagne. Ce dernier préférant la prudence à l'éclat des batailles, avoit barré tous les projets de Jean. An. 1684.

Si on ſe rappelle que Kaminieck, outre le droit de conquête, droit ſi ſacré dans le Code des Souverains, avoit encore été aſſurée aux Turcs par le Traité de Zurawno, on ſent que la juſtice étoit de leur côté. Le ſuccès y fut auſſi: exemple ſur lequel on ne doit pas toujours compter.

Jean, peu content de ſon expédition, penſa du moins à faire jouir la Pologne des biens de la paix, au milieu d'une guerre dont on ne prévoyoit pas la fin. Au-lieu d'aller aux amuſemens de la Capitale, il n'abandonna plus les frontieres; & pendant qu'il contenoit les Tartares, milice toujours prête aux incurſions, le Noble jouiſſoit de ſa fortune, le Marchand faiſoit ſon commerce, les Terres étoient cultivées, & le Payſan vivoit. La Cour regrettant peut-être les délices

An. 1684. de Varſovie, tâchoit de ſe conformer au Prince dans cette vie guerriere. Les Ambaſſadeurs le trouvoient toujours botté. Il en arriva un ſous un habit Religieux. Un Religieux, ſujet peu digne de l'Hiſtoire, peut cependant y trouver place, lorſqu'il entre dans les affaires d'Etat. C'étoit le Jéſuite *Vota*, Savoyard de naiſſance, Autrichien d'inclination. Sans avoir le caractere d'Ambaſſadeur, il en apportoit l'eſprit. Il ſe couvroit du titre ſpécieux de Miſſionnaire député par l'Empereur en Moſcovie pour la réunion des Schiſmatiques. Il en revenoit, en diſant que le Czar n'avoit pas voulu écouter la premiere ouverture; mais qu'il ſe flattoit que le Ciel lui déſilleroit les yeux dans un autre voyage. On eût dit qu'il ne faiſoit que paſſer à la Cour de Pologne. Il étoit tout propre à s'y faire retenir.

Les Rois qui regnent ont beſoin de délaſſement plus que les Sujets. Jean n'avoit pas le talent de s'amuſer des hiſtoriettes de Cour, ni de ce jargon élégant qui ſe joue ſur des riens, en laiſſant l'ame toujours vuide. Il falloit à la ſienne des nourritures ſubſtantielles. Au milieu des travaux de la guerre il aimoit les Arts de la paix, la Muſique, la Peinture, la Poëſie, l'Eloquence. La Pologne peut-être auroit eu des *Lully*, des *le Brun*, des *Corneilles* & des *Boſſuet*, ſi ſon Regne avoit été moins agité de fac-

tions & de guerres. Il ſe repoſoit dans le ſein de l'Hiſtoire & des Sciences. En liſant, il avoit toujours le crayon à la main, & tous ſes coups de crayon ſur les marges étoient autant de traits de génie ou des remarques utiles. Qu'on me cite un grand homme qui n'ait pas aimé & protégé les Lettres, on l'aura trouvé dans les Annales des Tartares ou des Goths. Parlant cinq à ſix langues dès ſa jeuneſſe, il avoit encore appris l'Eſpagnol à cinquante ans. Tant de diſcours qu'il faiſoit au Sénat ou dans les Dietes, la plupart étoient en Latin, & le moyen dont on ſe ſervit pour engager Charles XII. enfant, à l'apprendre, fut de lui dire que le Héros de la Pologne le ſçavoit. An. 1684.

Le Jéſuite Vota, comme lui, outre les langues ſavantes, s'énonçoit facilement en François, en Allemand & en Italien. La Philoſophie ancienne & moderne, la connoiſſance des tems, des lieux & des Empires, les Religions, les Généalogies, mille anecdotes piquantes, gravées dans une mémoire heureuſe, tout cela, à quoi l'on fait peu d'attention dans la plupart des Cours, le rendoit intéreſſant aux yeux d'un Prince éclairé. Léopold avoit voulu le donner pour Précepteur à ſon fils, l'Archiduc Joſeph, mais il l'avoit jugé plus néceſſaire dans la négociation. Jean, mécontent de la Cour de Vienne, ſe refroidiſſoit dans la

An. 1684. ligue ; il falloit l'y conſerver. C'étoit le véritable objet de la miſſion du Jéſuite : ſuccès plus facile que la converſion des Ruſſes. Un Négociateur ſans caractere a les coudées bien plus franches. Vota n'exigeoit rien & ſe prêtoit à tout, même aux plaiſanteries des Courtiſans. Avide du commerce des Grands & de leurs careſſes, il ne paroiſſoit point fâché lorſqu'elles lui manquoient. Avide ſur-tout de la confiance du Maître qui devenoit ſujet à des inſomnies, on l'a vu cent fois coucher ſur le parquet d'une antichambre pour être toujours à portée de charmer ſes ennuis. Souple & inſtruit, nourri dans la Politique Italienne, ſavant dans les maneges du Négociateur, il apportoit des talens. Il commença par être agréable, il finit par ſe rendre néceſſaire au point que les Ambaſſadeurs & les Miniſtres de Pologne ne perçoient dans le Cabinet de Jean que lorsqu'il leur en ouvroit la porte. Le Grand-Chambellan même qui, ſans être en Pologne une des ſix grandes Charges, a la belle prérogative d'entrer à toute heure, n'entroit plus avec la même facilité. Rien n'irrite plus les Grands, & ne jette plus de mépris ſur le gouvernement, que lorſqu'on voit le Cloître en crédit à la Cour. Un Palatin, Martin Matczinski, fit faire un tableau qui repréſentoit une longue Proceſſion, dont la marche étoit fermée par un Jéſuite qui battoit la meſure. Ce

Religieux étoit ſuivi d'un Roi : deux autres Jéſuites tenoient devant lui un Livre de Muſique ſur lequel il paroiſſoit fort attentif. An. 1684.

Vota n'indiſpoſoit pas ſeulement les Polonois. Il donna des ombrages à Verſailles ; car ſi Léopold vouloit retenir Jean dans la ligue, Louis XIV. aſpiroit à l'en détacher. Le Marquis de Béthune arriva, non plus avec le titre d'Ambaſſadeur, comme autrefois, mais ſous prétexte de venir faire ſa cour à la Reine ſa belle-ſœur. Il venoit pour détruire ce que le Jéſuite édifioit.

Il y avoit long-tems que la Pologne n'avoit vu la Cour de ſes Rois auſſi brillante : des Seigneurs étrangers qui voyageoient pour la connoître, des Ambaſſadeurs extraordinaires qui venoient former des alliances, de jeunes Princes qui vouloient apprendre la guerre ſous un Héros, des Savans même qui cherchent toujours les Rois inſtruits. Jean étoit digne de les entendre : c'étoit ſurtout à ſa table. Il aimoit tous les plaiſirs de la ſociété, mais aſſaiſonnés par la ſaine Philoſophie, ſans laquelle la ſociété n'a point de charmes durables. L'inſtruction en tout genre avoit coûté à Jean beaucoup d'application, de réflexions & de veilles. Il en cueilloit les fruits dont la douceur étoit ſouvent mêlée d'amertume. C'eſt la condition des

choses humaines, quel que soit le rôle que l'on joue.

An. 1685. La Diete dont je vais rendre compte, l'aigrit à l'excès. Il l'indiqua à Varsovie pour le mois de Février. La Loi la vouloit à Grodno en Lithuanie. Jean avoit expliqué dans les Universaux la raison de cette infraction, fondée sur le grand éloignement de Grodno aux frontieres, où il seroit impossible d'arriver à tems pour entrer en campagne. Les Lithuaniens peu touchés de cette raison s'assemblerent entr'eux à Grodno, créerent un Sénat & une Chambre des Nonces, tandis que les Polonois se rendoient à Varsovie. Ce schisme pouvoit déchirer la République. Il y eut un mois de négociation. Jean fit proposer à l'assemblée de Grodno de faire élire un Lithuanien pour Maréchal de la Diete, & de donner le nom de Diete de Grodno au Conseil de la Nation tenu à Varsovie. Les Lithuaniens consentirent. C'est ainsi que la politique concilie quelquefois les hommes par des mots en place des choses.

La Diete de Grodno s'ouvrit donc à Varsovie, mais la paix n'y régna pas. Le Grand-Chancelier de Lithuanie, *Paç*, étoit mort depuis peu. Un autre Paç (*a*), qui avoit déjà vu le Grand-Généralat sortir de sa Maison pour honorer

(*a*) Paul-Michel, Staroste de Samogitie, le seul Staroste qui ait place au Sénat.

celle des *Sapieha*, s'étoit flatté du moins d'obtenir cette autre dépouille. Il est vrai que Jean qui commençoit à craindre de trop élever les Sapieha, les avoit oubliés en cette occasion, mais ce n'étoit point en faveur de Paç. Il avoit nommé à cette place éminente *Oginski*, Palatin de Troki ; & cela dans un Conseil Privé à Javorow, Lieu de plaisance qui lui appartenoit dans la Russie Rouge. Cette nomination étoit illégale. Elle auroit dû se faire en pleine Diete ; usage salutaire, parce qu'un Roi craint bien plus de faire un mauvais choix en face de la Nation, que vis-à-vis de ses Complaisans & de ses Ministres. An. 1685.

Cette discussion fermenta parmi les Lithuaniens. Les uns rejettant Oginski, demandoient un autre Chancelier. Tous vouloient du moins une nouvelle nomination du même ; & qu'il prêtât serment à la Diete, afin de conserver le respect qui étoit dû à la Loi. Paç, comme le plus intéressé, fut le plus véhément. Son éloquence fut si audacieuse, que le Roi s'oubliant encore plus que lui, porta la main sur la poignée de son sabre, & le tirant à moitié, lui dit : *Ne m'obligez pas à vous faire sentir la pesanteur de mon bras.* Paç, le moins patient des hommes & le plus haut, répondit par un geste pareil, qu'il accompagna de ces paroles : *Souvenez-vous qu'au tems de notre égalité vous avez senti vous-même*

An. 1685. *ce que je savois faire en ce genre.* Réponse qui faisoit allusion à un combat singulier où ils s'étoient mesurés dans leur jeunesse, ou peut-être à quelque Diétine où ils avoient argumenté à coups de sabre.

Quand on se représente cette scene publique entre le Roi & le sujet, on frémit de l'audace du sujet : malheur aux Nations libres qui ne savent pas distinguer la liberté de la licence !

La Séance continua, & toujours dans la même obstination des esprits contre la volonté du Roi. Il eût bien voulu ne s'être pas tant avancé. On lui opposoit le bouclier de la Loi avec lequel il avoit fait reculer autrefois le Roi Michel son prédécesseur : mais emporté par le pouvoir Souverain, il ne pouvoit se résoudre à reculer lui-même. Ce n'est pas qu'il ne connût les Loix, & ordinairement il les respectoit. C'étoit la Reine qui, abusant de la tendresse conjugale, l'avoit jetté dans ce précipice. Elle imagina un moyen de l'en tirer. Elle fit demander aux Nonces Lithuaniens par quelle autorité leurs Diétines préliminaires à la Diete avoient été convoquées ; & comme ils ne purent disconvenir que c'étoit par l'autorité de ce même Grand-Chancelier dont ils contestoient la nomination, on leur intima qu'ils n'étoient pas Nonces si ce Magistrat n'étoit pas légitime. Les Nonces

vouloient reſter Nonces. Quand on prend les hommes par leur intérêt, on eſt ſûr de réuſſir. La conteſtation alloit finir à la ſatisfaction du Roi : mais Oginski, ſaiſiſſant ce moment où les volontés ſe rapprochoient, voulut, pour rendre ſa nomination plus ſtable, prêter un nouveau ſerment à la République ; ce qui déplut à la Cour. An. 1685.

La Reine montra encore dans cette Diete ce que peut la ruſe où la force manque. La Charge de Vice-Chancelier du Royaume étoit vacante ; elle vouloit en revêtir l'Evêque de Varmie (*a*), *Radziowski*, parent du Roi. Les deux places étoient incompatibles ſelon les Loix. Elle fit déclarer l'Evêché vacant ; & Radziowski, quelques jours après, ſe retrouva Evêque de Varmie & Vice-Chancelier. La Loi étoit éludée. Mais tout cela indiſpoſoit une Nation qui aime mieux ſes Loix que ſes Rois. Au reſte, la place dont il étoit queſtion, ſeroit à peine regardée par un homme de qualité dans d'autres Etats de l'Europe. Radziowski étoit cependant proche parent du Roi ; c'eſt qu'en Pologne tout ce qui a rapport à la grande adminiſtration publique n'eſt au-deſſous de perſonne.

(*a*) Varmie eſt une Province enclavée dans la Pruſſe. La Ville Epiſcopale eſt Hierſberg. L'Evêque prend le nom de la Province dont il eſt Prince Souverain, comme Chef du Chapitre dans lequel réſide la Souveraineté.

An. 1685. Il y avoit une négociation épineuſe avec la France, qu'il falloit enfin terminer. Son Ambaſſadeur en Pologne, le Marquis de Vitry, avoit été inſulté dans ſon Hôtel. Des Domeſtiques qu'on voulut faire paſſer pour yvres, (ils l'étoient peut-être) y avoient tiré quelques coups de piſtolet. Jean ne ſe preſſoit pas de réparer l'outrage. Louis XIV. qui, pour de pareilles inſultes, avoit obligé l'Eſpagne, Rome & la République de Genes à des ſatisfactions ſolemnelles, en vouloit une de la Pologne. Le Marquis de Béthune, chargé ſecrettement de la pourſuivre, eut beaucoup à travailler. Il avoit affaire à des Républicains. Point de Grand qui voulût ſe prêter au perſonnage de l'excuſe. Il s'en trouva un enfin. Ce fut le Grand-Chancelier de la Couronne, *Wielopolsky*, qui avoit épouſé une Sœur de la Reine. Il fut reçu à Fontainebleau avec pompe, comblé de marques d'eſtime, & il emporta dans ſa Patrie le portrait du Monarque François enrichi de diamans. Tout cela donnoit du goût pour l'excuſe à quelques Particuliers, mais la République ſe croyoit humiliée.

La campagne qui s'ouvroit, fit diverſion à ce mécontentement. Jean dans un Conſeil reprit le projet de l'année précédente; c'eſt-à-dire, d'entrer dans la Moldavie pour forcer le Hoſpodar à ſe déclarer en faveur de la Pologne, &

ſe ſervir avantageuſement de lui pour ſoumettre Kaminieck. Le recouvrement de ce boulevard auroit fait oublier à la Nation tous les maux d'une guerre ſi longue. L'Armée s'aſſembloit déjà. Une maladie arrêta le Roi. La Cour de Vienne y trouva du myſtere. Elle crut que le Marquis de Béthune l'emportoit ſur ſon Jéſuite, & que Jean vouloit rendre ſa diverſion moins redoutable aux Turcs, en ne ſe mettant pas à la tête des troupes. Vienne ſe trompa, la maladie étoit réelle. An. 1685.

Le Grand-Général Jablonowski ſe chargea volontiers des événemens ; car toutes les fois qu'un Roi, tel que Jean, commandoit, il étoit tout naturel à l'Europe de ne voir que lui, & les Généraux s'étoient plaints plus d'une fois qu'il leur ôtoit tout l'honneur des expéditions.

Tandis que l'Armée marchoit, Jean reçut une nouvelle qui le conſterna. L'Archiducheſſe, promiſe par Léopold au Prince Jaques, épouſoit l'Electeur de Baviere ; & il auguroit de-là ce qu'il devoit attendre de l'autre promeſſe qui regardoit l'aſſurance de la Couronne de Pologne dans ſa Maiſon par les intrigues, l'argent & la puiſſance de la Cour de Vienne. Naturellement vif & bouillant il ſe fit violence pour diſſimuler juſqu'à la fin de la campagne, & prendre ſon parti ſelon le tems. Jablonowski avoit dans ſon Armée quelques François

An. 1685. qui venoient apprendre le métier de la Guerre. Le Marquis de Souvré, second fils de Mr. de Louvois, en étoit un. L'apprentiſſage fut dur. Le Grand-Général, au-lieu de tenter le paſſage du Nieſter à la hauteur de Choczin, comme le Roi avoit fait dans la campagne derniere, ſans y pouvoir réuſſir, paſſa le fleuve en remontant vers la ſource à Halicz (*a*); & il entra par la Pokucie dans la Bucovine, Forêt de trente lieues de longueur ſur autant de largeur, depuis les Monts Carpates juſqu'au Nieſter. Avant les guerres des Turcs & des Polonois, elle étoit peuplée & cultivée dans les vuides que l'on voit encore. Si on y joint la Pokucie & la Podolie, Provinces limitrophes, on a près de cent lieues de ruines, monumens déplorables de la fureur des hommes qui ne peuvent ſe ſouffrir ſur une terre où ils ont ſi peu de tems à reſter. Une branche détachée des Carpates s'avance dans la Bucovine, & y verſe des eaux abondantes. Les rivieres, les marais & la montagne y forment des défilés extrêmement difficiles.

L'Armée avoit déjà franchi les deux tiers de la Forêt, & campoit ſur un terrein découvert, lorſque les coureurs vinrent annoncer que l'ennemi paroiſſoit. On entendit bien-tôt les gros tambours

(*a*) Cette Ville autrefois conſidérable & Capitale du Royaume d'Halicz, eſt à préſent très-petite avec un Château fort ſur le Fleuve.

des Janissaires, doubles des nôtres en tout sens. Ils les battent par les deux bouts, de la main droite avec la baguette ordinaire, & de la gauche avec une houssine. De jeunes gens accompagnent avec deux especes d'assiette d'un métal fort sonore, qu'ils frappent en cadence l'une contre l'autre. Ce mêlange forme un bruit de guerre très-éclatant. An. 1683.

Les deux Armées se mirent en bataille, un défilé entre deux. La partie n'étoit pas égale. Quarante mille Turcs & autant de Tartares devoient écraser trente mille Polonois. Ceux-ci n'osoient passer le défilé devant cette multitude, mais ils souhaitoient qu'elle le passât pour en venir aux mains. Le Séraskier Soliman avoit un autre projet. Il éleva des redoutes sur le bord du défilé avec des lignes pour joindre les ouvrages. Il détacha trente mille Tartares pour s'emparer des derrieres par où les Polonois pouvoient se retirer. Des abbatis d'arbres embarasserent tous ces passages, déjà très-difficiles par eux-mêmes. Les Tartares s'étoient dérobés insensiblement à la faveur des bois & de la nuit, en sorte que les Polonois ne s'apperçurent de leur situation qu'au moment du désespoir. Une Armée en face, une autre derriere, une riviere bordée de rochers sur la droite, (le Pruth,) des marais & un côteau fort élevé sur la gauche, côteau que l'ennemi occupoit: c'étoient

An. 1685. des *Fourches Caudines* où Soliman comptoit bien les faire paſſer ſous le joug. Chaque jour conſumoit les vivres & augmentoit la terreur. Quelques Soldats encore plus effrayés que les autres paſſerent le Pruth, gagnerent à toutes jambes la frontiere où ils répandirent l'allarme, en criant que tout étoit perdu. La conſternation fut générale. On voyoit déjà les Tartares où ils n'étoient pas. Les habitans de la campagne ſe ſauvoient dans les Villes, & les Villes s'attendoient à être forcées. Ce bruit groſſiſſant comme un torrent, parvint juſqu'au Roi qui rétabliſſoit ſa ſanté à Zolkiew, non loin de la frontiere. Encore foible il ſe mit à la tête de la Nobleſſe des Provinces voiſines & de quelques troupes Lithuaniennes, qui, venant de fort loin, n'avoient pu joindre l'Armée. Il n'eut pas le tems d'arriver à la cataſtrophe.

Jablonowski, après quinze jours, ſentant encore plus toute l'horreur de ſa ſituation, tant de braves gens qui n'avoient à choiſir que la mort ou l'eſclavage, ſa Patrie ſans Armée, ſon nom ſans gloire, fit un mouvement qui mit un grand Bois entre l'ennemi & lui. Ce n'étoit encore rien. Dans cette nouvelle poſition, il imagina une retraite qui paroiſſoit impratiquable. Il avoit à dos un Bois d'aunes, dont le fond étoit un marais tout propre à engloutir hommes & chevaux. Il fit prendre la coignée; les

les arbres tomberent à côté les uns des autres, les branchages par dessus; deux ponts s'établirent à passer cinq chariots de front Les équipages commencerent à défiler à l'entrée de la nuit du 8 au 9 Octobre. La Cavalerie les suivit de près. Il n'en restoit que quinze Escadrons à passer lorsque le jour parut. L'Infanterie & les Dragons avec une partie du canon fermoient la retraite. Cette arriere-garde étoit commandée par un homme qu'on ne surprenoit jamais. C'étoit Konski, ce Général d'Artillerie, que la bataille de Vienne avoit déjà tant illustré. Il avoit tenu son Infanterie & ses Dragons en bataille toute la nuit An. 1685.

Les Turcs déboucherent du grand Bois qui faisoit face aux Polonois. Ce fut d'abord de la Cavalerie qui vint charger avec son impétuosité ordinaire; mais elle fut si maltraitée qu'elle rentra dans le Bois pour laisser le champ de bataille à d'autres Escadrons tout frais. Ces charges de Cavalerie, réitérées dix à douze fois, se succédoient si rapidement, qu'à peine les Polonois avoient-ils le tems de recharger. Les hommes & les chevaux tomboient de part & d'autre, & le carnage ne faisoit que commencer. Les combattans avoient peut-être besoin d'un ame plus ferme que dans un pays découvert. L'éloignement des terres habitées, la Forêt qui obscurcissoit le jour, les cris

An. 1685. des Tartares & des Turcs mêlés au bruit du canon, que la nature du lieu enfloit & multiplioit, tout redoubloit l'horreur de cette vaste solitude, où les bêtes sauvages étoient moins cruelles que les hommes.

Il y eut quelques minutes d'inaction. Les Janissaires, qui n'avoient pas encore combattu, se flattoient de terminer en se baignant dans le sang. Le Cavalerie qui les soutenoit, frémissoit de tant de résistance de la part d'une petite troupe. C'est ici où les Polonois invoquerent le désespoir, souvent plus actif que la gloire même. L'arme à feu n'étoit plus comptée. Le sabre du côté des Turcs & la hache-d'armes dans les mains Polonoises, alloient décider. La Cavalerie de la République, comme celle de toutes les Nations se sert du sabre. L'Infanterie & les Dragons se battoient avec la hache-d'armes: les Romains en faisoient usage; fer extrêmement tranchant, avec un manche long de cinq pieds; non seulement tranchant, mais pointant. Jamais peut-être on n'inventa une arme plus meurtriere dans une mêlée. Le Soldat s'en servant à deux mains, faisoit sauter autant de bras & de têtes qu'il en pouvoit atteindre. La tête même d'un cheval se partageoit sous le coup. On dit que dans la fameuse victoire que *Procope le rasé*, successeur de Zisca, gagna contre l'Empereur Sigismond, au quinzieme siecle, ses Soldats se servirent de

ces ſortes de haches, nouveauté qui leur An. 1685. donna la victoire. Ce fut auſſi avec cette arme que les Polonois triompherent. Il y eut de part & d'autre autant de fureur que de bravoure : plus de conduite du côté des Polonois. Les Janiſſaires, perdant plus qu'eux, furent enfin obligés de regagner le Bois, & le combat finit. Onze à douze mille hommes s'étoient battus pendant dix heures contre quarante mille.

Sans parler du courage, trois choſes avoient ſauvé la petite Armée. D'abord le terrein, qui ne permit pas aux Turcs de préſenter un front plus étendu que celui des Polonois : enſuite la mal-adreſſe du Général de l'Artillerie Turque, qui, au lieu d'amener ſon canon ſur le bord du Bois d'où il auroit foudroyé l'ennemi, s'aviſa de le placer ſur un côteau fort élevé. Le canon pointé du haut en bas, ſi le boulet touchoit, il entroit d'abord en terre, & ne faiſoit aucun bond ; mais ces avantages devenoient inutiles ſans la capacité de Konski. Il avoit couvert ſes Bataillons de chevaux-de-friſe ; il s'étoit fait un rempart de chariots ; il avoit placé ſon canon au point du plus grand effet. Tous les Corps ſe ſoutenoient les uns les autres, comme les baſtions d'une fortereſſe mobile. On eût dit que toute cette arriere-garde n'étoit qu'un ſeul Bataillon qui faiſoit des évolutions dans un camp de plaiſir.

AN. 1685. Le peu de Cavalerie qui se trouvoit-là, sans être sous ses ordres, s'y livra d'aussi bonne grace que l'Infanterie & les Dragons. Jamais personne n'eut une valeur plus froide. L'Officier & le Soldat lui crioient de se ménager pour le salut général: *Je ne suis pas blessé*, répondoit-il, *& j'en vois parmi vous qui combattent avec des blessures.* Cette journée laissa dans la Nation une si haute idée de lui, qu'à la mort du Roi *Jean* elle le mit au rang des Candidats pour le Trône, où ses vertus civiles le portoient aussi. Il se contenta de vivre & de mourir premier Sénateur. Les lauriers dont il venoit de se couronner, ne se flétriront jamais.

La nuit approchoit. L'ennemi ne reparoissant plus, la retraite s'acheva. On rejoignit la Cavalerie, qui, pendant toute l'action, s'étoit tenue en bataille dans une petite plaine au-delà du Bois d'aunes, toujours exposée à être attaquée par les Tartares qui l'observoient. Au reste si Konski avoit l'honneur de cette fameuse retraite, Jablonowski avoit celui de l'avoir imaginée, lorsqu'elle paroissoit impossible.

L'Armée, en se retirant, trouva d'abord devant elle ce fossé si connu, que l'Empereur Trajan fit creuser lorsqu'il soumit les Daces (*a*). L'ouvrage s'étend depuis les Carpates jusqu'au Niester,

(*a*) Aujourd'hui Hongrois, Valaques & Moldaves.

en traverſant la Bucovine. C'étoit une borne de l'Empire Romain du côté des Sarmates, & Trajan ſembloit dire à ſes Succeſſeurs : *Ne la paſſez pas.* An. 1681.

A peine fut-on au-delà que l'ennemi reparut comme pour tenter une action déciſive. Les Polonois, encouragés par le ſuccès, revinrent au foſſé & ſe formerent en bataille. Ils n'eurent à eſſuyer que du canon, auquel ils répondirent par le leur. Tous les jours que l'on employa encore à ſortir de la Bucovine, reſſemblerent, ou peu s'en fallut, à celui-là. On alloit de défilé en défilé, ſuivi, harcelé ſans ceſſe, mais ſans être battu. La fin de la Forêt termina la pourſuite.

Néanmoins Jablonowski tint encore la campagne pendant trois ſemaines, pour empêcher les incurſions des Tartares, qui dûrent être fort mécontens. Le butin eſt l'unique ſolde qu'ils reçoivent du Grand-Seigneur : ils retournerent les mains vuides pour être traités par leurs femmes de lâches, d'hommes efféminés & indignes de porter les armes : humiliation domeſtique qu'ils redoutent plus que les dangers de la guerre.

Les armes Polonoiſes remportoient beaucoup de gloire, mais nul avantage. Le Moldave n'étoit point ſoumis. Kaminieck reſtoit aux Turcs. Tout l'objet de l'armement étoit manqué.

Il n'en alloit pas de même des autres

An. 1685. Puiſſances de la Ligue Chrétienne. Tandis que la Pologne occupoit une partie des forces Othomanes, le célebre *Francesco Moroſini* attaquoit l'ennemi commun dans la Grece. On l'avoit accuſé en plein Sénat d'avoir trahi Veniſe, en capitulant pour la Ville de Candie. Ces accuſations, quelquefois injuſtes, conſervoient les Grecs & les Romains dans la vertu. L'accuſé avoit été défendu avec véhémence, & il ſe juſtifioit encore mieux en prenant la Morée, ce pays autrefois ſi fameux ſous le nom de Péloponneſe, lorſque Corinthe, Argos, Sparte produiſoient des hommes. Veniſe, à l'imitation des vrais Romains, appella ſon Héros *le Péloponnéſiaque*.

Vienne gagnoit encore plus que Veniſe. Le Duc de Lorraine avoit battu devant Strigonie le Viſir Ibrahim, Général d'un plus grand mérite que ſon prédéceſſeur Kara-Muſtapha, ſans être plus heureux. Neuhauſel, l'un des boulevarts de l'Empire Turc en Hongrie, fut emporté d'aſſaut. Il s'y paſſa des excès de barbarie, que les Turcs reprocheront éternellement aux Chrétiens. De toute cette malheureuſe Ville il ne reſta qu'une trentaine de Janiſſaires, qui s'étoient cachés lorſqu'ils virent que tout étoit perdu. Le Kiaïa qui les commandoit, fut mené à Vienne, où, après avoir tenté ſans ſuccès de forcer ſa Garde, il ſe tua d'un coup de piſtolet. Sur

la fin de l'aſſaut, que la Ville ne repouſſoit plus, on n'épargna pas même les Eſclaves Chrétiens que les Aſſiégés avoient forcés à prendre les armes. Les premiers Guerriers qui s'aviſerent d'avaler leur or, ont occaſionné bien des forfaits pour la ſuite des ſiecles. On voyoit les femmes de l'armée Allemande éventrer des Turcs encore palpitans pour chercher la fortune dans leurs entrailles. Des Princes François (*a*), qui s'étoient échappés de la Cour de Louis XIV. pour faire cette campagne, en remporterent autant d'horreur que de gloire. L'Abbé de Savoie, qui renonçoit à la France, ne revint pas avec eux. Il commençoit alors cette belle carriere qui l'a immortaliſé ſous le nom de Prince Eugene. An. 1685.

Jean achevoit de rétablir ſa ſanté à Zolkiew, non en s'abandonnant à ces ménagemens outrés qui entretiennent la foibleſſe, mais en ſe livrant à l'exercice de la chaſſe. On a toujours dit que la chaſſe eſt l'image de la guerre. Cette image, en Europe, eſt aſſez généralement petite. La Pologne l'aggrandit à l'exemple de l'Aſie, où les Souverains chaſſent avec une Armée. Jean entretenoit cinq cens Janiſſaires, vrais Turcs, pris dans les combats, conſervant leurs armes & leurs vêtemens. On leur mar-

(*a*) Les Princes de Conti, de la Roche-ſur-Yon, & de Turenne, celui qui fut tué à la bataille de Steinkerque.

An. 1685. quoit une enceinte dans une Forêt; ils tendoient les filets en laiſſant une ouverture qui répondoit à la plaine. Des chiens tenus en leſſe formoient un croiſſant à une aſſez grande diſtance. Derriere eux, le Roi, les Veneurs & les curieux décrivoient une même ligne. Le ſignal donné, d'autres chiens perçoient dans la Forêt, & chaſſoient indifféremment tout ce qui ſe rencontroit. Bientôt on voyoit ſortir des Cerfs, des Elans, des *Aurox*, Taureaux ſauvages d'une beauté, d'une force & d'une fierté ſinguliere, des Loups-Cerviers, des Sangliers, des Ours, & chaque eſpece de chiens attaquoit la bête qui lui étoit propre. La bête ne pouvoit ni rentrer dans la Forêt, ni s'arrêter aux filets, parce que les Janiſſaires y veilloient. Les Veneurs ne ſe mêloient du combat que lorſque les chiens étoient trop foibles. Cette multitude d'hommes, de chevaux, de chiens & d'animaux ſauvages, le bruit des cors, la variété des combats, tout cet appareil de guerre, orné d'une magnificence convenable, étonnoit les curieux du Midi; & la République ne murmuroit point de cette dépenſe, parce qu'elle n'étoit point à ſa charge.

An. 1686. La Chaſſe ne fut pas le ſeul amuſement du Prince. Comme la Nation ne s'aſſembloit pas cette année, & qu'il étoit incertain ſi elle reprendroit les ar-

mes, il avoit du loisir. Une Nation jouit, lorsqu'un Roi laborieux se délasse. Il se livra au plaisir de bâtir. Il choisit une situation charmante sur les bords de la Vistule, à deux lieues de Varsovie. Villanow sortit de terre, & l'Architecture de l'Italie vint embellir le Nord. Jean se plaisoit à voir élever cet édifice, sans oublier son ressentiment contre Léopold. Il éclata, prêt à quitter la ligue. Léopold sentit qu'il falloit lui présenter quelque nouvel appât pour l'y retenir. Il lui fit proposer la conquête de la Moldavie & de la Valaquie pour en mettre la Souveraineté dans sa Maison, lui promettant un Corps de Troupes Allemandes, qui s'avanceroit des bords du Danube pour lui prêter la main. Ces deux Provinces Chrétiennes, autrefois dépendantes du Royaume de Hongrie, sont devenues de véritables Fiefs de l'Empire Turc sous le victorieux Soliman. Ses successeurs en vendent la Principauté au plus offrant. Le Hospodar Duca, qui est mort prisonnier en Pologne, avoit été domestique d'un Marchand d'Yassi, avant que d'être assez riche pour se faire Prince. La Valaquie a eu aussi des Hospodars dont la naissance ne valoit pas mieux. Cette double Couronne tentoit Jean. An. 1686.

D'un autre côté Mahomet, qui essuyoit perte sur perte, lui fit offrir, pour le détacher de la ligue, la restitution de

An. 1686. Kaminieck avec des ſommes conſidérables pour dédommager la Pologne des frais d'une guerre ſi longue.

Jean, placé entre la République & ſa Maiſon, ne fut pas aſſez grand pour faire un bon choix. Entraîné par les inſinuations du Jéſuite Vota, par les ſollicitations de la Reine, & par la voix du ſang, il ſe détermina pour ſa Maiſon, laiſſant à la fortune les intérêts de la Pologne. Il colora pourtant ſon expédition du beau prétexte de ne conquérir que pour elle, & de lui rendre Kaminieck avec plus de gloire en coupant tous les ſecours que la Place ne recevoit que par la Moldavie.

Il y avoit longtems que la Pologne n'avoit vu une Armée auſſi belle & auſſi nombreuſe. Elle approchoit de quarante mille combattans. Les Généraux avoient bien ſervi le Roi, ce qui ne leur arrive pas toujours. Le Prince Jaques, regardant déjà un Trône qu'il falloit mériter, tâchoit de ſe faire un nom, en partageant les travaux de la guerre, & c'étoit pour lui qu'on alloit conquérir: projet qui n'étoit ſu que de peu de perſonnes; car la multitude, Officiers ou Soldat, ignore toujours pourquoi elle ſe bat, & ne s'en bat pas moins bien.

Les difficultés effrayantes qu'on avoit éprouvées dans la derniere campagne, dont celle-ci étoit une répétition, n'empêcherent pas de reprendre la même route. La ſeule différence que Jean y

mit, ce fut d'établir en marchant, des postes fortifiés de distance en distance depuis la frontiere de Pologne jusqu'à la capitale de la Moldavie. Ces Forts avoient pour objet d'assurer les Couriers & les Convois qui devoient arriver de si loin. An. 1686.

Quand l'Armée traversa la Bucovine, où elle s'étoit vue au moment de périr dans la campagne précédente, on jetta des ponts sur tous les passages qui pouvoient retarder la marche ou empêcher le retour. On se trouva sur ce théâtre de sang où Konski avoit si bien mérité de la République, & où il reçut encore les remercîmens du Roi & de l'Armée. On y voyoit encore des tas d'ossemens qui rappelloient à l'un son ami, à l'autre son frere ou son pere, & qui faisoient souhaiter l'occasion de les venger. Le Roi s'assura de ce défilé par une redoute bien palissadée & garnie de troupes. De-là, poursuivant sa marche en côtoyant le Pruth, il entra dans les vastes plaines de la Moldavie. C'étoit au mois de Juillet. L'Armée y souffrit excessivement de la chaleur. Le Ciel, depuis trois ans, refusoit de la pluie à ce climat, déjà chaud par lui-même. Les étangs & les lacs étoient presque à sec. Le Bahilouf, riviere grande comme la Marne, n'avoit plus de cours. Les terreins marécageux montroient des crevasses qu'on auroit prises pour des gou-

An. 1686 fres. Mais un phénomene étonnoit. La terre, malgré cette aridité, étoit couverte d'une herbe haute de deux pieds, très-épaisse & excellente. On n'y appercevoit point de troupeaux. Il y en avoit eu autrefois, parce qu'il y avoit eu des hommes: mais la guerre, ce métier si glorieux, avoit tout détruit. On ne trouvoit que des Villes dont les ruines hérissées de chardons & d'orties, servoient de retraite aux serpens. Telles étoient *Pérérita*, *Chocava*, *Sorock*, *Stefanouf*, *Felki*, *Gallaez*, & beaucoup d'autres. La plupart devinrent des Places d'armes pour favoriser l'expédition. On comprend quelle devoit être la difficulté de vivre dans un Pays sans habitans & sans culture. Les Armées du cœur de l'Europe devroient demander à celles du Nord comment elles font pour subsister par-tout. Cela suppose un grand ordre dans les Convois, une grande sobriété dans l'Officier & le Soldat, beaucoup de modestie dans les équipages qui embarrassent & affament une Armée. Entre deux Nations qui se font la guerre, il y a tout à parier pour celle qui pratique la frugalité.

Si toute la Moldavie eût ressemblé à la partie orientale qu'on traversoit, on eût marché à la conquête d'un désert. Mais la partie occidentale étoit bien peuplée & bien cultivée; terre excellente que le Laboureur ne fait que remuer

une fois ſans aucun engrais pour voir croître la plus belle moiſſon. An. 1686.

Le Prince de Moldavie ſe nommoit *Conſtantin Cantémir*, celui que Soliman avoit ſubſtitué en 1684. au foible *Cantacuzene*. C'étoit l'ayeul de ce Prince Cantémir, que nous avons vu Ambaſſadeur de Ruſſie en France, après l'avoir été en Angleterre. Il n'attendit pas que l'Armée fût aux portes de ſa Capitale pour ſe ſoumettre. On ſortoit à peine de la Bucovine, lorſqu on vit arriver un Seigneur de ſa Cour. Cet Envoyé dit à Jean, que ſon Maître s'applaudiſſoit de ſe voir bien-tôt délivré du Joug Otthoman pour paſſer ſous les Loix de la Pologne; qu'il étoit faché de ne pas venir lui-même ſaluer un ſi grand Roi; & que s'il avoit pris le parti de l'attendre dans ſa Capitale, c'étoit pour empêcher le peuple de fuir.

Jean, charmé de conquérir ſans faire verſer des pleurs, précipita ſa marche juſqu'à la plaine de Cetzora, où il s'arrêta. Cette plaine lui montroit le ſang & les lauriers de ſon ayeul maternel: les retranchemens où le fameux Zolkiewski avec trente mille Polonois avoit repouſſé une Armée de cent mille Turcs & Tartares: la pyramide encore ſubſiſtante où les mânes de ce Héros diſoient aux paſſans: *Apprenez de moi combien il eſt doux & glorieux de mourir pour la Patrie.* Cette maxime étoit gravée dans le cœur de

An. 1686. Jean dès sa plus tendre jeunesse. On ne compte que six lieues de la plaine à la Capitale: un détachement de huit mille hommes en alla prendre possession sans la moindre résistance; les moissons étoient sur pied: tenir l'Armée dans l'éloignement, c'étoit ménager la Ville.

Jassi, riche par son commerce avec l'Asie, est une grande Ville toute ouverte, sans portes & sans murailles; mais on y voit une douzaine de vastes Châteaux bien fermés & flanqués de tours terrassées. Tous ont du canon & des magazins d'armes pour se défendre. Ce sont autant de Monasteres, où des Moines Grecs font leur salut sous la protection du Turc. Le Christianisme n'a point de Moines aussi anciens. Saint Basile fut leur Patriarche au quatrieme siecle; mais il y avoit longtems que les Perses & les Indiens, au sein de l'Idolâtrie, avoient des Moines. L'Occident s'est livré plus tard à l'inaction de la vie contemplative. C'est dans ces Forteresses Basiliennes que le Peuple cherche un asyle, lorsque les Tartares viennent à passer. On ne voit peut-être nulle part autant de Moines rassemblés; car le même spectacle se montre sur un côteau en face de la Ville. Cette grande quantité d'hommes qui consomment & ne produisent rien, diminue les richesses de la Ville & les revenus du Hospodar. L'ignorance où ils vivent doit

moins s'attribuer à leur paresse, ou aux An. 1686.
bornes de leur esprit, qu'à l'esclavage; & on s'apperçoit en général qu'on tireroit un grand parti des Moldaves du côté des Armes, des Arts & des Sciences, si on les mettoit en liberté. Comme le Prince qui les gouverne achete cette Souveraineté, c'est ensuite au Peuple à rembourser l'Acquéreur. Yassi avoit donc à gagner en changeant de domination.

Jean, s'approchant en personne, vit venir au devant de lui l'Evêque, le Clergé, les premiers de la Ville & le Peuple: mais il fut étonné de ne pas voir l'Hospodar. La situation du Cantémir étoit des plus critiques. Il avoit un fils en ôtage à Constantinople avec quatre Barons du Pays, pour répondre de sa fidélité; & il voyoit une Armée Chrétienne prête à fondre sur lui, sans rien espérer, pour le moment, de l'Armée Turque, encore trop éloignée pour le défendre. Il prit le parti d'une soumission apparente, pour engager le Vainqueur à ménager ses Etats; & pour se disculper auprès de la Porte, il se sauva avec sa famille & ses richesses dans l'Armée Turque, qui campoit vers les bouches du Danube. Sa fuite ne déplut pas à Jean. Il se trouvoit débarrassé d'un personnage incommode dans une conquête qu'il vouloit garder; mais il étoit fâché qu'il eût conduit ses troupes à l'ennemi. Il apprit des Moldaves mêmes,

An. 1686. que c'étoit le plus méchant Prince qui les eût dominés depuis longtems; qu'ayant payé sa Couronne fort cher, il exerçoit l'usure avec une dureté excessive; & que le moment de sa fuite avoit été marqué par des exactions qui surpassoient ses brigandages ordinaires. Jean trouva dans son Palais d'assez beaux appartemens peints en mosaïque. Il ménagea la Ville comme son bien propre. Les boutiques resterent ouvertes, les marchés libres, & tout fut payé par le Vainqueur comme par le Bourgeois. Les Soldats dispersés dans les Monasteres, n'en troublerent point l'ordre; & les femmes Moldaves, aussi piquantes par l'ajustement que par les graces, furent respectées.

Pendant que cela se passoit, les Valaques n'étoient pas tranquilles. La crainte, & encore plus l'humanité du Conquérant, dont la renommée faisoit grand bruit, les soumit. Ils obligerent leur Hospodar à lui faire une députation pour lui déclarer que leurs portes étoient ouvertes. Sans-doute Serban Cantacuzene, à qui Soliman avoit conservé la Principauté, malgré les soupçons qu'il avoit sur sa conduite, ne s'étoit pas corrigé. Un autre occupoit sa place: c'étoit *Constantin Brancovan*, qui ne se prêtoit à cette soumission apparente que pour éloigner le danger présent.

Jean, se voyant maître de la Moldavie, &

& de la Valaquie, étendit ses vues. Il avoit devant lui l'ancienne Bessarabie, aujourd'hui le Budziac (*a*), & tout ce vaste Pays qui est renfermé entre le le Danube & le Niester jusqu'à la Mer Noire. La Crimée même piquoit son ambition. Il se faisoit un plaisir de châtier les Tartares sur leur propre terrein, & sembloit vouloir s'ouvrir un passage jusqu'à Constantinople, par des chemins qu'on jugeoit impraticables. Il reprit donc sa marche sans s'éloigner du Pruth, dont les eaux lui étoient si nécessaires au milieu d'une sécheresse si grande; eaux salutaires d'ailleurs, qui calmoient une maladie dont les troupes étoient attaquées. Le Soldat brûlé par la chaleur se jettoit sur des concombres, des melons & d'autres fruits qui portoient la dyssenterie dans les entrailles. L'eau du Pruth en étoit le remede. La nécessité de le suivre dans ses sinuosités doubloit la fatigue. On étoit déjà fort avancé, & aucun ennemi ne paroissot encore, ni Turc ni Tartare. An. 1696.

Mahomet apprenant la marche de Jean dans une Contrée si éloignée de la Po-

(*a*) Les Tartares de Budziac sont une branche des Tartares de Crimée. Ils obéissent jusqu'à un certain point à leurs *Murses*, c'est-à-dire, aux Chefs de leurs différentes Hordes. Quoique la Porte les appelle ses Esclaves, la Terre n'a point de Peuple plus libre. Ils sont dans un état de guerre presque continuelle, & tandis qu'on les traite de Brigands, ils se nomment Guerriers.

An. 1686. logne, avoit donné ordre à ſon Général de ne point ſortir des Iſles du Danube, & aux Tartares de ne pas ſe préſenter en-deçà du Nieſter juſqu'à ce que l'Armée Polonoiſe fût fort enfoncée dans le Pays. Son deſſein étoit de la faire périr dans ces mêmes plaines où Darius I. Empereur des Perſes, s'étoit repenti d'avoir apporté la guerre pour punir les Scythes, ancêtres des Tartares que Jean venoit chercher dans leurs foyers.

Le danger augmentoit avec la marche. Quand on fut à Gallacz, Ville peu éloignée de l'embouchure du Bruth, dans le Danube, la plaine ſe couvrit de Tartares en confuſion; & les Turcs parurent bientôt en bon ordre. Jean regardoit du côté du Danube, d'où il attendoit le ſecours que l'Empereur lui avoit promis: mais Léopold, ne penſant qu'à lui même, pouſſoit ſes ſuccès en Hongrie. Jean ſe voyant trompé ſentit tout le danger où il s'étoit jetté. Il y avoit trois mois qu'il marchoit; & il falloit paſſer ſur le ventre à des troupes fraîches, ſupérieures en nombre de plus de moitié. Le ſeul parti qui lui reſtoit c'étoit celui de la retraite; & quelle retraite encore? Une tempête qui pouvoit durer deux mois avant que de regagner le port. Voilà de ces occaſions où un Roi qui ne ſeroit pas Général, ne verroit plus qu'un abîme pour s'y précipiter avec les compagnons de ſes

travaux. Le Soldat regardoit son Roi & se rassuroit. Il jetta un pont sur le Pruth qu'il mit entre l'ennemi & lui. Heureusement les fourages étoient également abondans sur cette autre rive, & le bois n'y manquoit pas. Le Pruth vit disputer ses eaux par deux Armées pendant vingt jours. On n'en puisoit qu'en répandant du sang. C'étoit, de part & d'autre, une révolution journaliere de campemens & de décampemens à la même hauteur ; & le canon ne reposoit pas. An. 1686.

Cependant les Tartares passerent le Pruth à la nage pour gagner les devans de l'Armée Polonoise ; & ils entreprirent de la détruire sans l'approcher. Ils s'étoient apperçus que les herbes qui couvroient la plaine, desséchées par le Soleil, s'enflammoient aisément, ils y mirent le feu ; & on ne voyoit plus que des flammes à traverser. Cette Armée d'incendiaires donnoit plusieurs inquiétudes à la fois. Elle consumoit les fourages ; elle obligeoit une partie de la Cavalerie Polonoise d'être à cheval la nuit aussi bien que le jour, pour écarter les boute-feux ; elle retardoit la marche, parce qu'il falloit donner le tems aux flammes de s'amortir. Mais quand on venoit à passer sur ces terres brûlées, l'air qu'on respiroit étoit aussi brûlant. Les cendres qui s'élevoient sous les pieds des hommes & des chevaux engloutissoient l'Armée dans un nuage noir. La

An. 1686. ſueur qui couvroit tous les viſages y attachoit la cendre; & au lieu de Polonois on eût cru voir des Ethiopiens. Les Déſerts qu'on parcouroit, n'offroient que des fruits, les convois n'arrivoient que difficilement. Le Roi, le Prince Jaques & les Généraux enſeignoient à ſouffrir. Quelques Officiers François qui faiſoient cette campagne, étoient étonnés de la patience & de la ſobriété Polonoiſe. On ſe rapprochoit d'Yaſſi ; & on trouvoit ſur la route une quantité d'élevations de terre, faites de mains d'hommes. Ce ſont autant de tombeaux où repoſent des Guerriers qui ont péri dans tant de batailles, dont la Moldavie, compriſe dans l'ancienne Dacie, fut le théâtre. On en voyoit un qui avoit cent vingt pieds de hauteur. Il donna matiere aux Diſſertations. Les Moldaves le nomment *Rébéa*. De-là on concluoit que c'étoit le Mauſolée d'un Prince de ce nom. Jean, qui ſe piquoit d'érudition, jugea que c'étoit celui de *Décébale*, Roi des Daces. Un Roi qui ne ſeroit que ſavant, rempliroit mal les devoirs du Trône ; mais s'il étoit à la fois le Défenſeur, l'Econome & le Philoſophe de la Nation, ce ſeroit le prodige du dix-huitieme ſiecle.

Yaſſi revit ſon vainqueur avec joie : mais, ſi l'on en croit l'Hiſtorien Cantémir, fils du Hoſpodar, les larmes coulerent bien-tôt. Il dit (*a*) que ,, le Roi

(*a*) Tome 2, page 118.

„ abandonné par Léopold, & trop foi- An. 1686.
„ ble pour conſerver ſa conquête, livra
„ la Ville au pillage, qu'il enleva juſ-
„ qu'aux Vaſes Sacrés & aux Châſſes des
„ Saints, enrichies de pierreries; qu'on
„ le vit lui-même le flambeau à la main,
„ mettre le feu à deux Monaſteres qui
„ refuſoient de livrer leurs tréſors, que
„ le meurtre & le viol mirent en fuite
„ les habitans de la Ville & de la cam-
„ pagne, ce qui jetta ſon Armée dans
„ une grande diſette ". Les Polonois nient toutes ces horreurs; & l'Hiſtorien peut paroître ſuſpect, puiſqu'on envahiſſoit la Souveraineté de ſon pere. Toutes les Nations en guerre s'accuſent de cruauté les unes les autres; & dans le tems même de l'accuſation, ceux qui ne ſont pas ſur les lieux ſont fort embarraſſés pour démêler la vérité. Qui eſt-ce qui prononcera dans l'éloignement & un ſiecle après?

Quoi qu'il en ſoit, le Roi reprit ſa marche vers la Pologne; & les Tartares s'appercevant qu'il prenoit ſa route par Cornar, empoiſonnerent le Lac qui fournit la Ville d'eau. „ Je ne doute
„ point, dit Cantémir (*a*), que ce que
„ je vais dire ne paroiſſe incroyable à
„ ceux qui ne l'ont pas vu, & même
„ après en avoir été témoin oculaire;
„ je ne puis cacher la ſurpriſe qui m'en

(*a*) Tome 2. page 166.

An. 1686. „ eſt reſtée. Les Tartares ont un ſecret „ qui n'eſt connu que de trois ou quatre de la Nation : c'eſt la connoiſſance d'une herbe ſi venimeuſe, que jettée dans l'eau dormante ou courante, „ elle tue ſans remede les hommes & „ les bêtes “. Si Cantémir a bien vu, ces trois ou quatre empoiſonneurs ſont les maîtres de la vie de toute la Nation & de tout ce qui peut leur nuire.

Le Roi, ſoit ſoupçon, ſoit fortune, changeant d'avis, quitta le plat-pays pour aller camper ſur le Séret, & delà juſqu'aux frontieres de ſes Etats il rafraîchit toutes les Villes ruinées où il avoit laiſſé des troupes, il perfectionna tous les Forts qu'il avoit élevés. Si toutes ces précautions ne devoient pas lui aſſurer ſa conquête, il en réſulta du moins pour le pays même un bien qui ſe montra dès l'année ſuivante. Ces Villes déſertes depuis ſi longtemps commencerent à ſe repeupler ſous la protection des armes Polonoiſes. Les Villages circonvoiſins ſe rétablirent. Les Marchands Grecs & Arméniens qui paſſent ſans ceſſe de l'Europe en Aſie, ſe féliciterent d'y trouver des entrepôts ſûrs. Les Juifs y chercherent auſſi un aſyle. Des Polonois même, je parle des payſans, pour ſe dérober à la ſervitude où la Nobleſſe les réduit, vinrent jouir des droits de l'humanité dans la nouvelle conquête. La Pokucie que

l'on traversa en achevant la retraite, An, 1686.
Province Polonoise aussi dévastée que la Moldavie Orientale, participa aux mêmes avantages.

Jean dans cette expédition jouissoit d'une gloire bien rare; il se trouvoit le bienfaiteur des Peuples vaincus. Léopold, en exposant son Allié, avoit gardé toutes ses forces pour les employer à son propre avantage. Il sentoit chanceler sa Couronne de Hongrie, tant qu'il n'auroit pas Bude. Le Duc de Lorraine, qui en avoit levé le siége en 1684, avoit repris son projet avec plus d'ardeur que la premiere fois. Le Bacha *Apté* défendoit la Place, très-forte par elle-même. Le Visir Soliman tenoit la campagne avec une grande Armée. Le Duc triompha de tout, emporta Bude d'assaut, & poussa le Visir jusques derriere la Drave. Ce Visir, homme de réflexion, éprouva ce qu'il avoit dit cent fois lui-même, que les succès du second rang n'assurent pas ceux du premier. Le Bacha Apté ne fut pas témoin de cette honte, il étoit mort sur la breche. Le Prince Eugene laissoit entrevoir ce qu'il seroit un jour.

En même temps les Armées Turques essuyoient une autre disgrace dans la Morée. Les Vénitiens qui s'y étoient établis dès l'année précédente, s'y fortifierent par la prise de Calamata, Navarrin, Modon & Napoli de Romanie,

An. 1686. (*a*) après avoir battu les Turcs en plusieurs rencontres.

Si Jean n'en avoit pas triomphé dans cette campagne, il les avoit du moins tenus en échec avec des forces inférieures. Il se rendit à Léopol au mois de Novembre, où les Ambassadeurs de Moscovie l'attendoient. Les deux Czars, *Iwan* & *Pierre* qui régnoient alors sur un même Trône, dont un seul étoit digne, n'avoient encore rien fait pour la ligue. Ils vouloient auparavant s'assurer des Villes & Seigneuries Polonoises qu'ils tenoient en dépôt; *Smolensko* (*a*), *Kiovie* (*b*), *le Palatinat de Czernicovie, & le Duché de Sévérie.* La Pologne, dans une guerre si longue, avoit besoin de forces & d'argent. Les Ambassadeurs offrirent des troupes, remirent un million comptant, & en promirent un autre. La cession fut faite.

Jean, dans ce Traité, consulta plutôt l'autorité qu'il avoit acquise par ses vertus, que les Loix. Les terres de la Ré-

(*a*) Cette Ville que Ptolomée nomme *Nauplia navalia*, parce qu'elle fut bâtie par Nauplio, fils de Neptune & d'Amimone, est un Port de Mer dans un Golphe de l'ancienne Argie, *Sinus Argolicus*. Les Mosquées, les Synagogues, les Eglises Chrétiennes y ont pris la place des Temples Grecs sans chercher à se nuire, & les Commerçans de toutes Nations y trouvent à servir Dieu, chacun à leur maniere.

(*a*) Ville située sur le Borysthene.

(*b*) Kiovie ou Kiow, sur le bord occidental du même Fleuve.

publique ne peuvent être aliénées que An. 1686.
par elle-même dans une Diete. Elles le furent dans un Sénatus-Consulte. Les Polonois en murmurerent, croyant d'ailleurs trop acheter les secours d'une Nation qu'ils regardoient alors avec mépris. Les tems ont bien changé. Ce siecle a vu la Moscovie faire leur destinée, en leur donnant des Rois.

Dans la même assemblée du Sénat le Roi se porta à une autre transgression qui fit pousser les hauts cris à la République. Pour entendre la plainte, il faut savoir que la Pologne ne permet rien aux enfans des Rois qui puisse leur faire regarder le Trône comme un bien de succession; & pour leur faire sentir l'égalité Républicaine, pendant que leur pere tient le sceptre, ils sont justiciables du Sénat. Quelques-uns d'eux, comme Albert & Ferdinand fils de Sigismond III. ont ambitionné d'être Sénateurs; le Sénat les reçut sous condition expresse de prêter serment à la République. Jean, dans l'occasion dont je parle, tenta bien plus pour le Prince Jaques; il le fit asseoir sur le Trône à ses côtés, en donnant audience aux Ambassadeurs Moscovites. C'étoit en quelque façon le désigner Roi, attentat contre la liberté de la Nation.

La Reine, dans cette circonstance, s'arrogea aussi une prérogative de la Royauté. La Pologne voulant tenir ses

An. 1586. Reines éloignées de affaires publiques, ne leur a pas permis de donner audience aux Ambaſſadeurs. Les Moſcovites, ſéduits par les careſſes de celle-ci, lui demanderent audience, & l'obtinrent aiſément. Ce fut un mécontentement général : enſorte que perſonne ne goûtoit une joie pure, que les Ambaſſadeurs qui furent traités avec des diſtinctions extraordinaires. Ils ne trouverent pas les mêmes agrémens à la Cour de Vienne, où ils allerent cimenter le Traité de ligue. Encore ſauvages alors, & ſentant les paſſions ſans en connoître le frein, ils enleverent de jeunes filles ; & des peres même vinrent réclamer leurs fils, ſcandale énorme dans une Cour décente & auſtere. Léopold ſe preſſa de ſerrer l'alliance, & renvoya ces effrénés à leur patrie & à leurs mœurs.

Jean, après leur départ, mêla l'Apoſtolat à la Royauté. Quoique le Catholiciſme ſoit la Religion dominante en Pologne, les Provinces du Midi, la Ruſſie Noire, la Pokucie, la Podolie, la Volhinie & l'Ukraine montroient dix Schiſmatiques Grecs pour un Catholique. Leurs Evêques étoient ſoumis au Patriarche de Moſcovie, comme les Monaſteres Baſiliens dont on les tiroit. Leur dogme le plus ſacré, c'eſt une haine immortelle pour Rome. Jean crut ſervir Dieu & l'Etat, en les rappellant à la Communion Romaine. Les Evê-

ques Schiſmatiques s'étoient rendus à la An. 1686.
Cour pour des intérêts temporels ; il les ſatisfit au-delà de leurs demandes : enſuite il les fit conſentir à examiner le point du Schiſme. Des conférences s'établirent, & il y aſſiſtoit pour modérer l'aigreur théologique. Les argumens firent peu d'impreſſion ſur eux, mais la douceur & la bienfaiſance du Roi prêterent de la force aux raiſons. Pluſieurs de ces Paſteurs errans députerent à Rome pour rentrer dans le Bercail de *Pierre* avec leurs troupeaux.

Mais tandis que Jean travailloit pour Rome, il étoit à la veille de ſe brouiller avec elle. Il s'agiſſoit de ſavoir s'il y auroit des Capucins en Pologne, ou du moins ſi la France auroit le privilege de les fournir, ou l'Italie. Innocent XI. ne vouloit accorder que des Italiens. On s'obſtinoit, on s'aigriſſoit de part & d'autre, & cette aigreur pouvoit avoir de fâcheuſes ſuites ; car les petiteſſes des Princes deviennent ſouvent des affaires d'Etat. Enfin, Capucins pour Capucins, Jean aima mieux recevoir le préſent de l'Italie, que de reſter les mains vuides.

Il eſt difficile de concilier le zele du Pape pour la ligue, & le peu de ménagement qu'il avoit pour celui qui en étoit le Héros. Il y avoit huit ans que Jean avoit nommé au Cardinalat l'Evêque de Beauvais, *Forbin*, qui avoit rempli deux Ambaſſades à ſa Cour. Innocent XI.

An. 1686. après avoir laissé périr presque tout le Sacré College, le ressuscita par une promotion de quarante-quatre Cardinaux, & dans ce grand nombre on ne voyoit point le nom de l'Evêque de Beauvais: mais on y comptoit deux Polonois, auxquels le Roi n'avoit pas pensé: l'Evêque de Varmie, *Radziowski*, son parent, & l'Abbé d'*Henoff*, son Envoyé extraordinaire à Rome. Il est vraisemblable que le Pape qui avoit eu plus d'un démêlé avec la France, avoit voulu mortifier Louis XIV. dans la personne de l'Evêque de Beauvais, sans se soucier du ressentiment de Jean. Jean, aussi fâché de ce qu'on lui donnoit que de ce qu'on lui refusoit, ne voulut pas prêter sa main Royale à la cérémonie de la Barette. L'Abbé d'Henoff, sortant de Pologne pour n'y plus rentrer, courut la chercher à la source. Cette aventure donna naissance à une constitution qui exclud les Ecclésiastiques du Ministere auprès du Pape. L'Evêque de Varmie reçut la Barette sans bruit & sans éclat de celui même qui l'apportoit; & à peine fut il revêtu de la Pourpre, qu'il prétendit prendre le pas sur les enfans de son Maître. Ainsi l'ordonnoit Rome, par l'organe du Nonce *Palavicini*.

C'est au siecle de Charles-Quint, que les Cardinaux avoient pris un vol si élevé. On voyoit dans presque tous les Royaumes, un Cardinal pour premier

Miniſtre ; *Ximinès* en Eſpagne, toujours An. 1686.
vêtu en Cordelier, mais plus haut que la hauteur Eſpagnole; *Duprat*, en France; *Wolſey*, en Angleterre; *Granvelle*, en Flandres; *Martinuſius* en Hongrie; & Charles-Quint lui-même, après avoir renvoyé Ximenès, avoit pris pour premier Miniſtre ſon Précepteur, le Cardinal Adrien, que depuis il fit Pape. Il n'eſt pas difficile à des Rois ſubalternes d'envahir des honneurs. La Pologne n'étoit pas accoutumée aux prétentions de la Pourpre Romaine.

Jean piqué au vif défendit au nouveau Cardinal Radziowski & au Nonce de ſe montrer devant lui, juſqu'à ce que le Pape l'eût ſatisfait ſur l'Evêque de Beauvais, & il fit porter à Rome les plaintes les plus ameres. La Cour de France y joignit les ſiennes. Innocent XI. les entendit avec joie, ſans ſe laiſſer fléchir; & ce ne fut qu'après ſa mort que les deux Couronnes virent un Cardinal de *Janſon*.

Ces mortifications aigriſſoient des douleurs qui minoient la ſanté de Jean. An. 1687.
Une ancienne bleſſure qu'il avoit reçue à la Bataille de Bereſtesk, ſous le regne de Caſimir, lui avoit laiſſé des impreſſions qui devenoient plus fâcheuſes avec l'âge. La gravelle, plus dangereuſe encore, l'avertiſſoit qu'il étoit mortel. Les Médecins lui conſeilloient de s'abſtenir du commandement des Armées &

An. 1687. d'une application trop suivie au Gouvernement : *Pourquoi suis-je Roi ?* leur disoit il ; *si vous me guérissez, ce ne sera pas dans le repos.*

Tandis que l'on consultoit sur sa guérison, il apprit la mort du *Grand Condé*, que la goutte avoit enfin consumé. Tous deux, dès leur premiere jeunesse, avoient montré de grands talens pour la Guerre. Ils avoient sauvé leur Patrie plus d'une fois. Ils avoient brigué & mérité la même Couronne, ils s'étoient écrits sur leurs victoires. Ces rapports lui rendoient cette perte plus sensible. Une différence entr'eux, c'est que Condé avoit quitté les Champs de bataille à cinquante-cinq ans ; Jean parvenu au même âge, & sentant aussi les atteintes du mal & du dépérissement, pensoit encore à combattre. Il quitta Léopol pour Zolkiew.

Ce changement le mettoit sur la frontiere, au milieu des quartiers d'hiver, dans une saison où les Guerriers un peu fortunés ne cherchoient qu'à se délasser dans la Capitale. La Reine le pressoit de s'y rendre. Des députations de la Noblesse, arrivées de toutes les Provinces, appuyoient cette priere. On lui représentoit combien sa santé étoit nécessaire à l'Etat, combien la Pologne perdroit en le perdant. Ces discours, pures flatteries pour la plupart des Rois, ne contenoient que l'expression de la vérité &

du ſentiment. Mais Jean n'étoit pas né ſur le Trône ; il en ignoroit la molleſſe & les ménagemens, toujours trop délicats, ſouvent inutiles. Il réſiſta, & il avoit ſes raiſons. Il craignoit les excurſions des Tartares, que l'hiver n'arrête point. Il falloit rafraîchir & ſoutenir les poſtes qu'il avoit établis depuis le Nieſter juſques dans le cœur de la Moldavie ; & il ſavoit que les choſes ſe font toujours mieux lorſque l'œil du Maître les éclaire : maxime encore plus vraie, ſi le Maître eſt éclairé lui-même. Il étoit encore bon. An. 1687.

Kaminieck renfermoit des priſonniers Polonois, ou plutôt des Eſclaves dont le ſort l'affligeoit. La République avoit auſſi des priſonniers Turcs. Il envoya l'Officier même qui me fournit ces Mémoires (*a*) pour traiter de l'échange.

La Pologne met des bornes ſi étroites au pouvoir de ſes Rois, qu'elle ne leur permet pas de repréſenter en rachetant leurs ſujets. C'eſt au nom du Grand-Général que ſe font les échanges. Dans celui-ci le nom du Roi trouva ſa place. Les Captifs que le Roi répétoit, étoient des Gendarmes & des Pancernes, deux Corps de Cavalerie compoſée de Gentilshommes. Les Turcs qu'il tenoit en ſa puiſſance, étoient des Officiers de Spahis & de Janiſſaires, & les deux Ba-

(*a*) Dupont.

An. 1687. chas, l'un de Siliſtrie, l'autre de Caramanie, qui avoient été pris en 1683 à la bataille de Barcan. Le Roi les avoit donnés au Grand-Général, qui attendoit encore leur rançon (*a*). Il y avoit auſſi dans les fers de part & d'autre de ſimples Soldats, dont l'échange n'avoit rien d'embarraſſant. Dès la premiere ouverture, le Bacha Huſſein, Gouverneur de Kaminieck, déclara les intentions du Grand-Seigneur. „ Si ton Maître, dit-il „ à l'Envoyé Polonois, veut ſe contenter de l'échange des ſimples Soldats; „ pars, emmene les, & qu'on me renvoye les Spahis & les Janiſſaires captifs. Je lui rendrai même ſes Gentilshommes pour de l'argent: mais quant „ aux Officiers du Grand-Seigneur qui „ ſe ſont laiſſé prendre, les deux Bachas „ ſur-tout, dis-leur qu'ils ne ſe flattent „ pas de revoir la ſublime Porte. Un „ véritable Muſulman, portant les armes, doit périr mille fois, plutôt que de „ tomber dans l'eſclavage; & ſi ceux „ qui commandent avoient cette fierté „ d'ame, ceux qui obéiſſent, ſuivroient „ l'exemple ".

La Négociation traîna en longueur. Huſſein n'avoit point d'argent à donner: celui qu'il devoit recevoir des Polonois n'étoit pas prêt. Il eſt naturel de s'attendrir

(*a*) Les deux rançons étoient de deux cens bourſes, la bourſe valant cinq cens Piaſtres. Somme toute, 700000 livres de notre monnoie.

drir sur la destinée des deux Bachas An. 1685.
dont les fers se reforgeoient, si on se rappelle leur courage dans la sanglante journée de Barcan. Ils n'avoient été pris que couverts de blessures, & épuisés de sang au plus fort de la mêlée. *La Porte* ne se relâcha de sa sévérité que huit ans après. Pendant cette longue captivité, le Grand-Général, maître de leur sort, les traita comme ses freres.

La Loi vouloit une Diete cette année. Le Sénat sursit, pour épargner la dépense dans un tems où la continuation de la guerre en demandoit tant : mais la Nation, sans être assemblée, se souleva contre les projets du Chef. Dans la campagne qui se préparoit, il méditoit d'assurer sa conquête de la Moldavie, en poussant ses armes victorieuses jusqu'à la Mer Noire, où il comptoit emporter les Forteresses de Kilia & de Bialogrod. Sur ce plan il lui convenoit, malgré son mécontentement de Léopold, de rester attaché à la Ligue, afin que le Turc attaqué de toute part fût plus aisé à dépouiller du côté de la Pologne. Mais la Pologne commençoit à soupçonner que ces grands projets regardoient plutôt sa Maison qu'elle-même; & ceux qui ne s'en doutoient pas, disoient avec amertume, qu'il seroit encore plus difficile de conserver que de conquérir ; que c'étoit nourrir une guerre qui ne finiroit plus;

An. 1687. qu'on alloit à des objets éloignés, tandis qu'on laissoit subsister l'ennemi aux portes de la République, dans une Forteresse qu'il étoit honteux de ne pas reprendre. Jean ne pouvoit pas se dissimuler la justice de ces plaintes. Le bombardement de Kaminieck fut résolu. La Milice Polonoise, dont la principale force consistoit en Cavalerie, n'étoit gueres propre aux sieges, encore moins à celui-ci, où il s'agissoit d'une Place bien en état de se défendre. Les Turcs, depuis la prise de Kaminieck, en avoient considérablement augmenté les fortifications; & dix mille hommes, tant Janissaires que Spahis, étoient résolus à y vendre chérement leur vie. On prenoit donc le parti de l'écraser de bombes; & comme on étoit persuadé qu'elle attendoit un convoi absolument nécessaire, on se flattoit, en l'interceptant, de prendre la Place par la famine, si le feu de la bombe ne suffisoit pas.

L'Armée marcha vers la fin de Juin. Le Roi languissant se traînoit à l'expédition. Son ame n'avoit rien perdu de son feu, mais les forces du corps l'abandonnerent à Jasłowiecz, où il fut obligé de quitter le commandement. Le Prince Jaques le prit avec toutes les marques du pouvoir. Lorsque les Rois de Pologne sont à la tête de l'Armée,

où porte devant eux une lance ornée d'une queue de cheval, ſignal qui déſigne la préſence du Maître, & ſe nomme *Bontchouk*. Les quatre Généraux, Polonois & Lithuaniens, ont auſſi leurs bontchouks, mais qui s'abbaiſſent devant le Roi. Ils s'abbaiſſerent donc en préſence du Prince Jaques; & les Généraux, qui n'obéiſſent qu'au Roi ſeul, reçurent les ordres de ſon fils. La choſe étoit ſans exemple, & d'une grande conſéquence dans un jeune Prince qui affectoit la Royauté. Les Généraux, par une ſingularité plus grande, n'en parurent point bleſſés. Ils craignirent de deſobliger un Roi qui ſubjuguoit la fierté même par ſes vertus. An. 1687.

Le Prince Jaques prenant donc la foudre des mains de ſon pere, s'avança ſur Kaminieck, où il arriva le 10 Juillet. Les Turcs ont une confiance que nous n'avons pas. La Place étoit déjà inveſtie, lorſqu'ils renvoyerent des priſonniers Polonois dont on venoit de payer la rançon. Nous craindrions, en pareil cas, de mettre à découvert les défauts de la Place. Les Turcs eſtiment que la ſurpriſe ne peut réuſſir contre des gens prudens; mais cela ne les empêche pas de veiller aux intelligences ſuſpectes. Ils avoient laiſſé l'exercice public de la Religion Chrétienne dans une Egliſe deſſervie par

An. 1687. deux Jésuites. Ils l'appelloient la Mosquée d'*Issévi*; Issévi est dans leur langue le nom de Jésus. Les Turcs regardent les Chrétiens comme des Idolâtres, & les protegent dans leur Empire: protection dont les deux Jésuites abuserent. Ils donnoient avis aux Polonois des dispositions qu'ils voyoient dans la Place. Leurs lettres furent interceptées. Ils attendoient la mort. Le Bacha les fit conduire au Prince Jaques, en leur laissant, de leurs effets, tout ce qu'ils pourroient emporter. Le reste fut déposé dans l'Eglise, portes scellées, jusqu'aux ordres du Grand-Seigner. Cette douceur étonna les coupables & l'Armée Chrétienne.

Le bombardement dura six jours avec un fracas épouvantable. Les Assiégeans tiroient avec cinquante pieces de canon & seize mortiers. Les Assiégés répondoient avec trois cens bouches à feu. Le Bacha *Hussein* avoit pris toutes les précautions nécessaires pour diminuer l'effet de la bombe; & il n'en étoit pas de la Place, dans cette circonstance, comme au tems où Mahomet la prit. Elle étoit remplie alors de toute la Noblesse de Podolie. Cette Noblesse, qui craignoit les dernieres extrémités, les femmes sur-tout & les enfans faisoient retentir l'air de leurs cris, portoient la frayeur & le trouble dans le sein de

la garnison, & ne parloient que de se rendre. La Place dans la crise présente ne renfermoit que des Soldats. An. 1687.

L'Armée Polonoise s'apperçut bien-tôt qu'elle brûloit sa poudre assez inutilement; elle rallentit son feu lorsqu'elle vit les Tartares passer le Niester pour venir à elle, & peu de jours après, le Séraskier se présenta avec vingt-cinq mille Turcs, menaçant de passer aussi. Le Prince Jaques desiroit passionnément d'en venir aux mains. C'étoit la premiere fois qu'il commandoit, & il brûloit de montrer qu'il en étoit digne. Mais le Séraskier, qui avoit déjà fait ses preuves, ne vouloit recevoir la bataille que de la nécessité; & voyant l'ennemi s'éloigner à une lieue de la Place, il se contenta d'observer sans passer le fleuve.

Pendant qu'on se regardoit, le Roi qui étoit à Jaslowiecz, pensoit plus aux opérations de l'Armée qu'à sa santé. Il n'avoit pas voulu quitter ce poste, afin d'être à portée de ce qui se passoit, & d'agir de la tête lorsque la main se refusoit. La position n'étoit pas sans danger. Il n'étoit qu'à dix lieues des Tartares, troupes vagabondes & rapides, & il n'avoit pour sa garde qu'un petit Camp de deux mille hommes. Ce qui l'inquiétoit le plus, c'étoit sa Cour qui l'avoit suivi. L'allarme s'y étoit répandue au moment que les Tartares avoient passé le Niester. La Reine,

An. 1687. la Princesse de Pologne, la Marquise de Béthune & les Filles d'honneur pouvoient devenir la proie de ces barbares. Toutes n'étoient pas des femmes fortes : il y en eut qui tomberent malades de frayeur. Ce ne fut pas la Reine. Entraînée par la curiosité, elle eut l'audace de s'avancer jusqu'aux bords du fleuve : des Bateliers avoient été pris le même jour dans ce même endroit. Un Envoyé Tartare qui vint à la Cour le lendemain, dit au Roi que ses compagnons ne portoient pas des sonnettes.

Cependant rien ne se décidoit entre les deux Armées. On se canonoit à travers le fleuve avec peu de perte. La campagne s'acheva sans autre exploit que la ruine de quelques maisons dans Kaminieck & la mort de trois ou quatre cens Tartares, qui donnerent dans une embuscade : petit effet d'une grande cause.

La Ligue avoit des succès ailleurs, mais ils ne vinrent pas des grandes forces qui devoient naturellement les produire. Le Prince *Galiczin*, Favori de la Régente de Moscovie, Premier Ministre & Généralissime, s'étoit avancé, par l'Ukraine, vers la Mer Noire, avec trois cens mille hommes de pied & cent mille de Cavalerie. Celui qui devoit les aguerrir, *Pierre le Grand*, étoit encore enfant. Galiczin se pro-

posoit d'envahir la Crimée, cette presqu'Isle, d'où étoient sortis tant d'essains de Tartares pour porter la terreur jusques dans Moscou. En les exterminant il auroit affoibli la Puissance Turque. Lorsque son Armée, qui dévoroit tous les pays qu'elle traversoit, eut passé la Samara, petite riviere qui termine l'Ukraine, elle ne vit plus qu'un desert fumant de cinquante lieues Les Tartares avoient tout brûlé jusqu'à Précop, Forteresse qui défend l'Isthme de la Crimée. Galiczin, arrêté par la faim & la maladie, vit périr une grande partie de ses Soldats, sans avoir vu l'ennemi. An. 1687.

Morosini, plus heureux & plus sage, avec de petites forces, après avoir pris les Dardanelles, Lépante, Castelnuovo, Portoléone & l'ancienne Attique, achevoit la conquête du Péloponnese, qui valoit mieux que Candie. Les bombes Vénitiennes détruisirent, dans cette expédition, des monumens que les Turcs avoient épargnés. Le fameux Temple d'Athenes, dédié *au Dieu Inconnu* (*a*), fut du

(*a*) Des Savans assurent que l'inscription totale que Saint Paul avoit vue, étoit celle-ci : *Aux Dieux de l'Asie, de l'Europe & de l'Afrique, aux Dieux inconnus & étrangers.* Et c'est le sentiment très positif de St. Jérôme *Comm. in epist. ad Titum*, c. I. Cependant St. Paul, dans sa prédication aux Aréopagites, renferme toute l'inscription dans ces deux mots, *ignoto*

An. 1687. nombre. Cette Ville, dont les ruines sont encore si respectables, Epidaure & Corinthe, sembloient se réjouir de retourner à des Maîtres qui connoissoient les Arts & les talens.

Mais le Général qui portoit les plus grands coups à l'Empire Othoman dans cette campagne, c'étoit le Duc de Lorraine. Ce défenseur de la Maison d'Autriche, après avoir défait le Visir Soliman sur les bords de la Drave, pris son Camp tout tendu, passé le pont d'Essek avec les fuyards, s'étendoit le long de cette riviere vers l'Esclavonie, sans perdre de vue ce qui restoit à subjuguer dans la haute Hongrie. *Agria* que les Turcs appellent *l'inexpugnable*, pouvoit résister. Le Visir voulut la faire ravitailler par douze mille Spahis, qui refuserent d'obéir. Cet esprit de révolte, passant d'une troupe à l'autre avec une agitation convulsive, fit frémir le Visir, qui chercha un asyle à Belgrade. L'Armée sans Général s'en choisit un; &, au-lieu de s'opposer aux progrès du Duc de Lorraine, elle marcha droit à Constantinople pour changer de Maî-

Deo, au Dieu inconnu. St Jérôme prétend qu'il en usoit ainsi pour donner plus de force à sa prédication. On a de la peine à se persuader que la foi d'un seul Dieu eût besoin de ce petit avantage pour être prêchée avec succès.

tre. Mahomet IV. qui avoit enlevé Candie & d'autres Isles aux Vénitiens ; l'Ukraine, la Podolie, la Volhinie aux Polonois, la Hongrie à la Maison d'Autriche, touchoit au moment d'être dépouillé lui-même de toute sa puissance par ses propres esclaves. Son regne, depuis la fatale expédition de Vienne, où Jean arrêta ses victoires, n'avoit plus été qu'un enchaînement de disgraces. An. 1687.

Lorsque l'Armée révoltée fut aux portes de Constantinople, il lui fit demander ce qu'elle vouloit de son Empereur. Il s'étoit déjà exécuté, pendant la marche, sur certains points qui excitoient, depuis longtems, les murmures publics. Il avoit ôté des impôts extraordinaires auxquels la dissipation des finances l'avoit forcé ; il avoit vendu ses joyaux, réformé ses écuries & ses équipages de chasse, diminué la dépense de ses jardins, congédié du Serrail un grand nombre de Sultanes qui entraînoient après elles un nombre encore plus grand d'esclaves. Il s'étoit détaché de *Kulogli*, passion que la nature & l'Alcoran condamnoient également : ce Page de sa Musique étoit vêtu comme lui, toujours à ses côtés, plus riche qu'aucun Bacha, & n'ayant pas le tems de desirer. Le sacrifice qui lui avoit le plus coûté, c'é-

An. 1687. toit dépoſer quatre Favoris, dont deux l'avoient aidé à ruiner l'Empire ; les deux autres n'avoient été que malheureux. L'Armée demanda leurs têtes. Il les envoya ; celle du *Teſterdar*, Tréſorier de l'Empire ; celle du *Giurumchi-Bachi*, Receveur des Domaines ; celle du Viſir *Ibrahim*, diſgracié depuis deux ans. Soliman, ſon Succeſſeur, devenoit en ce jour un exemple formidable des revers de la fortune. Il s'étoit ſignalé dans vingt combats ; eſtimé & chéri tant qu'il n'avoit pas eu dans ſes mains la toute-puiſſance de ſon Maître. Sa tête fut apportée la derniere ; & les ſéditieux tout en ſe réjouiſſant de la voir abbattue, ſembloient encore la reſpecter.

Juſqu'à ce moment l'Armée n'avoit point franchi les barrieres de Conſtantinople. Les Janiſſaires montrerent l'exemple en criant dans les rues qu'il falloit dépoſer l'indolent & l'infortuné Mahomet. L'*Uléma*, c'eſt-à-dire, les Gens de Loi & de Religion s'aſſemblerent dans la Moſquée de Sainte Sophie. Son procès s'inſtruiſit en peu d'heures. Il y avoit trop longtems qu'il étoit malheureux pour ne pas le charger de tous les maux de l'Empire. Il ſe repentit de n'avoir pas uſé, à l'égard de ſes freres, de la loi cruelle de Bajazet ; car on rapportoit au Serrail qu'on penſoit

à couronner ſon frere Soliman. Il n'étoit plus tems de s'en défaire. Le Boſtangi Bachi gardoit en force l'appartement des Princes. On lui arracha donc les rênes de l'Empire pour les remettre à Soliman, qui languiſſoit dans une priſon depuis quarante ans. Lorſque le Caïmacan, le Shérif de la Moſquée de Sainte Sophie, & le Nakib, Garde de l'Etendart de Mahomet, lui annoncerent qu'il falloit deſcendre du Trône, & que tel étoit le vœu de la Nation, il répondit: *La volonté de Dieu ſoit faite, puiſque ſa colere doit tomber ſur ma tête. Allez dire à mon frere que Dieu déclare ſa volonté par la bouche du Peuple.* On voit, par cette réponſe, que ces Sultans, ſi deſpotiques, reconnoiſſent, dans la Nation, un pouvoir au-deſſus du leur; & les Gens de Loi dans cet Empire enſeignent que ce pouvoir eſt inhérent à tous les Peuples du Monde. An. 1687.

Mahomet avoit des fils, mais trop jeunes pour régner. Les Turcs ne prennent des Maîtres que dans le ſang Othoman; mais ils ne penſent pas que la ligne directe & le droit de primogéniture doivent couronner un enfant, un imbécille ou un méchant: fils, freres, oncles, ils choiſiſſent; & le choix leur a ſouvent réuſſi. Au reſte, comme Mahomet avoit épargné la vie de ſes freres, il finit ſa carriere au gré

An 1687. de la nature ; & il ne fut point empoisonné, comme le bruit en courut dans Constantinople (*a*). C'est par-tout que le Peuple suppose les Grands aussi méchans qu'ils peuvent l'être : supposition qui ne fait pas honneur à leurs mœurs.

Pendant que les Turcs se déchiroient entr'eux, le Duc de Lorraine achevoit de réduire la Hongrie. Il y avoit une femme forte qui s'y défendoit encore. Fille du malheureux Sérini, veuve de Ragotski, femme de Tékéli, elle avoit voué une haine éternelle à la Maison d'Autriche. Elle combattoit, depuis deux ans, dans Mongatz, Forteresse ou Tékeli avoit renfermé ses trésors, ses archives & ses enfans avec une forte garnison. Pour lui, errant dans des Provinces éloignées, il ne pouvoit secourir sa Femme. Assiégée par la famine, elle subit enfin le sort de la Hongrie, &, conduite à Vienne, elle se vit réduite à dire son rosaire dans un Couvent, tandis qu'on lui arrachoit ses fils pour les confier aux Jésuites de Prague. Le comble de sa douleur fut de voir couronner Roi de Hongrie l'Archiduc Joseph sans élection. Léopold, victorieux, ne voulut point d'autre Traité avec les Hongrois, qu'un échafaud

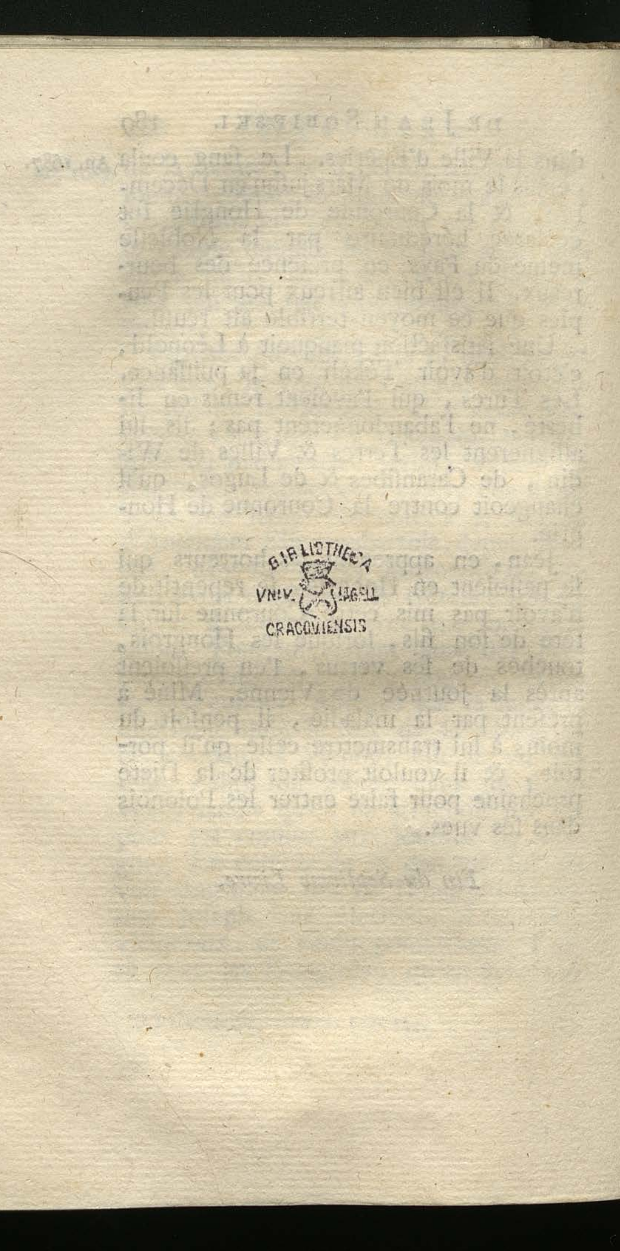
(*a*) Cantémir, tom. 2. page 134.

dans la Ville d'Epéries. Le ſang coula An. 1687. depuis le mois de Mars juſqu'en Décembre, & la Couronne de Hongrie fut déclarée héréditaire par la Nobleſſe même du Pays en préſence des bourreaux. Il eſt bien affreux pour les Peuples que ce moyen terrible ait réuſſi.

Une ſatisfaction manquoit à Léopold, c'étoit d'avoir Tékéli en ſa puiſſance. Les Turcs, qui l'avoient remis en liberté, ne l'abandonnerent pas; ils lui aſſignerent les Terres & Villes de Widin, de Caranſibes & de Lugos, qu'il changeoit contre la Couronne de Hongrie.

Jean, en apprenant les horreurs qui ſe paſſoient en Hongrie, ſe repentit de n'avoir pas mis cette Couronne ſur la tête de ſon fils, lorſque les Hongrois, touchés de ſes vertus, l'en preſſoient après la journée de Vienne. Miné à préſent par la maladie, il penſoit du moins à lui transmettre celle qu'il portoit, & il vouloit profiter de la Diete prochaine pour faire entrer les Polonois dans ſes vues.

Fin du Septieme Livre.


BIBLIOTHECA
UNIV. JAGELL.
CRACOVIENSIS


Biblioteka Jagiellońska
stdr0023761

